



nouvelles

Nick Gardel

16 nouvelles

Nick Gardel

L'angoisse
de la page
blanche

nouvelle

L'angoisse de la page blanche

Par où commencer ? Pourtant des débuts, j'en ai écrits, des fins aussi, beaucoup. Pas toujours en rapport les unes avec les autres, d'ailleurs. Parfois un commencement puis plus rien, parfois un dénouement qui se transforme en ouverture. On ne sait jamais à l'avance. Maintenant, moi je sais. Je sais trop.

Je dois remonter loin, au tout début. Peut-être même à l'origine de cette vocation. Je l'ai fait plusieurs fois, mais je n'y ai trouvé aucun indice. Peut-être que cette fois, comme je le fais par écrit, trouverais-je une explication ?

Donc, le début : j'ai toujours écrit, je pense. L'adolescence, une volonté de se livrer, de s'exprimer, de faire sortir ce que j'étais vers l'extérieur, diraient certains. Je ne crois pas. Une volonté d'être lu, reconnu surtout. Peut-être est-ce la même chose en fait. Je ne sais plus trop en ce moment. Mais j'ai l'impression de ne m'être jamais trop livré dans mes histoires. Je m'attachais, je m'attache encore, beaucoup aux faits, à l'écrit pur, pas trop à ce qu'il y a derrière. Si un personnage ne me ressemble pas, ce n'est pas moi. Je me rappelle avoir lu une trilogie d'un auteur américain, on disait que c'était trois fois la même histoire. Ça m'a échappé. Je n'arrive pas à sortir des événements, des actions. La métaphore doit être trop subtile pour moi. Superficiel ?

Si mes histoires ne parlaient pas de moi, elles reflétaient sans doute mes lectures. Mimétisme intellectuel, je suis passé par pas mal d'exercices de style avant de trouver celui que j'identifiais comme le mien. C'est celui que vous avez sous les yeux, je ne peux plus m'en séparer, et surtout aujourd'hui je n'en ai plus le temps. Mon existence, pour ce qu'elle est devenue, est désormais témoignage. Ni plus, ni moins. Seulement, dirais-je.

Mais je dois mettre de l'ordre pour être compris. Peut-être même juste pour être cru. Je ne me fais pas beaucoup d'illusions. Moi-même, je n'y croirais pas. Ce ne sera qu'une autre de mes histoires.

J'en écris depuis l'adolescence donc. D'abord des séries B naïves, puis avec un peu plus de structure et enfin ce que j'ai ressenti comme un déclic. Celle « plus... ou moins... » que les autres. La bonne piste. Celle plus « pro ». Après elle, une grande période faste, peut-être ce que j'ai écrit de meilleur. Des histoires avec de moins en moins d'action et de plus en plus de profondeur. Je les trouve plus matures en somme, mais maintenant je me demande si cette maturité n'est pas non plus usurpée. Cette période faste n'a pas duré et je sais pourquoi. Le temps. J'ai toujours eu une grande facilité pour écrire, mais « m'y mettre », franchir le pas, est un précipice, un gouffre, une traversée du désert. Je repousse, je fais autre chose. Parfois je me force, mais c'est presque pire. Je sais alors que je me force et ce que j'écris me plaît rarement. Et puis, je suis l'ennemi de mes histoires, leur pire ennemi. Je parle trop. J'en parlais trop en tout cas. Les seuls récits que j'ai terminés, ce sont ceux dont j'ai réussi à accoucher sans les dévoiler, dans le secret et le silence. Une fois que j'ai raconté une histoire à quelqu'un, elle est morte, finie, je n'en ferai plus rien. Je suis un solitaire dans l'écriture, un égoïste, un dissimulatif. Il faut que mon récit n'appartienne qu'à moi. Pire encore, il faut qu'il soit juste au-dessous du niveau de conscience, pour que je puisse progresser. En fait, il doit rester caché, et cela, même à moi. Je dois le pister, le voir se construire, m'étonner même parfois des chemins qu'il prend. Sinon, je perds l'intérêt pour lui et je sais qu'il sera inachevé, à jamais.

Je me suis gâché deux ou trois bonnes idées comme ça. C'est ce qui a déclenché le début de cette phase creuse, improductive. Le hasard est cruel parfois, car qui sait ce qui serait arrivé sinon ? En l'absence d'explications, je me perds en conjectures. C'est donc mon excès de confiance qui m'a fait abandonner la plume pendant cette longue période et c'est cette même période qui m'a incité à tenter cette expérience. Attention, écrire n'a jamais été

vital pour moi. J'entends par-là que je n'ai jamais gagné ma vie avec mes écrits. Une publication ou deux, vaguement. Mon nom vous est sans doute inconnu et je crains qu'il le reste. Non, ça n'a jamais été vital, ça l'est devenu. Par essence.

Il faut comprendre que je vivais assez mal cette sécheresse, et puis les travaux avortés ont quelque chose de pire que les travaux inexistantes. Ils envahissent l'esprit, comme des fantômes. Je n'avais plus de désir pour ces récits, mais il me manquait le courage de franchir le pas et de les abandonner. Et puis, ces nouveaux lecteurs qui venaient discuter avec moi, ça me flattait et je me remettais à parler de mes travaux en cours, perdant un peu plus encore le goût qui pouvait m'en rester.

C'est à ce moment-là que j'ai pris cette drôle de décision. Je n'ai pas d'explication, mais je suis sûr que le départ de mon aventure est là. Ironiquement, une simple tentative. Je m'étais lancé dans un récit que je voulais plus vrai, plus proche de la réalité. Le personnage me ressemblait pour une fois, ce n'était toujours pas moi, mais je le ressentais plus profondément que les autres, plus intimement. Mais ma facilité à écrire m'avait quitté alors, l'envie aussi d'ailleurs. L'envie surtout. Alors il m'est venu l'idée de raconter ma vie par écrit, mécaniquement. J'occultais le travail créatif, puisqu'il ne coulait plus naturellement, et j'alignais les phrases. J'espérais trouver dans cette énumération de mon quotidien une nouvelle matière, peut-être une nouvelle piste pour repartir. Chaque soir, je prenais deux heures pour accoucher d'une double feuille sur ma journée. Si mon personnage me ressemblait, si je l'avais créé comme je pensais être, alors je pourrais peut-être le nourrir d'un peu de cette prose. Je pensais trouver dans ce verbiage descriptif la touche de vérité, le supplément d'âme qui transcenderait mon histoire. Et puis, le côté systématique de cet exercice avait quelque chose de professionnel dans la démarche. Comme une gymnastique quotidienne pour entretenir la forme. À défaut de fond...

Et puis, ça a marché, vraiment, je veux dire. De soir en soir, j'ai eu envie d'approfondir les récits de mes journées. J'ai eu envie de les transformer. De les réécrire. Un peu d'abord, changer le contenu d'un dialogue, organiser les répliques, structurer les actions. On n'est jamais assez brillant sur le coup. On trouve souvent la répartie plus percutante plus tard, le bon mot mieux placé. J'avais déjà remarqué que les gens qui racontent la même histoire plusieurs fois la bonifient de répétition en répétition. Ils amplifient le meilleur, revoient les moments faibles, dynamisent les passages creux, et surtout, ne gardent que l'essentiel. Et bien, je m'étais donné le pouvoir de faire ça avec ma vie. C'est un pouvoir immense. Je pouvais m'attribuer un rôle plus important ou minorer mes actions. Je reformulais mon existence. Sans le vouloir, le créatif était revenu seul, incognito.

Par la suite, je me suis mis à faire des prospectives, à poursuivre, à inventer le lendemain. Je ne me suis pas vraiment rendu compte immédiatement de ce qui se passait. Sans doute parce que j'ai commencé par des petites avancées dans le possible. Je restais logique et cohérent le plus souvent, j'essayais de coller à ce que serait la réalité. On se projette tous dans l'avenir, je ne connais personne qui vit vraiment au jour le jour. Moi je le faisais par écrit, par jeu. Je donnais un caractère divinatoire à ce que je pensais qu'il allait m'arriver. L'évolution de ma vie, les relations avec et entre mes amis, etc. Et ça collait ! Les événements suivaient, docilement. Alors j'ai été plus audacieux et j'ai essayé de me prédire avec plus de détail, plus en profondeur. Je m'éloignais déjà de mon but premier, nourrir mon personnage, pour jouer à l'apprenti Nostradamus. Cette idée de devin personnel me tentait assez d'ailleurs. Elle m'a lassé depuis...

Je n'ai pas mis longtemps à me rendre compte que quelque chose m'échappait. Pas que je ne contrôlais plus ma prose, non, l'inverse. J'avais trop de contrôle. J'aimerais me faire comprendre complètement ; mes divinations tombaient parfaitement juste. Comme s'il y avait une inversion dans les causes et les effets. Je ne décrivais plus mon avenir, je l'ÉCRIVAIS. Même mes supputations les plus insensées se produisaient. Et puis, les blancs ont

commencé à apparaître. Forcément, le soir, je ne racontais pas l'intégralité de ma journée du lendemain, je ne détaillais que quelques points importants, je m'attardais sur un moment, je réglais deux heures en une phrase, escamotais des pans entiers de la journée. Et bien, au début, le jour d'après se déroulait linéairement, normalement ponctué par mes projets écrits. Puis la réalité s'est morcelée. Je perdais de longues plages de conscience. Et c'est cette évolution qui m'a terrifié. Non seulement ce qui était écrit arrivait, mais ce qui ne l'était pas ne se produisait plus ! Ma rédaction n'était plus passive, j'étais en mesure d'écrire mon futur, mais surtout j'en avais le devoir. Ma vie du lendemain ressemblait à une suite de scènes sans lien entre elles que je voyais se jouer devant moi. Si je voulais vivre une journée complète avec une pleine conscience de le faire, il fallait que je l'écrive. De bout en bout.

J'ai tenté toutes sortes d'expériences pour cerner ce que je pouvais faire ou non. J'ai même changé de stylo, de papier pour voir si quelque chose se modifiait. Devant l'irrationnel on a assez peu d'armes, si ce n'est l'irrationnel lui-même...

Vous devez penser à l'étendue du pouvoir que j'avais. Si tout pouvait m'arriver, je pouvais tout désirer. Argent, sexe, réussite, reconnaissance. Mais l'intérêt est dans les limites, dans tout ce qu'on ne peut pas obtenir. Ce qui fait le charme du conte, c'est qu'il n'accorde que trois vœux. On pense toujours à désirer un million de vœux, à subordonner le défini, à transgresser les règles et atteindre l'infini, mais cela aussi est désir. S'il devient réalité, la dynamique s'inverse. La vie ne vaut-elle que si elle s'arrête ? Sans doute. J'en suis maintenant persuadé, en tout cas. Bien sûr, assouvir certains de ses fantasmes est, disons... plaisant. Mais pensez que chacun des événements de ma vie devait être décrit dans le détail, sinon les scènes se succédaient comme sur le papier, aussi chaotique qu'en soit le découpage. Et même, au-delà de la conscience que je pouvais en avoir, il y a la surprise, l'imprévu. Le plaisir, physique ou de vivre, est attaché au manque de connaissance, à la découverte, à l'absence de contrôle qu'on peut en avoir. Une caresse dont on connaît le trajet est un grat-

tage. Il faut que la main soit étrangère, muée par sa volonté propre, pour que ce qui n'est qu'un contact devienne douceur.

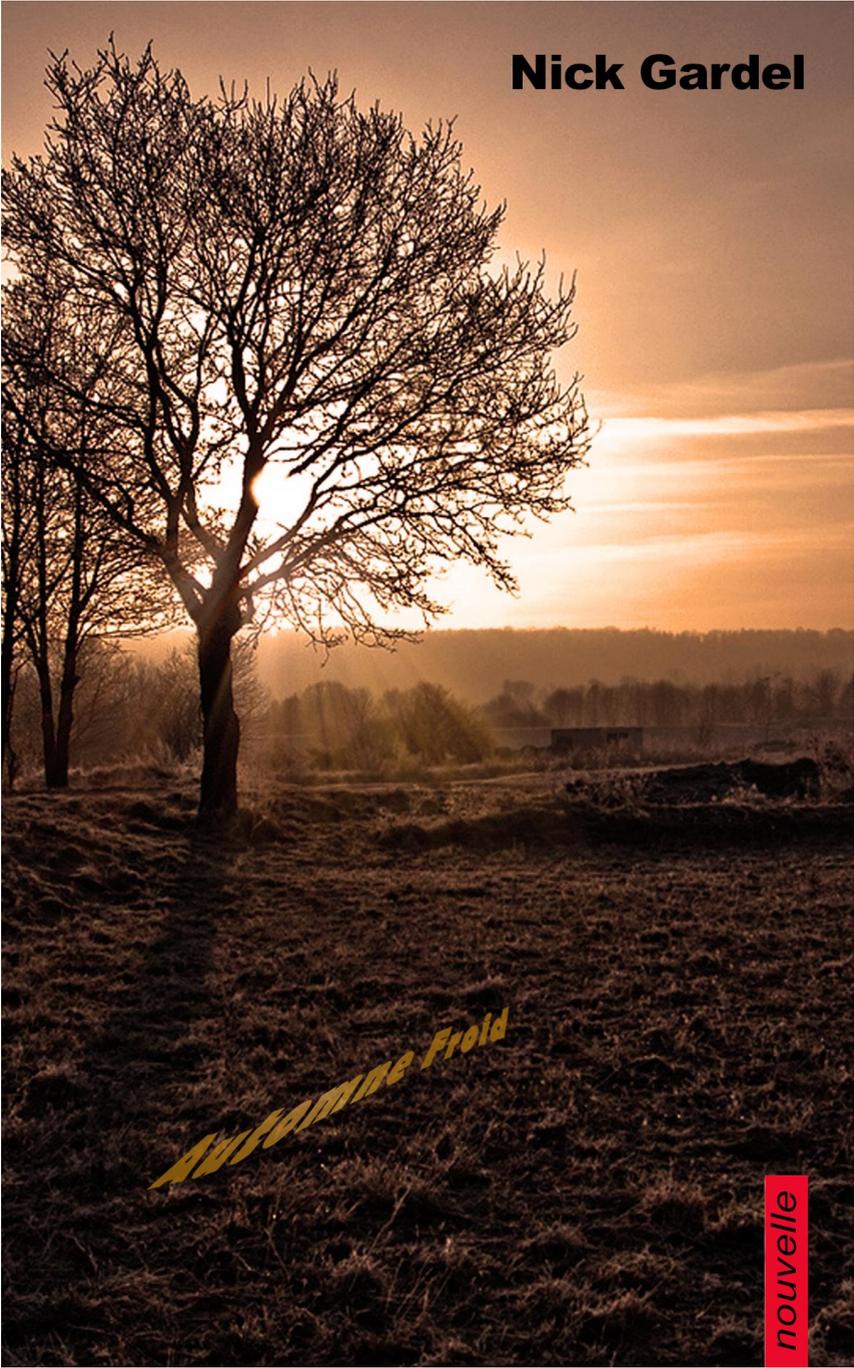
Et puis, il me manquait du temps pour profiter de ce que je pouvais obtenir. Pensez que je devais rebâtir mon monde jour après jour. Je devine votre interrogation, que se passait-il si je n'écrivais rien ? Et bien, j'ai tenté cette expérience aussi. C'est d'ailleurs elle qui m'a permis de définir au mieux l'étendue de ce que je pouvais faire et surtout de l'évolution du phénomène. Si ma copie restait blanche, je reprenais conscience le lendemain devant mon bureau une page immaculée face à moi, une journée s'était écoulée, je n'avais pas vécu. Tout d'abord, je ressortais affamé de cette période de néant. Mon corps suivait encore un peu, il se rebellait contre mes perceptions. Puis, petit à petit, lui aussi a renoncé. Je ne faisais que rester à attendre l'endormissement pour me réveiller, ou plutôt reprendre conscience, à mon bureau un jour plus tard. Il me restait en tout et pour tout quelques heures de libre arbitre par jour. Je pouvais les étirer sur une journée ou deux en luttant contre le sommeil, mais dès que je m'endormais et où que ce soit, je me réveillais pour jouer ce qui était écrit. Si rien n'était écrit, ma journée ne se résumait à rien, si une seule scène avait été gravée sur le papier, je la jouais, fondu au blanc et retour à mon bureau...

Mais cet état n'est pas stable, je le sais. Tout d'abord, il restait une trace de mes écrits et je peux encore relire quelques-unes de mes journées du début de cette aventure. Puis les textes de mes journées ont commencé à s'effacer. Maintenant, d'un jour à l'autre, il ne me reste plus rien. Ma vie est une page blanche que je dois remplir pour faire semblant qu'elle existe. Ça se résume à cela, faire semblant. Je pourrais peut-être écrire ma mort, si j'en ai le courage ; je le ferais peut-être. Mais si tout s'arrête, qu'aurais-je gagné ? L'échelle des valeurs est difficile à évaluer, une fausse vie ou pas de vie du tout ?

J'écris ces mots pendant mon libre arbitre, peut-être n'auront-ils jamais existé demain. Mais j'ai passé tant de temps à m'écrire un futur, je me devais de faire le point. Je suis devenu un condamné à écrire encore et encore la même page de sa vie. Un

autobiographe pour l'éternité, je me raconte, je me prospecte, j'évite ainsi de vivre. La réalité n'a de sens que si on n'a aucun pouvoir sur elle. Je voulais décrire la vie, je l'ai reniée, je la parodie.

Mais je sais déjà quelle sera la prochaine étape de cette condamnation. Mon temps de libre arbitre s'amenuise de jour en jour, je le sens. Bientôt, un autre prendra ma plume et reprendra mon rôle. Il écrira à ma place, je serai devenu le personnage de ma propre existence. Enfin. Je perdrais alors ce pouvoir de décision si douloureux, je serais redevenu caresse ou brûlure, peu importe, même si je ne suis plus vraiment, si je n'existe plus dans cette réalité, je serai devenu le jouet d'un autre que moi. Moins réel sans doute, mais tellement plus proche de la vie ! J'attends...



Nick Gardel

Automne Froid

nouvelle

Automne froid

C'est drôle comme parfois des riens décident de votre vie.
Je ne voulais que sauver des arbres.

Une poignée de centenaires pas très loin d'une colline assez verte. J'y courrais, avant, quand j'étais gamin. On ne devrait jamais être trop romantique, nostalgique. Ce ne sont pas des arbres exceptionnels, mais je tenais à eux. Des centenaires qui n'avaient rien de particulier si ce n'est d'avoir abrité un temps des bribes de mon enfance. Mais, je m'é gare, je n'ai jamais su faire court...

Je m'appelle Howard Granbelson. Je suis... j'étais caissier à la National Forthrow Bank. Une sorte d'employé classique que l'on regarde à peine derrière un guichet. C'est le vieux Forthrow lui-même qui m'avait engagé, comme tous les autres salariés de la banque. Une maison à l'ancienne, familiale presque. Quand le vieux est mort dans sa quatre-vingt-dixième année, il présidait encore le conseil d'administration. Un pilier. Dur comme le roc, nouveau comme un chêne.

C'est drôle les coïncidences parfois...

C'est le petit-fils qui a repris les rênes. Mais c'est un autre pas de course. Un enfant gâté qui découvre un énorme coffre à jouets avec un vernis de responsabilisation. Alors les choses ont changé... En mal...

Je ne me cherche pas d'excuses, je m'explique plutôt les choses. Mais je m'é gare encore.

Où en étais-je ? La banque... Non plutôt, les arbres. Ici pour tant ça ne manque pas. Des forêts on en aurait plutôt de trop. Mais ceux-là étaient spéciaux. Enfin pour moi... C'est la charge émotionnelle que l'on met dans les choses qui les alourdit. Mais

les gens ne répartissent pas les poids de la même façon. Ça crée forcément un déséquilibre... Et ensuite tout se casse la gueule. Mais je digresse encore...

Une histoire écologique classique. Un coin sympa, un promoteur, un golf ou je-ne-sais quoi d'autre et le coin sympa va disparaître. Je ne voulais pas que ça arrive, mais je n'y pouvais rien.

Jusqu'à ce que Tommy Ungelwood croise mon chemin.

Tommy, quand je l'ai connu, ce n'était pas le mauvais bougre. Faut dire que nous n'avions alors que onze ans. C'est après que les choses se sont gâtées. À quinze, il s'échappait du centre de redressement pour jeunes délinquants. À vingt, il disparaissait au Mexique avec un chargement de cocaïne. Et je le retrouvais vingt ans plus tard dans la politique. Tout propre, tout lavé. Le monde oublie si vite.

C'est lui qui m'a parlé des arbres de Crosshill. On était sur la terrasse de son chalet. C'était juste la fin de l'été et je ne me souviens pas avoir été aussi bien de toute ma vie. Tommy parlait beaucoup. On en était à se rappeler nos bêtises d'enfance. Celles que l'on fait avant que ça ne soit des conneries. Il connaissait un élu local, un petit ponte qui marchait au pot-de-vin. Le type pouvait inverser la vapeur et annuler le projet. Seulement le promoteur avait dû être très généreux, car le contact de Tommy était devenu gourmand. Trop gourmand, mais Tommy avait toujours une solution. Celle-ci passait par moi...

Je ne sais pas ce qui m'a fait accepter. Des psys parleraient peut-être d'un tournant de mon existence, du désir de me rattacher à mon enfance ou d'autres hypothèses... Il faut bien que tout ce petit monde se trouve une utilité dans la vie... Ils auraient sans doute raison, ou partiellement du moins. Je ne voulais finalement que sauver ces arbres. Alors j'ai accepté le marché de Tommy.

Une fois de plus, rien n'était bien compliqué. Ungelwood viendrait avec quelques vieux amis et effectuerait un « retrait » musclé. Mon rôle se bornerait à ouvrir le coffre et à ne pas dé-

clencher immédiatement l'alarme. Somme toute un scénario très classique. Tommy n'avait jamais vraiment eu d'imagination...

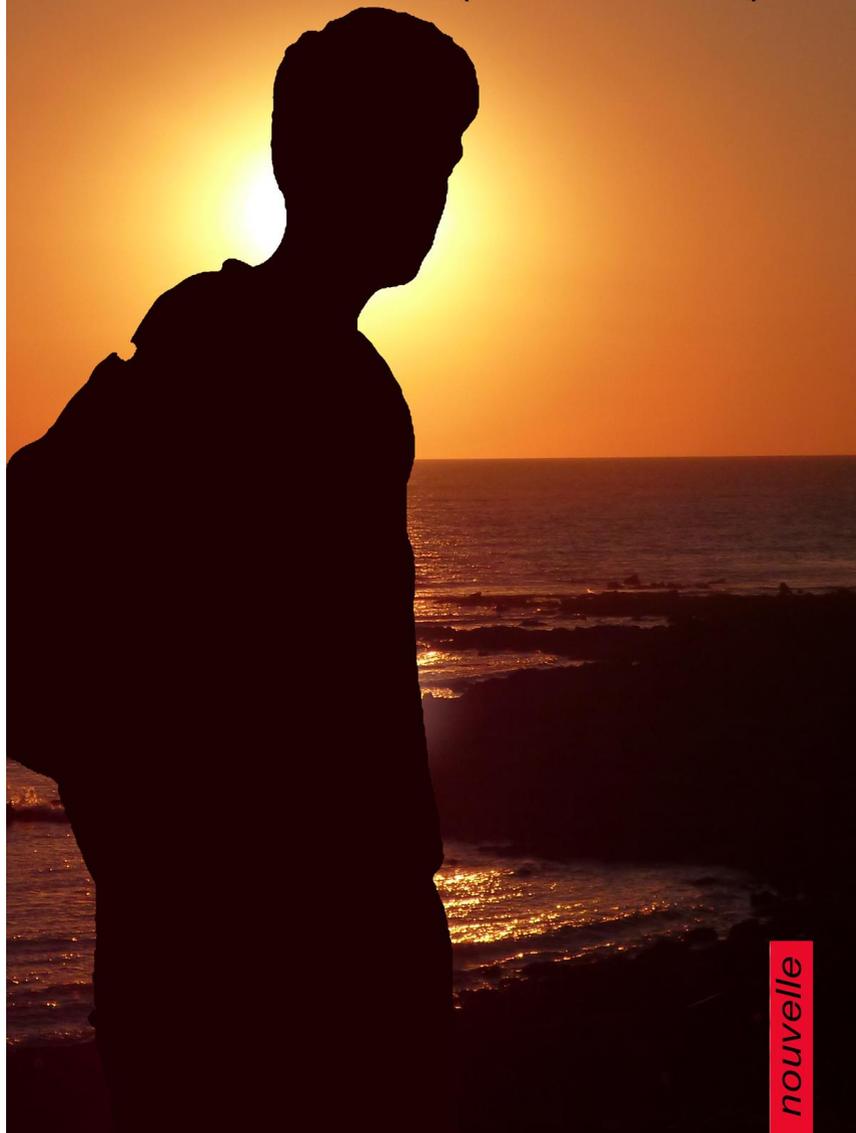
Je ne connaissais pas les deux hommes qui l'accompagnaient quand il est entré dans la banque. Tout s'est passé très vite. Les clients allongés sur le sol, Eddy et Frank, les deux gardiens, préférant défendre leur vie plutôt que la banque et moi accompagnant « sous la menace » les agresseurs vers la salle des coffres. Puis Tommy me regarda avec ce drôle de sourire qu'il avait quand on jouait sur Crosshill. Il l'avait toujours quand il appuya sur la gâchette de son automatique et me cloua sur place sur le dallage glacé de la National Forthrow Bank. Pas de témoin, Tommy n'avait vraiment jamais eu d'imagination.

Il me reste deux ou trois minutes à vivre, ce sera peut-être la seule fois où je ferai court. Le froid m'engourdit déjà.

Mon sang se répand sur le sol, je n'arriverai pas à le rattraper. Je n'arriverai pas à me sauver. Dehors, c'est l'automne. Quelque part un bosquet de centaines égrène ses feuilles au gré du vent...

Nick Gardel

La Vie des Autres



nouvelle

La vie des autres

Assis en tailleur autour du feu, le petit groupe regardait crépiter les flammes. Judy entama une chanson douce et mélancolique de sa voix paisible. Le timbre en semblait extraordinairement suave dans cet instant de fraîcheur qu'est le début de la nuit. Elle s'attardait un peu sur les fins de vers et elle chantait avec peut-être un peu plus de conviction qu'elle n'en ressentait réellement. Son compagnon recala une des bûches dans le brasier de la pointe d'un bâton déjà noirci par la morsure des flammes. Une gerbe d'étincelles dansa un instant puis le calme revint dans la fournaise miniature qui éclairait par intermittence leurs visages d'enfants. Ils étaient venus là sans véritables préparatifs, de ce genre de réunion impromptue, juste guidés par une amitié profonde qui les resserrait les uns contre les autres et blottissait leur sympathie.

La chanson mourut sur les lèvres de Judy et celle-ci déposa un baiser sur le front du jeune homme qui s'était allongé à nouveau sur ses genoux. Les yeux brillants, elle regarda son amie qui berçait elle aussi son compagnon en passant ses doigts fins dans l'épaisse chevelure blonde de celui-ci.

C'est à cet instant qu'il arriva.

Comme emporté par la brise, il s'était déplacé sans bruit. Avec un grand sourire, il s'assit à son tour près du feu en croisant ses jambes en tailleur. Le sable grossier des rives du bord du lac collait à ses pieds nus.

Les deux jeunes gens se redressèrent dans un air de défi face au nouvel arrivant. Mais un sourire de celui-ci les rassura, et ils relâchèrent imperceptiblement la tension de leurs épaules.

Toujours sans un mot, l'homme tira de son sac une petite blague contenant un tabac odorant et se confectionna avec attention une cigarette. Son visage fut éclairé un instant par la brindille enflammée qu'il retira du feu pour allumer le cylindre de papier.

Judy reprit sa chanson en sourdine, comme pour attendre un assentiment de l'inconnu. L'air s'était fait très doux, presque plaintif.

- J'ai connu une femme qui chantait un peu comme toi, interrompit l'inconnu. Une femme merveilleusement belle, qui gazouillait les tubes de *Supertramp* ou des *Barclays*. « Hide in your shell... », entonna-t-il avant de s'arrêter pour tirer une bouffée de fumée bleutée.

Judy cherchait dans sa mémoire les bribes d'une chanson de BJH entendue sur un vieux disque de ses parents. Elle fredonna quelques notes puis abandonna sa tentative, lamentablement.

La voix cassée de l'homme reprit dans la nuit, indifférent à la jeune fille.

- Ouais, c'était une drôlement belle femme... Tout ça, c'était avant la malédiction.

Les jeunes gens se redressèrent pour regarder l'homme plus attentivement dans les ombres dansantes des flammes. Ils tendirent l'oreille, persuadés que le récit ne tarderait pas. En effet, l'homme aux allures de Christ rock'n roll tout droit sorti d'une comédie musicale des années 70 releva la tête et, plongeant ses yeux bleus dans ceux de Judy, commença son histoire.

- J'avais rencontré Christie à mon travail à la banque. On n'était pas guichetiers, mais on bossait tous les deux dans les services administratifs d'une petite succursale. Les gens

s'imaginent toujours que ceux qui travaillent dans une banque sont des types derrière un guichet qui vous refusent des prêts... Bref, elle et moi on triait de la paperasse toute la journée dans un bureau du second sous-sol à côté du coffre. J'ai jamais été très proche de Christie, vous voyez ? Elle était du genre à ne parler que de son même qu'elle élevait seule. Le matin, j'avais systématiquement droit au récit de la soirée avec des « Sandra a fait ci et Sandra a fait ça... ». Une vraie plaie, mais je l'aimais bien quand même. Surtout quand elle chantait doucement, comme pour elle-même, quand on faisait un truc du genre recopier des listes de noms. Le patron de la banque n'était pas très chaud pour tout confier à l'informatique.

L'inconnu fit une pause et sortit à nouveau sa blague à tabac. Il fouilla dans son sac de toile pour trouver des feuilles quand le petit ami de Judy lui tendit un étui de Winston. Il sourit et alluma la cigarette avec le briquet qui accompagnait le paquet.

- Merci... Donc, vous voyez, Christie était une collègue de bureau. Juste un peu plus proche que les gens que l'on croise dans la vie parce que je partageais son temps pendant huit heures par jour. C'est peut-être pour ça qu'elle a été la première. Il y a eu d'abord le hold-up. Quand on travaille dans une banque, on a tellement peur de ce genre de choses les premiers temps que l'on finit par les attendre. Parfois on attend toute sa vie et il ne se passe rien, mais notre banque a bel et bien été attaquée.

Trois gars très nerveux à ce que j'ai entendu dire. Je dis cela parce que, avec Christie, on n'était pas au guichet alors on n'a rien vu. On a juste entendu la détonation à côté de notre bureau quand ils ont descendu le guichetier qui avait ouvert le coffre. Christie n'a pas bien supporté de voir le type affalé sur le dallage. Surtout tout ce sang. Moi ça ne m'a rien fait, j'ai toujours eu un bon rapport avec la mort et avec la vie. Heureusement, d'ailleurs...

Alors, le patron lui a donné quelques jours pour se remettre. Il voulait éviter de payer des psys ou des trucs comme ça. C'était un drôle de coup dur pour la banque pourtant, et les assurances ne suffiraient peut-être pas. Les assurances aiment l'informatique, elles. Je m'apprêtais donc à passer quelques jours seuls dans mon bureau à deux pas du lieu du meurtre. Seulement, Christie n'est jamais revenue. On l'a trouvée abattue chez elle d'une balle dans la tête. Elle, et sa gamine Sandra aussi. C'est là que j'ai commencé à avoir peur. Vous comprenez, la veille, j'avais été la voir chez elle pour prendre de ses nouvelles et d'un coup on la retrouvait morte, massacrée avec sa même.

Judy se rapprocha un peu plus de son petit ami et frissonna. Celui-ci passa son bras autour de ses épaules et caressa doucement ses cheveux. Tous les quatre étaient suspendus aux lèvres de l'homme aux yeux sombres.

- C'est après le meurtre du chinois que je me suis caché. Je portais mes vêtements dans un petit pressing du centre qui fermait plus tard que les autres. Vous voyez ? À cause des horaires de la banque. C'était une petite boutique dans une ruelle, mais j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose de plus pro chez le vieux Chinois. Peut-être toutes ces foutaises que l'on dit sur les choses faites à l'ancienne. En tout cas, mes costumes étaient propres, jusqu'au jour où la vitrine du vieux s'est retrouvée barrée par un autocollant des flics du genre de ceux que l'on voit dans les films. J'ai appris que le blanchisseur avait, lui aussi, été abattu d'une balle dans la tête. Vous comprenez ! Trois meurtres de gens proches de moi, trois meurtres presque identiques. Bien sûr, des gens descendus d'une balle dans la caboche, ce n'est pas rare... Mais quand même ! Ça vous remue les méninges ce genre de trucs. Alors, j'ai donné mon congé à la banque. Le patron a paru étonné, mais je crois qu'il s'en foutait. Ce n'était pas un type du genre remuant et le hold-up l'avait salement touché côté portefeuille, peut-être même qu'une ou deux magouilles traînaient là-dessous... Après la banque, je suis retourné dans ma ville na-

tale. Une bourgade, pas un village. Pas la super métropole, mais une taille raisonnable quand même. Assez pour parler de quartier, vous voyez ? J'y avais passé une grande partie de mon enfance, mes parents n'étaient pas de grands voyageurs et ils sont morts dans leur maison. Après tout ce temps, je ne connaissais plus grand monde. Heureusement peut-être...

Il reprit son souffle et baissa la tête vers la plage artificielle en jouant avec les grains grossiers du sable. Les adolescents semblaient avoir disparus peu à peu, enveloppés par la nuit. Il s'humecta les lèvres et reprit.

– C'est la vieille Hopecomb qui fut la suivante. Vous comprenez, c'était une des dernières personnes que je connaissais encore dans mon quartier. C'est ce qui a achevé de me convaincre pour la malédiction. C'était une vieille femme, encore assez alerte, mais très vieille tout de même. Une antiquité de l'éducation qui avait dressé plutôt qu'élevé les gamins sur trois générations, pétrie et maintenue par ses préceptes. Mais je l'aimais bien tout de même, comme on aime les choses qui vous ont fait souffrir et qu'on a surmontées. On l'a retrouvée elle aussi dans son fauteuil la tête éclatée par une balle de colt. Et cette fois-ci, ma malédiction avait même frappé le chien arthritique de la pauvre vieille.

Y a des choses qui sont trop dures pour la cervelle d'un homme, vous voyez ? Je suis sûr que l'on peut s'habituer à risquer tous les jours sa propre vie et pourtant continuer à vivre. Mais celle des autres ? Alors, je me suis encore enfui, mais cette fois-ci, j'ai fui ma propre existence. J'avais un peu de fric de côté et puis y avait la maison des parents. J'ai commencé par rouler ma bosse vers le Mexique et j'y suis resté un an complet. On vit avec rien là-bas, surtout dans un trou comme Matagato. Un vrai décor de western-spaghetti avec les mouches et la poussière soulevée par le vent. Je me suis lié d'amitié avec un européen, une sorte de poète qui cherchait l'inspiration ou, du moins, la même ivresse

perpétuelle que certains de ses prédécesseurs. Et même là-bas, la malédiction m'a rattrapé. Le poète a été découvert sur le bord d'un chemin, pas très joli à voir... Un homme que je connaissais depuis moins de six mois et déjà mon œil noir se penchait sur lui. Je vous ai dit qu'on ne pouvait pas supporter de risquer la vie des autres comme ça au jour le jour. J'ai bien cru devenir dingue et me flinguer moi-même pour faire arrêter ce cauchemar. J'ai jamais été très bavard, mais se dire que toute sa vie on va rester seul, sans pouvoir s'attacher ou même lier connaissance avec qui que ce soit, c'est un peu dur à faire passer.

Alors j'ai joué au vagabond. Je n'ai jamais manqué d'argent, mais il m'a semblé que c'était le mode de vie le plus propice pour ne pas avoir d'amarre. J'avais découvert un truc au Mexique, la drogue. Pas la dure, mais l'herbe, juste de quoi s'évader quoi. Alors j'ai joué au junkie, un junkie avec une carte de crédit et un solide compte en banque, mais sinon le reste des accessoires collait assez bien avec le personnage. Je suis retourné vers Los Angeles et d'autres coins de la côte ouest où il fait bon vivre et où on trouve encore facilement de la marijuana. Je dormais un peu n'importe où et je m'enfumais la tête suffisamment souvent pour devenir asocial et ne plus lier avec personne. J'ai tenu encore presque un an et finalement je me suis rendu compte qu'on ne peut pas décider de devenir un paria comme cela. C'est une question de caractère vous voyez ? On doit porter ça en soi et on ne peut rien y faire. Alors j'ai encore entraîné dans mon sillage maléfique la destinée d'un autre homme...

Sa voix s'était assourdie encore, comme pour ne pas troubler le silence oppressant de la nuit. La brise était tombée, mais le froid commençait à se faire cruellement ressentir dès que l'on s'éloignait du feu qui mourait peu à peu, faute d'être entretenu. L'homme sortit son paquet de feuilles à cigarettes et roula avec les gestes de l'habitué un cylindre presque parfait. Il l'alluma et en exhalant la volute il reprit.

– Remarquez, il n'était pas trop à plaindre celui-là, c'était mon dealer. Il me fournissait mon herbe, mais il m'avait proposé deux-trois fois de passer à l'étape au-dessus. Pas un enfant de cœur, vous voyez ? Si je n'étais pas si sûr de ma malédiction, je dirais d'ailleurs que cette fois-là ce sont ses associés qui l'ont descendu. Peut-être est-ce les deux d'ailleurs... Il faut bien que quelqu'un appuie sur la détente, hein ?

Judy toussa doucement et le petit groupe sembla sortir de la torpeur attentive dans laquelle l'histoire de l'homme les avait plongés. Ils se resserrèrent un peu autour du feu que le jeune homme blond excita en faisant jaillir des crépitements d'étincelles rougeoyantes.

– Mais depuis vous avez continué à naviguer, on est bien loin de Los Angeles ici, demanda le petit ami de Judy.

– J'ai roulé ma bosse d'une côte à l'autre en essayant d'éviter les trop grandes routes. Ces derniers temps la malédiction m'a un peu laissé tranquille. Faut dire que je n'avais pas parlé à quelqu'un depuis six mois, vous voyez ? Je fais comme ça maintenant... Des rencontres de plus en plus courtes. Histoire ne pas me transformer complètement en bête sauvage. Ouais... Je ne m'attarde jamais. Merci encore pour le feu et la cigarette. Quand on est trop souvent seul, on finit par devenir dingue. On a du temps pour penser, mais, finalement, on pense toujours à la même chose...

Il déplia son grand corps et les jeunes gens purent constater la maigreur de ses bras. Ses pommettes semblaient un peu plus marquées, ses épaules un peu plus voûtées sous un fardeau invisible. Il ramassa son sac et y remit la blague à tabac qu'il portait à la main. Quand il releva la tête, le sourire qu'il arborait en arrivant était revenu, le voile gris avait quitté ses yeux. Il tourna les talons et quitta lentement les jeunes gens qui continuaient à le

fixer comme s'ils attendaient la fin de sa terrible histoire. Un dénouement.

L'homme fit quelques pas, puis s'arrêta le dos tourné. Il laissa tomber son sac qui s'amortit sur le sable dans un bruit mou. Il se tourna doucement comme pour commencer une phrase oubliée.

Judy fut la première à mourir quand l'éclair du *Smith & Wesson* déchira la nuit. La seconde balle emporta la tête de son petit ami qui essayait de se protéger vainement avec ses deux mains tendues. L'autre jeune fille resta tétanisée, éclaboussée du sang de son compagnon, et accueillit le quatrième projectile avec une sorte de soupir de soulagement. L'homme remit l'arme dans son sac et chargea celui-ci sur son épaule. Il semblait avoir vieilli, son visage avait durci pour effacer complètement cette aura de bonté qui émanait de lui quelques minutes auparavant. Sans un mot il recula doucement et s'éloigna de l'horrible spectacle qu'il avait lui-même mis en scène. Il ne jeta même pas un regard aux corps enchevêtrés des quatre jeunes gens.

Il ne voyait plus.

Il pleurait...

Nick Gardel



Bouffée d'air

nouvelle

Bouffée d'air

Impossible de continuer. Enfin, impossible peut-être pas, mais de plus en plus improbable. Parfois la vie vous semble plus compliquée qu'elle n'est vraiment. Il suffit peut-être d'un enchaînement, d'un alignement incontrôlable, de cette sorte de cascade de dominos pour que tout vacille autour de vous.

Je suis dans cette passe, dans ce défilé étroit qui me prive de lumière et où j'avance à tâtons, multipliant les pas au hasard. Comment continuer ? Comment me dire que l'existence ne sera que cette suite insipide et ininterrompue d'à-peu-près, d'ersatz de vie, de succédanés d'espoir qui me conduisent toujours à renoncer à une part de mes ambitions ?

Si au moins je pouvais trouver un coupable, un catalyseur à mon ressentiment. Mais qui accuser ? Mon boulot ? Cette part alimentaire qui grignote mes heures et pollue celles qui restent ? Mon mari ? Lui qui s'enferme dans notre quotidien entre reproches et désirs ? Lui qui cultive le décalage avec les miens, pressant quand je voudrais de l'air, absent quand c'est la chaleur qui me manque. Mes enfants ? Eux qui ont développé cette aptitude si adolescente à trouver vos failles et y appuyer avec la brutalité aveugle de celui qui frappe pour tuer. Ils ont aiguisé chacun de leurs mots, poli l'acier de leurs regards. Ils ont mis en gerbe mes approximations de mère et tous ces petits instants que j'aurais pu améliorer. Ce sont des artistes, des virtuoses, des esthètes. Ils ont érigé la torture maternelle au rang d'art. Chacun de leurs traits frappe, éventre, dépèce. Chacune de leurs phrases ciselées m'arrache un peu plus le cœur et l'âme. Une moue dédaigneuse, un regard d'eux peuvent me terrasser aussi sûrement qu'un direct au plexus.

De l'air, voilà ce qu'il me faut, de l'air. Découper dans cette toile de l'existence qui m'asphyxie un rectangle ouvert sur un ailleurs ventilé. Ouvrir une fenêtre qui temporiserait ce monde, pour que je puisse y prendre une grande inspiration pour replonger dans la bataille.

Faire cette liste m'a fait comprendre combien le choix est mince. Chacun de ces liens qui m'entravent est tissé de mes propres fils. Le problème est mien, je ne peux y remédier sans me remettre en question. Et justement, comment démêler cet écheveau sans trancher dans le vif de ma vie, me laissant exsangue et vidée de substance ?

La solution n'est pas dans ce qui me lie et m'étouffe, je ne pourrais pas couper ces liens-là. La solution se trouve dans un dérivatif. Le catalyseur que je cherchais dans les causes de mon étouffement, je le trouverai sans doute en agrandissant le cercle de mes recherches. Il me faut extérioriser cette violence que je ressens, renvoyer la balle. Aveuglément.

* * *

J'ai longtemps erré, la tête vide, sans but. J'ai enchaîné les rues, les avenues, les tours sans destination dans cette ville que je connais si mal finalement. Elle m'a paru vide, factice, désertée.

Et puis, il y a eu ce déclic, ce hasard. J'étais en manque de nicotine. Peut-être qu'il me fallait aussi un peu de cet éclat blafard des néons criards qui déchirent la nuit dans les gares. Mais les gares ne sont plus aussi accessibles que dans mon souvenir. Moi qui pensais m'arrêter quelques instants, il m'a fallu trouver une place de parking à bien cent mètres de l'entrée principale. Cent mètres à parcourir dans le noir, trop peu d'éclairage pour découper l'obscurité autour des quelques voitures abandonnées par les habitués ferroviaires. La vie de la journée n'a plus son droit de cité ici, l'agitation nocturne hante d'autres lieux. Je traversais des espaces sans mot, que le commun des mortels feint d'ignorer. Des endroits sans fonction qui n'ont plus de raison d'être quand les heures s'attardent.

Puis ce fut le déferlement outrancier de lumière, l'overdose blanche et agressive de ce grand hall désert. L'univers reprenait sa place dans ce vase clos surexposé. Le dallage froid pulsait encore de l'effervescence de la journée, mais plus aucun pas ne s'affairait. Dans un monologue lugubre, seuls mes talons rythmaient la solitude du lieu. J'ai acheté mon paquet de cigarettes à un de ces zombies qui se soumettent mollement aux lois de l'emploi. La nuit n'est pas un réservoir d'énergie, elle en aspire les dernières parcelles. Ici personne ne se débat plus, personne ne lutte pour s'extraire de la pesanteur de cette mélasse étoilée qu'est l'atmosphère nocturne. Ceux qui y vivent ne tentent plus de combattre l'engourdissement naturel, ils suivent la sourde résonance, ils s'acclimatent de ce ralentissement du temps, attendant simplement une aube salvatrice qui les trouvera au bord d'un gouffre toujours repoussé.

Je l'ai senti avant de l'entendre. Et je ne l'ai vu que plus tard encore. Une dissonance dans l'air, bien avant le contrepoint de sa démarche derrière la mienne. Il ne m'a fallu qu'un coup d'œil pour voir se découper sa silhouette dans la nuit, à quelques mètres de moi. Ombre dans l'obscurité avec cette charge d'irréel que peuvent avoir les événements qui vous sont connus, mais qui étaient jusqu'alors au-delà de votre monde. Un rappel tonitruant à la réalité, sans fioriture ni romantisme. J'étais une femme, seule, aux abords de la gare, de nuit, sur un parking peu éclairé, tentant de me rapprocher d'un véhicule bien trop loin et suivie par un inconnu bien trop proche.

La peur n'est venue que plus tard. Mais que sont les secondes dans ces moments-là ? Quelle est la valeur exacte d'un moment ? Quel est le décompte précis qui sépare l'éventualité de la panique la plus absolue ? Comme une vanne qui aurait lâché en moi, j'ai senti la terreur pure monter des tréfonds de mon être pour m'emplir entièrement. C'est affolant l'acuité de la perception que l'on peut avoir dans ces instants. Je ressentais tout avec la minutie totale de l'observateur passionné. Du duvet hérissé de mes bras, à la moiteur de mes paumes, en passant par la chamade de mon pouls, chaque détail m'apparaissait dans son intégralité. Je

me sentais extraite de mon corps, extirpée de cette coquille tremblante, concentrée à l'extrême sur le panel des sensations, incapable de la moindre pensée qui ne fût pas contemplative.

Puis, comme aspirée par une dépression cyclonique, j'ai réintégré d'un coup ma conscience active. À l'instant même où la main de l'inconnu s'est posée sur mon bras, j'ai senti les rouages de mon cerveau s'aligner. J'avais quitté le rêve, la réalité s'était rappelée à moi et il était hors de question que je la subisse.

D'une simple poussée de la main, l'homme me fit faire volte-face, pendant que son autre bras déchirait la nuit pour venir m'enserrer la gorge. C'est alors que son visage m'apparut. Curieusement, je n'en ai gardé aucun souvenir. Ma mémoire refuse de délivrer cette information aujourd'hui. J'ai beau me concentrer dessus, il reste flou, sans réelle substance.

La seule chose qui s'est imprimée clairement en moi, qui est venue balayer les autres perceptions de cet instant, c'est son souffle. Cette petite bouffée qu'il a expirée quand l'acier brossé de ma longue épingle à cheveux est venu perforer son poumon. Ce petit filet d'air qui a caressé mon visage avant qu'il ne s'effondre sans un bruit, relâchant son étreinte et disparaissant à nouveau dans la nuit entre deux voitures anonymes de ce parking silencieux.

Je garde cette respiration. Durant un instant trop court, j'y ai senti les prémices d'une liberté perdue. Comme si cette fenêtre tant recherchée s'ouvrait en grand et me permettait, pendant cette fraction d'éternité, d'oublier ma claustrophobie de la vie.

* * *

Planifier, structurer, agencer, ordonner. Depuis cette nuit-là, la première, mon point de départ, je retournais chaque instant dans ma mémoire. Mais la mémoire est de nature volatile. Tel un gaz, elle prend tout l'espace disponible, tout en restant impalpable. Examiner ce qui s'était passé durant ces moments relevait de la gageure. Les faits importaient peu, même s'ils étaient la clé. Mille fois j'avais utilisé mes périodes de conscience totale, à

l'orée de la nuit, quand ma vie extérieure marquait la pause, quand j'étais en droit de ne plus répondre à aucune autre sollicitation, excepté celles de mes propres pensées. Mille fois, dans ces heures où tous me croyaient endormie, j'avais revécu mon premier contact avec ce qui allait être, je le pressentais, ma nouvelle voie.

Les faits n'étaient que des jalons, des bornes obligatoires dans le déroulement immuable de mon film intérieur. L'obscurité, l'agression, la poigne de l'homme, la chute de son corps, tout était indispensable. Indispensable, oui, mais insuffisant. Et puis, il y avait mon instant de délivrance, l'étincelle qui avait embrasé mon cerveau pour me laisser pantelante et surprise de tant d'accomplissement. Rien de ce que j'avais pu expérimenter auparavant ne pouvait s'y comparer. Mes rares rencontres avec quelques drogues douces étaient lointaines maintenant, de même que cette unique fois où j'avais goûté, par défi, aux amphétamines. Mais même en magnifiant à outrance les souvenirs que j'en gardais, même en oblitérant de ma mémoire la pauvreté du ressenti et tout l'entrain que j'avais dû y mettre pour conserver un intérêt à ces expérimentations, elles me paraissaient bien pâles désormais.

Seul le sexe pouvait à la rigueur s'en rapprocher. Et encore fallait-il transposer l'état d'abandon purement charnel que je pouvais y éprouver parfois. Remplacer les perceptions surexprimées du corps par celles de l'esprit. J'avais découvert une plénitude digne de mes meilleurs orgasmes, mais sur le plan si fragile et instable de ma psyché. Mon acte avait comblé un manque que j'ignorais jusqu'alors.

Moi qui voyais des parcelles de ma réalité s'échapper des nombreuses fuites de mon existence. Moi qui peinais à maintenir mon intégrité et me sentais poreuse, perméable, j'avais entrevu ce qui pourrait être le ciment de mon être, ce qui pourrait enfin colmater mes failles et maintenir l'édifice d'un seul tenant.

Mais il me fallait être pragmatique. J'avais commis un meurtre, je l'admettais et ne cherchais aucun faux-semblant. Je réfutais même la notion d'une quelconque légitime défense, ne

m'accordais aucune circonstance atténuante. Mais la portée morale de ce geste m'échappait. Les causes, les implications, tout me paraissait dénué du moindre sens. Les seules choses que j'appréhendais distinctement étaient les risques. Je les évaluais, les mesurais, les quantifiais sans relâche. Car j'avais su dès le premier instant, même si cela n'était encore que diffus, je savais que je recommencerais. Je savais que je ne pourrais rien faire d'autre que recommencer. Mon équilibre en dépendait. C'était la première fois que je trouvais une réponse qui n'entraînait pas avec elle un nouveau flot de questions insolubles. J'avais enfin perçu une solution sans coupable, où je pourrais enfin diriger mon existence sans avoir à composer avec les désirs ou les frustrations des autres. Et tout le monde y gagnerait. Je pressentais que cette nouvelle recherche me conduirait à bâtir une existence bien plus solide où s'aplanirait ce qui me paraissait auparavant insurmontable. Les tracasseries du quotidien, les mesquineries, les jalousies, les crises, rien ne ferait plus vaciller cette nouvelle stabilité.

Mais je devais me prémunir des risques, je devais les dompter pour m'engager dans ma quête de perfection. J'avais été outrageusement audacieuse la première fois. Audacieuse et chanceuse aussi. J'étais consciente que j'avais bénéficié d'un incroyable concours de circonstances. Et je me savais trop intelligente pour tout perdre sur un autre coup de dés. Le hasard appartient aux faibles, pour ceux qui n'ont rien à construire, pour ceux qui se cherchent des excuses et des raisons. Je ne suis pas de ceux-là. Il me fallait exclure définitivement le hasard, le combattre, le tenir à distance. Chacun de mes gestes aurait un but, une raison. J'agis désormais en experte. Mon premier contact avait été une impulsion, le suivant serait un aboutissement, une quintessence.

* * *

À bien y réfléchir, imaginer ma seconde fois me parut d'une infinie complexité. Ma première expérience était venue à moi sans que je puisse, ni ne veuille décider quoi que ce soit. Et c'est

justement parce qu'elle était hors de tout ce que mon imagination pouvait concevoir, que la simplicité des sensations qu'elle apportait m'avait semblé si éclatante, si évidente. J'avais été d'abord terrifiée par l'ivresse qui s'était emparée de moi quand la partie consciente de mon être avait repris les commandes. La lutte morale n'avait pas été longue, la morsure grisante de la délivrance palpait trop profondément dans ma poitrine pour que je tente de l'ignorer. Je me sentais trop libre, trop légère, trop sur le point d'entrer dans une nouvelle phase de ma vie. Il est à la fois reposant et un peu terrifiant de s'abandonner à la partie la plus profonde de son être, la partie la plus animale de son cerveau. Cette partie qui s'était nourrie, gavée jusqu'à la satiété, repue de mon acte. Je ne refusais pas d'utiliser les mots « meurtre », « assassinat », ou « mise à mort », ils n'avaient juste aucune sorte de signification formelle dans mon cas. C'était vraiment le plaisir brutal que j'avais ressenti qui comptait, pas le vecteur de ce plaisir. Parfois je me demandais s'il aurait pu prendre un autre biais avec autant d'efficacité. Et c'est justement où était le noeud du problème, c'est l'acte qui était venu à moi, non moi qui avait décidé de l'acte. Et quand il fallut se rendre à l'évidence qu'une seule et unique fois ne me comblerait pas durablement et, qu'un jour ou l'autre, il faudrait recommencer, les difficultés me sautèrent au visage.

J'ai établi rapidement une sorte de credo. À mesure que s'émoussaient en moi les palpitations bienfaites de ma première fois et qu'apparaissaient les petites aigreurs qui me soufflaient que bien des choses pouvaient y être améliorées, je me mis à définir les bornes de ma pratique. Mon crime avait été direct et anonyme, rien ne me rattachait à la victime, rien ne m'y conduirait jamais. J'en fis une règle absolue, la première. Il était encore trop tôt pour analyser ce que je recherchais exactement, mais il fallait absolument que je me prémunisse des dangers. Je ne modifiais donc en rien mes habitudes. Je ne me mis pas à dévorer la presse, ni à y découper les faits divers. Mis à part la nouvelle légèreté et une certaine joie de vivre que je me sentais en droit d'afficher, il fallait que tout reste à l'identique. Consciente

qu'on ne pouvait avoir confiance dans aucun procédé technique, même rudimentaire, je me refusais même à faire des listes ou le moindre écrit sur le sujet. Tout devait se passer dans l'intimité de mon crâne, dans le mutisme sans failles de mes pensées. Je me rendis compte d'ailleurs que cette partie de conceptualisation amorçait avec délice la montée de mon plaisir. Rien à voir avec le goût de la chasse, l'ivresse de la domination ou d'autres sensations galvaudées. Je me sentais juste en quête d'une forme de perfection qui me permettrait de garder toujours le contrôle.

* * *

J'ai dû éprouver cette maîtrise plus rapidement que je ne l'avais cru tout d'abord. Dans les méandres des niveaux inférieurs de mon lieu de travail, je croisai un jeune stagiaire que je côtoyais assez régulièrement dans mon entreprise. Sans être sa supérieure hiérarchique directe, j'étais amenée périodiquement à lui fournir des tâches à effectuer. Le jeune homme avait une vingtaine d'années, un physique assez athlétique et, rapidement, un jeu de séduction innocent s'était développé entre nous. Il me complimentait sur le décolleté que je n'hésitais pas à afficher, je m'autorisais à plaisanter sur ses hypothétiques performances amoureuses. Parfois notre conversation dérivait sur le sexe, sans qu'aucun de nous deux n'envisage sérieusement de proposer plus que cela à l'autre, mais tout en gardant ouverte cette possibilité.

Ce jour-là il se trouvait dans l'un des accès du sous-sol de l'entreprise, charriant sur un tire-palette un immense carton qu'il avait rempli de dossiers obsolètes, conservés dans les archives de la société et qu'on lui avait demandé de trier avant de les jeter dans une benne disposée sur le parking. Le couloir était étroit et j'ai dû me coller au mur pour le laisser passer. Il avait travaillé toute la journée et il tirait avec peine son chargement sur le plan légèrement incliné qui menait au parking. Les muscles de ses bras saillaient sous l'effort et on voyait sa poitrine se soulever

sous son t-shirt au rythme de sa respiration. Au moment où il fut à mon niveau, j'émis un sifflement.

– Attention ! Tu as sorti les muscles des grands jours !

Je ponctuai ma plaisanterie en tendant la main et en la posant à plat sur les pectoraux du jeune stagiaire. La décharge que je ressentis m'embrasa les sens pendant une fraction de seconde. Très loin d'un désir physique pour cet homme qui souriait innocemment, je vis monter en moi la même envie qui avait guidé mon épingle à cheveux la première fois. Le souffle de cet homme était là, à quelques centimètres sous cette surface de tissu et de chair, palpitant dans la pulsation de l'effort, si proche, si disponible. J'en sentais presque l'appel qui se transmettait par ma paume. Il aurait suffi d'un rien, d'un geste, d'une seconde pour qu'il soit à moi, pour qu'il m'emplisse, pour qu'il gonfle mes propres poumons.

Je retirai ma main et n'écoutai pas la répartie du garçon qui déjà s'éloignait, en riant, vers la lumière du parking. J'avais entrevu une nouvelle donnée à ma recherche. Il était évidemment hors de question que ma prochaine rencontre avec la mort se passe avec quelqu'un qui m'était si proche, mais le temps était venu pour moi de trouver un nouvel expiatoire. J'avais senti le besoin impérieux d'aspirer cet air qui me manquait tant, de m'immerger dans cet oxygène que je ne parvenais plus à respirer seule. Et je savais désormais où je devrais le trouver. Ma première fois répondait au hasard, à l'improvisation. Cette première bouffée salvatrice pouvait être améliorée, bonifiée, magnifiée. Je pouvais désormais penser en scientifique, dénicher un air plus pur, une plus grande capacité pulmonaire. Je les trouverai chez ceux qui recherchaient comme moi ce souffle vital, ceux qui cultivaient leur corps pour le parfaire, l'améliorer ou juste l'entretenir. J'étais loin de ces considérations futiles à mes yeux. Ces molécules d'oxygène n'étaient pas un caprice ou un luxe pour moi, mais une condition *sine qua non* de ma survivance. Je savais désormais où étancher ma soif, à quelle source me repaître. C'est dans l'effort, dans sa pratique répétitive, au point culminant des

besoins respiratoires des sportifs que j'irai m'abreuver. Et, déjà, chaque détail prenait place dans mon esprit, chaque pièce du rituel s'emboîtait. Ma seconde fois serait une révélation.

* * *

Elle avait compté, c'était au moins le troisième tour qu'il effectuait. Dans cette aube à la lumière encore douce, elle avait senti, une nouvelle fois, le rythme régulier de sa course s'approcher dans son dos. Le martèlement discret de ses chaussures de sport, qui griffaient élastiquement les graviers concassés du chemin, avait fait une imperceptible pause dans sa musique régulière au moment où il la dépassait. Elle put apprécier le dessin des épaules, elle pouvait presque sentir leur force et en voir les muscles rouler pendant qu'elles effectuaient un balancement de métronome.

C'était lui, sans aucun doute. L'air vibrait encore des sons qu'il produisait pour alimenter ce corps lancé sur le chemin. Elle imaginait avec délice l'air qui s'engouffrait dans les alvéoles de cette cage thoracique puissante. Cet air qui venait faire rougir son sang en s'élançant dans les méandres de son système veineux où il trouverait une apothéose en combustion. Cet homme dévorait l'oxygène sur son passage, en égoïste, sans se soucier en aucune manière des besoins des autres. Cet homme gaspillait en toute impunité le gaz vital, sans raison.

Mais cette impunité s'achevait aujourd'hui.

Elle actionna le bouton de blocage de la laisse déroulante qui la reliait à son petit chien, puis entraîna celui-ci pour qu'il sorte du sentier. Quelle meilleure excuse que la promenade matinale de cet animal enjoué ? Elle n'avait croisé personne d'autre que ce jogger, il était encore très tôt. La brume n'avait pas quitté tout à fait les berges du petit ruisseau qui suivait la promenade aménagée. Le quartier, bien qu'en pleine mutation, était toujours constitué essentiellement de petites exploitations maraîchères qui alternaient, de temps en temps, avec de rares maisons basses et

cossues. À ce niveau du chemin, on longeait la forêt qui marquait la limite des habitations.

Elle entraîna son chien dans le sous-bois et emmêla sciemment la laisse de l'animal à un réseau de branches basses.

Elle regagna le chemin et attendit. Il l'avait déjà dépassée trois fois, il repasserait par ici.

* * *

Il était fier de lui. Le nombre de ses pulsations cardiaques avait à peine changé. Pourtant il sentait monter l'excitation, doucement, en crescendo. Bientôt ce serait l'apothéose, le chant final. Pour l'instant il conservait le même tempo, harmonisant le choc de ses semelles et les afflux sanguins dans ses tempes. Il maintenait la cadence, déroulant sa symphonie le long de ce chemin. Il allait bientôt la croiser pour la quatrième fois. Elle semblait convenir. Le chien le dérangeait un peu, mais c'était une race assez petite, plus bruyante que dangereuse. Néanmoins, la présence de l'animal résonnait en légère discordance, comme un instrument mal accordé. Il se concentra sur la pulsation qu'il sentait dans ses carotides. Les autres coureurs noyaient trop souvent ces sensations dans un flot musical qui ne faisait que masquer la véritable partition de leur corps. Lui, il savait que la musique naissait quand il arrivait à synchroniser à l'unisson les composantes de sa course. L'assise lourde et grondante de ses battements cardiaques, le thème déroulé par les chocs discrets sur le gravier, la mélodie de son souffle qui prenait de l'ampleur puis disparaissait presque complètement pour revenir plus puissante encore, et ses pensées qui virevoltaient en solo pour occuper tout l'espace, sans jamais masquer la beauté entière de l'œuvre. Il ne manquait plus qu'un chant.

Elle était là, en bordure du chemin. Elle avait relâché ses cheveux qui étaient jusqu'alors maintenus en une construction compliquée par une longue épingle plantée dans la masse. Le chien avait disparu, mais on entendait ses jappements dans la forêt. Il sourit. L'animal était devenu un prétexte parfaitement plausible,

et cela rajoutait encore à la beauté de l'œuvre qu'il était en train de jouer. L'univers s'harmonisait pour concourir à sa recherche de perfection. Il vit qu'elle cherchait à capter son regard, à stopper sa course sans pour autant paraître opportune ou brutale. Elle avait besoin d'un service et tentait d'entrer dans ses bonnes grâces.

Il ralentit sa foulée, decrescendo, pour finir quasiment à l'arrêt à sa hauteur, sans rupture, sans heurt.

– Mon chien s'est échappé et m'a arraché la laisse, dit-elle dans un sourire. Et maintenant la ficelle est emmêlée dans un arbuste, pas moyen de la défaire. Il faudra sans doute casser quelques branches. Et je ne me sens pas d'attaque pour le faire...

Elle soulignait ses paroles par des mimiques d'impuissance, mais il percevait quelque chose en dessous de cette surface plausible. Cette femme transpirait le désir, une excitation sourde qui irradiait en contrepoint.

Il sourit à son tour, et sans un mot, il emprunta le passage qu'elle lui ouvrait entre les arbres, vers les aboiements du chien.

La scène était comme la femme l'avait décrite. Le chien tirait sur la lanière à enrouleur dont la poignée pendait de l'autre côté d'un arbuste touffu, alors que le lien se perdait en circonvolutions entre les branches basses. Il jappait bruyamment, en bondissant de part et d'autre, dans toute la latitude que lui laissait encore le cordon. La femme restait silencieuse et il pouvait voir sa poitrine se soulever au rythme de sa respiration. Elle avait encore gravi un cran dans l'excitation et il n'arrivait pas à comprendre ce qui semblait la posséder maintenant. C'était parfait, elle jouait un nouveau thème impromptu dans sa symphonie, s'intégrant d'elle-même à l'ensemble comme un second solo alternant en digressions avec le sien. Le sang lui battait les tempes pour augmenter la tension qui s'installait. L'apothéose était proche, les différentes parties jouaient à l'unisson pour préparer le final.

La jeune femme le contourna et se plaça face à lui. Ses yeux se fixèrent tout à coup, braqués sur sa poitrine. C'est à ce moment

qu'il vit réapparaître la longue épingle d'acier dans la main fluette. Un rictus se dessina sur les lèvres de l'inconnue et il sentit qu'elle parvenait au bout de sa partition. Son bras se détendit et elle plongea en avant, l'épingle en prolongement mortel de son corps, comme un dard tendu vers ses poumons.

D'un revers il bloqua l'attaque, immobilisant le poignet dans sa main gauche et le broyant pour la désarmer. Il lui tordit le bras et le garda maintenu dans le dos de sa victime en la faisant pivoter sur elle-même. Sa main libre jaillit dans un mouvement précis et vint s'accrocher autour de la gorge de la jeune femme. Celle-ci écarquilla les yeux et ouvrit la bouche, happant l'air avec furie tandis que l'étau des doigts comprimait la trachée. La veine du cou de l'homme palpitait à mesure que sa poigne se refermait. Sa pomme d'Adam montait et descendait faisant saillir une longue cicatrice qui partait de la base du menton jusqu'au milieu de la poitrine.

Pour la première fois, sa bouche s'ouvrit et il prononça quelques mots d'une voix grinçante, éraillée. Une voix torturée, une voix brisée, douloureuse. Une voix à peine audible, un gargouillis corrompu, acide et misérable.

– Chante ! Chante pour moi, articula la voix à l'oreille de celle dont la bouche s'ouvrait démesurément, mais en vain.

Les yeux de sa prisonnière se voilèrent et ses muscles, après un bref sursaut de tension, se relâchèrent. Elle s'affaissa comme un pantin désarticulé, seulement retenue par le bras qui la maintenait. Il diminua la pression de ses doigts et le miracle s'accomplit. Dans le tumulte qui déferlait dans son crâne, il entendit distinctement la dernière expiration de la jeune femme qui s'élevait en une note cristalline. Il ferma les yeux, se laissant emplit par la pureté du son. L'univers cessa un instant sa cacophonie et retrouva son harmonie originelle.

Puis, trop rapidement, le son s'éteignit et le bruit ambiant reprit ses droits. Il perçut les jappements apeurés du chien, les frottements des feuilles sous la brise, la course du ruisseau. Il lâcha le corps sans vie de sa pauvre soliste qui s'écroula dans un bruit sourd, amorti par le sol du sous-bois.

Il recula sans un regard, regagnant le chemin et s'éloignant à petites foulées pour quitter ce quartier. Comme chaque fois, il n'y reviendrait plus, c'était son credo, sa première règle.

[elips(ə)]

Nick Garbel

nouvelle

Ellipse

ELLIPSE [elips(ə)] : *n.f.* Omission d'une séquence temporelle dans une action dramatique afin, soit d'accélérer le récit, soit de dissimuler une information au lecteur ou au spectateur. Elle oblige le récepteur à rétablir mentalement ce que l'auteur passe sous silence.

Me revoici encore devant cette page. J'ai essayé de l'abandonner de nombreuses fois. J'ai tenté de m'en défaire. J'ai renoncé à cette déchirure, cette blessure, cette plaie béante sur le temps que peut être la blancheur immaculée que l'on commence à noircir. Et puis finalement, je me retrouve encore avec la même fébrilité à aligner les signes et à voir se succéder les lignes. Cette fois-ci je le fais sans contrainte, sans rien à prouver. Au contraire de mon habitude, je la vois comme un point de départ. Elle m'a toujours terrifié et pourtant je suis serein. Peut-être, parce que je me raconte. Parce que je mets au clair ce qui n'est que mon histoire.

* * *

L'argent est un problème pour moi depuis longtemps. Je ne suis pas fondamentalement incapable, mais après une scolarité sans histoire, il semble que j'ai atteint très vite mon seuil de compétence. Je ne vous parle pas du principe de Peter, cette loi implicite qui indique que chacun progresse au sein d'une société jusqu'à ce que son incapacité à assumer son nouveau poste le fasse stagner dans l'inefficacité la plus totale. En gros, chaque personne douée gravit les échelons et progresse jusqu'à parvenir à un poste où elle est parfaitement inadaptée, et chaque personne non douée reste où elle est. Non, moi, c'est plus pernicieux que cela. Je n'arrive absolument pas à convertir ce que je sais faire en une occupation lucrative. N'allez pas croire que je foi-

sonne de qualités. Je n'en suis pas dénué non plus, je crois. Mais il n'existe vraisemblablement aucune adéquation entre mes qualités et le concept même de rémunération dans cette société.

Prenons un exemple concret pour vous décrire les affres de ma recherche d'emploi. Depuis ma plus tendre enfance, et grâce à des parents bienveillants et sans doute en avance sur leur temps, j'ai pu me frotter à l'informatique. Je suis devenu au fil des ans un utilisateur avisé, bien au-dessus de la moyenne. Avec une bonne intuition pour détecter les pannes, les résoudre parfois ou trouver les solutions pour y parvenir. Mes amis et relations louent cette capacité. J'ai eu parfois mes cinq minutes de gloire pour la réparation ardue d'une machine qui donnait du fil à retordre, même à des professionnels. Cela posé, on pourrait tenter une extrapolation vers la définition d'un métier possible. Je pourrais faire de la maintenance, par exemple. Et bien pas du tout. Cette capacité est parfaitement utile dans le cercle restreint de mes relations, ou même dans celui plus extérieur des relations de mes relations, mais elle est parfaitement invendable. D'une part, parce que les gars comme moi courent les rues, d'autre part, parce que les gens sont bien contents de pouvoir se faire dépanner gratuitement, mais ne seraient absolument pas prêts à payer pour le même service.

Je cultive ainsi une connaissance encyclopédique sur un style musical disparu, une culture générale très développée et tout un tas d'autres performances qui peuvent tout au plus me rendre humainement agréable, mais absolument pas me nourrir. C'est à ce moment que je dois parler de mon goût pour les mots, les histoires, les récits. J'ai déjà cité ma scolarité honorable, mais j'ai oublié de préciser que j'y ai développé ce que je tiens pour mon désir le plus absolu, mon envie primordiale. Moi qui n'ai jamais eu trop l'impression d'exister réellement, j'ai toujours voulu raconter des histoires. N'y voyez pas là une échappatoire vers un imaginaire plus doux que la dure réalité. Ou plutôt, voyez-y ce que vous voudrez, on n'est jamais sûr de comprendre ses propres motivations, ses moteurs intimes, et si je devais y réfléchir encore, peut-être que je me laisserais entraîner vers cette analyse

de mes raisons. Cela dit, même si certains traumatismes d'adolescence remontent facilement à la surface, je n'arrive à associer aucun d'eux à la moindre petite parcelle de texte qui franchit, à cette époque, la limite brumeuse de ma cervelle. Un jour, je me suis mis à écrire des nouvelles et je ne me suis plus arrêté depuis.

Enfin, pour être parfaitement honnête, je me suis arrêté plus d'une fois, mais sans jamais considérer cette pause, parfois extrêmement longue, comme définitive. Il y a bien longtemps, j'ai eu, très classiquement, des velléités de devenir chanteur de rock dans un groupe et, à l'heure actuelle, je ne considère pas cela comme étant ne serait-ce qu'une possibilité. En revanche, si, en arrivant à dépasser la charge d'implication que cela nécessite, je pouvais exprimer mon désir le plus profond, l'écriture y prendrait une part assurément primordiale. Mais, là encore, je ne peux transformer cette passion en un gagne-pain. Mon schéma de pensées, peut-être mon impatience, mon ignorance, mon manque de technique ou bien d'autres raisons encore, me poussent vers un type bien particulier de récits. Je n'écris que des nouvelles. L'intensité de l'effet produit sur le lecteur, le fait de ne faire qu'effleurer sans pour autant diminuer les personnages, les richesses que l'on peut puiser à bouleverser un agencement en quelques phrases, tout cela semble fait pour moi. Je veux dire par là que je ressens intensément et profondément une adéquation avec la forme même de ce type de littérature. Je n'écris que des nouvelles, précisai-je. En fait, je ne sais écrire que des nouvelles. Et malheureusement, les nouvelles sont parfaitement invendables de nos jours. C'est un genre majeur, soit. On y trouve tous les noms illustres, d'accord. Et c'est justement un problème de nom. Vous ne serez publié en tant qu'auteur de nouvelles que lorsque votre nom sera synonyme, un tant soit peu, de rentabilité. On ne commence pas par des nouvelles. On assied sa renommée tout d'abord, puis on peut « se laisser aller » à cet exercice. Nombreux sont les romanciers qui clament leur amour de la nouvelle, qui en vantent les mérites. Mais, ils sont déjà romanciers. Le fait que la nouvelle, par nature indépendante, puisse se

placer dans les pages de publications inaccessibles au roman, ne change rien. Un magazine, un quotidien, ou tout autre recueil ne publiera que des noms connus. La nouvelle est devenue le moyen de s'associer à la gloire, la prestance ou l'aura d'un romancier, sans assumer la centaine de pages minimum qu'il représente.

Encore une fois, j'ai donc développé un moyen infaillible de ne pas monnayer mes performances.

Il y a donc un corollaire à cet état de fait qui me rend inapte à vivre de mes aptitudes. Si vous rajoutez à cela le fait que je ne suis pas non plus doté d'une force musculaire très développée, ce qui me prive aussi des emplois purement physiques. Je dois forcément me contenter de moyens de subsistance qui me déplaisent et qui ne réclament aucune prédisposition particulière. Malheureusement, ces emplois sont souvent les plus précaires, les moins rémunérés et, surtout, aucun n'est épanouissant.

Vous qui lisez ces pages, même si, au moment où je les rédige, vous n'existez pas encore, vous pouvez être en droit de vous demander pourquoi j'ai consacré tant de lignes à cette description de mes performances sur le marché du travail. Ne vous y trompez pas, ce n'est qu'une justification. Je cherche à me dédouaner des choix que j'ai faits et qui m'ont conduit sur la route de la malhonnêteté. Car, même si je suis toujours soit à la recherche, soit en train d'effectuer un boulot temporaire, souvent inepte et excessivement mal payé, je passe l'essentiel de mon temps libre à voler. C'est devenu une seconde nature chez moi.

Pour commencer, je prends tous mes repas de midi dans les rayons des supermarchés. Je picore, je me sers, je déambule la bouche pleine sous les lumières criardes de la grande distribution. Mes contemporains se nourrissent d'un sandwich, moi j'équilibre mes repas au gré des arrivages dans ces immenses surfaces anonymes. Fruits, légumes, fromages, charcuteries, biscuits, notre société s'est voulue transportable, portionnable, individuelle, en libre-service. Eh bien, j'assume ce mode de consommation à cent pour cent, sauf que mes choix ne passent jamais la barrière de la caisse.

Il m'arrive aussi d'y prendre ceux du soir, surtout à la belle saison quand un repas chaud n'est pas indispensable. Mais je prends toujours soin de varier les adresses, de faire tourner les lieux. Je n'ai pas de technique établie, de routine. Je m'adapte à l'instant avec un seul mot d'ordre : ne pas me faire prendre. Surtout quand je passe à la partie non-comestible de mes chapardages. Si j'ai le moindre doute quant à m'être fait repérer, j'abandonne sans remords l'objet que je convoitais. Mais sinon, j'éventre les blisters, je fais sauter les protections, je mets en échec les antivols. Mes larcins se doivent d'être revendables, monnayables. Ce sont donc souvent des objets culturels, disques, livres, films. Le marché de l'occasion sur internet est plus que florissant et me permet de dégager un bénéfice raisonnable de mes rapines. Mais, je vous l'ai dit, je n'ai aucune spécialisation, je suis passé récemment à des petits articles de décoration, des bijoux fantaisie, des parfums. Tout se revend.

Je ne suis pas en train de vous donner un mode d'emploi pour s'enrichir par le vol. Bien que me prenant énormément de temps, ces butins ne sont que des pis-aller. Je tire en permanence le diable par la queue, et si je n'avais pas de temps en temps un boulot alimentaire, il me serait impossible de survivre. Je suis au quotidien en équilibre précaire et il s'en faut toujours de peu pour que mes fins de mois ne soient abyssales. Ce n'est pourtant pas l'appât du gain qui m'a fait entrer de plain-pied dans cette histoire. Je suis un gagne-petit, je ne fais que combler les brèches. Je manque d'ambition pour gravir l'échelle du banditisme moyen.

Par contre, je ne manque pas d'idées, de concepts. Mes nouvelles sont essentiellement policières, souvent macabres. Même si au quotidien je fuis la violence et l'affrontement, je n'ai aucun mal à les imaginer, à les mettre en scène et à en faire le moteur de mes écrits. Des connaissances m'ont souvent reproché, d'ailleurs, d'entraîner mes personnages vers des fins atroces. Il est rare que l'on réchappe de mes récits, en tout cas pas indemne.

J'utilise toujours la même méthode pour scénariser une histoire. Je me fixe un but. C'est un exercice de style. Pas de ce genre d'exercice où on écrit « à la manière de », mais plutôt un thème

imposé. Je veux raconter ma vision de ce que serait une nouvelle avec un amnésique, un voyage dans le temps, une disparition, etc. Ensuite je tourne autour de ce thème, j'imagine quels en sont les implications, les passages obligés, les problèmes à résoudre et souvent le déroulement naît de lui-même. Dans ces projections, je tombe toujours sur un grain de sable qui pourrait faire gripper l'enchaînement logique. C'est sur ce grain de sable que je m'appuie, c'est lui qui va devenir le propos principal de ma nouvelle. J'aime faire passer au second plan l'essentiel de ma réflexion sur une histoire, pour amener le lecteur à se focaliser sur les péripéties de mes personnages, en admettant comme réaliste le contexte du récit. Les bases de cette aventure sont, en fait, un défi intellectuel que je me suis lancé à l'orée d'un nouveau texte. Voilà longtemps que j'avais dans l'idée de pousser jusqu'au bout la notion de rançon. Soyons francs, c'était pour moi une sorte de présomption, une démonstration de vanité. Dans aucun des films ou des livres, qui mettaient en scène ce moyen de soutirer de l'argent indûment, je n'ai été convaincu par le mode opératoire. Je pense même qu'il est parfaitement impossible d'encaisser le fruit d'un rançonnement sans se faire prendre. Car enfin, la rançon est une donnée physique, tangible, et il y aura forcément un moment où on devra se trouver en contact direct avec elle. À cet instant, la partie est un simple combat entre les moyens du ravisseur et ceux de la victime. Si la victime a les moyens de faire surveiller la rançon correctement, que ça soit par des hommes de main, la police ou des procédés techniques, le ravisseur ne pourra jamais récupérer le fruit de son forfait. De même, les seuls exemples cohérents que j'ai pu voir nécessitaient des équipes organisées du côté des ravisseurs.

L'essentiel du problème pour celui qui veut récupérer une quantité d'argent sans se faire attraper (je ne parle pas de transferts électroniques sur des comptes numérotés) est de prendre de vitesse la police qui ne manquera pas de surveiller l'échange. Il faut faire déposer la somme dans un endroit où on peut en disposer sans se faire appréhender. Ainsi, il faut rivaliser d'ingéniosité pour distancer les poursuivants et garder une, voire

deux longueurs d'avance. Mais rien n'est gagné, on peut toujours imaginer un quadrillage plus serré, une surveillance accrue, un pistage encore plus discret, et le ravisseur se retrouvera assurément menottes aux poignets, avant d'avoir pu compter les billets.

Il faut bien comprendre le caractère intellectuel de cette réflexion. Je chaparde quotidiennement des objets et de la nourriture pour subsister, c'est un fait. Mais je ne peux pas m'imaginer demandant une rançon. Car, qui dit rançon, dit enlèvement. J'ai déjà cité mon refus catégorique de la violence, mais je pourrais rajouter à cela la séquestration et même la menace physique. D'ici à utiliser ces procédés pour échanger une personne contre de l'argent... Je ne concevais cette recherche qu'au niveau littéraire, afin de me détacher une fois de plus de ma réalité misérable, de mes conceptions non-violentes de l'existence. Mais la réalité possède sa force propre, elle aime aussi faire des détours dans la fiction et parfois jouer avec ceux qui ont pris l'habitude cavalière de jouer avec elle.

Les journaux venaient de titrer sur le prix phénoménal et historique atteint par une planche originale d'un dessinateur de bandes dessinées très connu. Les enchères s'étaient achevées sur un prix exorbitant dépensé par un collectionneur. Un montant à sept chiffres, si je me souviens bien.

Il faut savoir que je connais bien ces individus étranges que sont les collectionneurs. Au tout début de ma carrière d'exécutant mal rémunéré, j'avais travaillé pendant une saison dans un magasin de produits culturels d'occasion. On y vendait des livres, des BD, des disques, des figurines, des jouets parfois. C'était avant que les enchères sur internet ne viennent démolir ce marché. Les gérants étaient de véritables encyclopédies, capables d'évaluer la cote d'un disque vinyle à la pochette légèrement abîmée ou d'un exemplaire numéroté d'une deuxième édition. Ils côtoyaient forcément un groupe plus ou moins mouvant de passionnés, à moitié fous pour la plupart, qui investissaient des sommes pharaoniques dans l'assouvissement de ce qui était devenu bien plus qu'une passion. Fréquenter de telles personnes n'est pas anodin, ces gens déteignent, modifient votre vision du

monde. Ils possèdent une telle qualité, une telle complétude dans leur investissement, que votre vie vous semble terne, sans saveur. Ces gens sont capables de parler, de disséquer pendant des heures le même sujet. Il en devient le but d'une vie, la raison même d'une existence. À des degrés divers les gérants étaient, eux aussi, atteints par ce virus compilateur. Anciens foudroyés par la fièvre collectionneuse, ils n'étaient souvent qu'en transition, en restructuration vers un autre objectif. Mon patron de l'époque n'avait d'ailleurs monté son magasin que pour écouler les immanquables doublons que sa recherche de perfection dans sa collection de l'époque générait.

Moi-même j'ai gardé de cette époque des habitudes dont il m'est difficile de me départir. J'ai, par exemple, une difficulté absolue à ne posséder qu'un seul disque d'un artiste qui me plaît. J'ai presque toujours l'envie irréprouvable de posséder (je n'écris pas « acheter », vous l'aurez compris) l'intégralité de son œuvre. Même si cette œuvre est finalement assez pauvre, je préfère renoncer à l'artiste dans sa globalité, plutôt que de n'en posséder qu'un disque isolé.

Les collectionneurs aiment le tangible, ils aiment définir l'objet de leur amour de manière précise, documentée et rigoureuse. Puis, ils se jettent à corps perdu dans leur quête et accumulent.

C'est lors de mon bref passage dans ce magasin que j'ai fait la rencontre de Monsieur X. C'était un homme fortuné qui consacrait l'essentiel de son temps libre à parfaire sa collection. Mais il avait réussi à passer au niveau supérieur. Il ne cherchait plus à accumuler, à multiplier les possessions. Non, il ne voulait posséder que des objets rares, estampillés comme tels. Peu lui importait que le livre soit écrit de la main même de l'auteur, s'il avait été tiré à des milliers d'exemplaires, il ne l'intéressait plus. Il ne recherchait pas des volumes signés, numérotés, des tirages originaux, des premières éditions. Il voulait des inédits.

Nous avons été chez lui pour estimer la vente en bloc d'une partie de sa bibliothèque. Mon patron m'avait emmené pour porter les éventuels cartons qu'il se réjouissait déjà de rapporter.

Nous avons bien évidemment eu droit à la visite guidée de ce temple de l'inédit. Il y avait là des bandes ou enregistrements jamais édités, des versions alternatives, des ébauches refusées, des romans inachevés. Il avait même ce qu'on appelle des BAT, ces bons à tirer qui représentent les dernières épreuves avant l'impression. Parfois des erreurs ou des repentirs des auteurs entraînent une nouvelle composition de l'œuvre et, suivant la filière normale, le BAT est détruit. Chacune de ces pièces était rarissime et pourtant aucune n'atteignait une cote disproportionnée. L'histoire de ces objets était souvent anecdotique et l'intérêt qu'on pouvait leur accorder était assez réduit. La pièce qu'il nous présenta comme le fleuron de sa collection définissait parfaitement l'intégralité de ce qu'il recherchait. Il s'agissait d'une planche de bande dessinée reprenant plusieurs personnages de la série « Tintin » qui avait été réalisée en 1965 par deux collaborateurs de l'auteur pour faire un canular. Monsieur X nous raconta avec un air gourmand et plein d'entrain qu'un journaliste était venu au studio d'Hergé pour glaner des nouvelles au sujet d'un éventuel album du petit reporter en culotte de golf. Aucun titre n'était en préparation et le grand auteur était en vacances à ce moment-là, mais les deux collaborateurs avaient bricolé et encre en quelques jours une planche fictive que le journaliste avait abondamment citée dans son article. L'histoire laisse entendre que, après cette plaisanterie, Hergé, piqué au vif par la réussite technique de l'affaire, aurait décidé que son héros ne pourrait pas lui survivre. Cette planche ne fait donc pas partie de l'œuvre officielle du maître, elle n'a pas été réalisée par lui, elle n'appartient à aucun album qui a vu le jour depuis. Son potentiel commercial est donc largement moindre, mais pour Monsieur X, son importance est sans précédent. C'est un inédit, de toute beauté, accompagné d'une charge romanesque avérée. C'est un objet incontournable. Même si, sur le marché des collectionneurs, sa valeur marchande ne dépassera pas quelques dizaines de milliers d'euros. Dans sa collection, Monsieur X se voulait pragmatique. Même si les deux concepts paraissent opposés, il pensait assouvir raisonnablement une passion par nature irraisonnée. Il

ne voyait pas les sommes faramineuses qu'il pouvait dépenser par tocade. Pour lui chaque acquisition avait un intérêt, il se sentait plus malin à chaque fois, ayant décelé la véritable perle que les autres auraient dédaignée. Il n'était pas de ces collectionneurs tape-à-l'œil qui exhibent à tout va, qui mettent en scène à l'instar de conservateurs refoulés d'un musée imaginaire. Chez lui, tout était classé et non exposé. Il avait acquis ses trésors essentiellement pour lui et ne voyait pas l'utilité de s'inquiéter du regard des autres. Mais cette attitude a son revers, il ne se souciait pas non plus de la convoitise que sa collection pouvait éveiller. Tellement habitué à ne pas retrouver ses objets sur le devant de la scène, dans les publications spécialisées, dans les forums d'amateurs, dans les grandes mises aux enchères, il avait tendance à en oublier la véritable valeur. Un collectionneur est rarement seul, même le plus excentrique d'entre eux. Il a toujours en arrière-pensée le désir des autres qui attise le sien. De même, une transaction dans ce milieu est systématiquement un marché de dupes. Le vendeur est ravi de trouver un acheteur assez fou pour payer le prix demandé. Son client se réjouit intérieurement d'avoir trouvé la bonne poire qui se déleste de l'objet convoité. Les deux prétendent, par ailleurs ouvertement, que c'est un crève-cœur de se séparer d'une telle pièce à un tel prix...

Mais il faut bien comprendre que celui qui se laisse diriger par une collection n'a pas le même système de pensée que vous. Si vous dépensez plus que de raisonnable pour une chose que vous estimez indispensable, cette valeur ne quittera pas votre esprit, elle restera présente dans votre souvenir, indissociable de l'objet. Pour le collectionneur, cette imprégnation comptable ne dure que le temps de la transaction, elle s'efface immédiatement dès le marteau du commissaire-priseur abattu ou le chèque signé. Il n'y pensera plus, il n'est pas banquier, il n'est pas investisseur. Il n'est pas détenteur d'une somme d'argent convertie. Peut-être, un jour, il repassera de l'autre côté du comptoir, espérant à son tour qu'un plus fou que lui viendra se perdre dans les méandres de sa passion envolée. Mais, d'ici là, il ne pensera jamais à son accumulation en terme monétaire.

Monsieur X avait ce détachement suprême pour la valeur de ses trophées. Pas une seconde il ne mettait en avant ses dépenses. Dans son discours, seuls importaient les anecdotes de créations, les péripéties de découvertes, les obstacles d'acquisitions. Il se souvenait de chaque instant de sa vie où son cœur avait battu au rythme d'un nouveau trésor. Moi qui suis toujours en quête d'argent, j'avoue que je restais époustoufflé par les sommes qu'il citait au détour d'une phrase sans plus d'importance que ça. Il me paraissait inconcevable et presque méprisant de ne pas mesurer la valeur des choses. Surtout que, je vous l'ai dit, Monsieur X n'en faisait aucun cas et que cela ne semblait même pas lui venir à l'esprit. Il n'avait, par exemple, pas de système de protection sophistiqué dans sa maison, pas d'animaux dangereux dans le parc cerclant la demeure, pas de vitrine pare-balles. Sa pièce d'exposition n'était qu'une large surface en rez-de-jardin, grande comme un salon luxueux. Les murs blancs accueillaient les sous-verre qui contenaient les œuvres affichables, des étagères en bois peint étaient pleines d'albums sous protection plastique, de vieux systèmes audio où étaient chargées des bandes magnétiques antédiluviennes, de livres reliés ou de chemises cartonnées contenant des feuillets volants. L'ensemble était de goût, sobre, mais assez hétéroclite. Pour finir, deux immenses canapés en L entouraient une table basse où trônait la télécommande dernier cri d'un ensemble audiophile encastré dans un mur. Cet ultime détail indiquait que Monsieur X n'avait pas atteint le stade déshumanisé du collectionneur, mais qu'il écoutait encore bel et bien les œuvres sonores qu'il amassait. Je le soupçonnais même de lire les livres et de regarder les tableaux...

Un mur complet était occupé par une large baie vitrée qui affleurait l'herbe du parc. Je n'avais encore aucune idée derrière la tête, mais j'avais quand même mentalement remarqué la présence du petit rectangle de plastique sur chacune des vitres, témoignant d'un système antieffraction.

Qu'est-ce qui m'a fait me souvenir de la collection de Monsieur X au moment où je planchais sur mon histoire de rançon ?

Quel est le cheminement de pensée qui m'a fait mettre en relation ces deux idées distinctes ? Peut-être mon refus de la violence. Peut-être que cela me permettait de répondre à la question insidieuse : « que faire si la victime décide de ne pas payer ? ». Car, c'est une chose de menacer, mais encore faut-il être prêt à l'improbable. Dans mes récits, j'aime entrevoir toutes les possibilités, même les plus définitives. Vous comprenez, tout cela n'était pour moi qu'hypothèses littéraires, spéculations d'auteur, réponses à un exercice de style. C'est pour me débarrasser de la perspective meurtrière que j'ai imaginé une demande de rançon pour un objet. Mais un objet non relié à un chantage, un objet de valeur, mais qui n'en possédait pas en propre. Un objet dont le prix serait dicté par l'attachement qu'en aurait la victime. C'est presque naturellement que j'en suis venu à la planche inédite de Monsieur X. Une fois cette piste trouvée, empruntée, le reste a été très rapide à échafauder.

Et c'est là que je dois me poser une question supplémentaire. Qu'est-ce qui m'a fait passer du concept au plan, du fantasme à la préparation ? À quel moment, ce que j'écrivais est-il devenu une possibilité ? Je n'ai pas trouvé de réponse définitive à cette interrogation. En tout cas, pas de réponse qui ressemblerait à une justification, une volonté de me dédouaner. Je me vois seulement devant le clavier de mon ordinateur, alignant les phrases et, petit à petit, celui que je décrivais en train de commettre ce cambriolage a pris mes traits, mes postures, ma physionomie. Il ne faisait plus aucun doute dans mon esprit que c'est moi qui allais franchir le muret du jardin pour me retrouver devant la maison de Monsieur X. Et cette évidence a persisté le lendemain à la relecture de mon travail, et le surlendemain. Elle s'est transformée en une pensée récurrente, omniprésente. La journée, je faisais mon petit boulot du moment, le soir, j'entrais en préparation. Et lorsque je fus prêt, il n'y eut pas d'autre décision à prendre. Je me suis lancé. Simplement.

* * *

J'ai déjà décrit partiellement la maison, du moins le goût pour la sobriété de Monsieur X. Sa demeure était à l'avenant, simple, discrète et anonyme. Elle était située dans un petit quartier résidentiel aux abords de la ville. De ce genre de quartier qui vous fait croire que vous êtes à la campagne. Les constructions y sont peu élevées et séparées les unes des autres par des grandes étendues maraîchères ou des serres. Les routes, toujours un peu couvertes de terre, échappent au tracé rectiligne de celles du centre-ville et sont doublées, dans leur grande majorité, par des pistes cyclables. C'est un endroit calme la semaine, qui voit flâner de nombreuses familles le week-end. On y croise des promeneurs de chiens, des joggers, des lecteurs sur banc, des premiers tours à vélo sans les roues de stabilisation. C'est un endroit où la quiétude et la douceur de vivre s'harmonisent avec le prix au mètre carré.

La maison est bien dégagée depuis la rue. Le jardin, parfaitement entretenu, se résume à une grande étendue de gazon plantée de quelques arbres fruitiers. Les puristes se plaindraient du manque d'un potager, les enfants du fait que les arbres empêchent de jouer au ballon, certains réclameraient une piscine dans tout cet espace herbeux, d'autres exigeraient une haie dissimulant la vue. Mais aucun ne contredirait l'impression de repos, l'atmosphère paisible que diffuse l'agencement simple de la construction. La bâtisse surplombe légèrement l'ensemble, avec la porte d'entrée située au sommet d'une butte de gazon à laquelle on accède par un escalier dallé. À l'endroit où la colline artificielle s'incline, elle laisse la place aux baies vitrées que je décrivais précédemment. Une fois à l'intérieur de la maison, on considère cette pièce sans doute comme une cave, car son niveau est inférieur à celui des autres lieux d'habitation. L'arrière est dissimulé de la rue par le corps même du bâtiment, on n'en entrevoit que le portail qui laisse passer, de temps en temps, les deux voitures personnelles de Monsieur X et de son épouse.

J'imagine que les cambrioleurs planifient leur forfait, surveillent, épient leurs proies. Il faut dire qu'ils viennent dans le but précis d'emporter le maximum de choses en prenant le minimum

de risques. Ils notent les allées et venues, se renseignent sur les habitudes, listent les plages horaires et les présences. La légende urbaine de cambrioleurs offrant des places d'opéra ou de spectacle pour libérer la maison un soir précis circule dans la mythologie collective. Je ne sais pas si elle est vraie, je l'ai entendue racontée trop de fois avec trop de détails différents. Mais rien de cela n'a cours quand on vient chercher un seul objet précis, que l'on sait où il se trouve et comment y parvenir. Bien sûr, mon souvenir du salon d'exposition de Monsieur X datait de plusieurs années. Un certain nombre de détails avaient dû changer. Mais je faisais confiance à ce goût de l'immuable qu'ont les collectionneurs. Ce sont des gens qui chérissent le passé, l'établi, et qui, inconsciemment, le reproduisent. J'étais quasiment certain que la planche que je convoitais serait à la même place, dans son sous-verre impeccable, suspendue au mur, avec rien d'autre qu'une petite plaque de laiton nommant l'auteur et l'année en dessous, un éclairage discret au-dessus.

Et je ne me trompais pas. À ce moment de ma vie, j'exerçais un métier qui me donnait une certaine liberté dans la journée. De ce genre de liberté qui fait que vous n'avez pas sur le dos en permanence un chef pointilleux ou une exigence de rendement trop pressante. J'avais observé un minimum les habitudes du couple X. La maison était inoccupée l'essentiel de la journée et ne reprenait vie que le soir, lorsque madame rentrait la première au volant d'une petite voiture sportive. Monsieur X partait souvent aux aurores pour ne rentrer que tard. Je suppose qu'il utilisait son temps à gagner les sommes faramineuses qu'il engloutissait parfois dans sa passion. Convaincu qu'on n'est jamais plus voyant que lorsqu'on cherche à se dissimuler, je suis entré dans le jardin par le portail, actionnant simplement le bouton d'ouverture qui se trouvait directement accessible de l'extérieur. J'ai gravi les quelques marches me séparant de la porte d'entrée, puis j'ai fait fonctionner la sonnette. Bien évidemment sans succès, comme je l'espérais. Je m'étais muni d'un grand carton plat, assez grand pour contenir le sous-verre, et qui portait sur un de ses côtés l'adresse de Monsieur X. Si quelqu'un m'avait ouvert la porte,

j'aurais pu prétexter la livraison de ce paquet. Même s'il aurait paru surprenant à la famille de se faire livrer un emballage vide...

J'ai ensuite simplement fait le tour de la maison, descendant la butte de gazon pour me retrouver devant la baie vitrée. Celle-ci n'était occultée par aucun volet, mais juste par quelques voilages qui assuraient une certaine intimité sans fournir heureusement de protection aux intrusions.

Un mot sur les systèmes d'alarme. Les plus honnêtes des installateurs vous le diront, aucune installation n'est faite pour protéger. Elles sont là pour dissuader dans un premier temps et pour retarder ensuite. Les équipements sont mis en place pour jouer sur la peur qu'éprouve le cambrioleur de se faire attraper. Ils avertissent, dérangent, inquiètent, mais en aucun cas ils ne protègent. Si une bande organisée pénètre chez vous, un système de surveillance avec intervention de vigiles ou de la police vous garantira, peut-être, que cette bande n'aura qu'une dizaine de minutes pour vous voler. Vos voisins seront prévenus dans les secondes qui suivent par le bruit infernal de la sirène, les voleurs eux-mêmes en seront incommodés, mais ne comptez pas que les premiers interviennent ou que les seconds renoncent. Tout ne sera alors qu'une question de temps. Tout est basé, une fois de plus, sur le fait qu'il faut obliger les voleurs à en prendre le moins possible, pour que la rentabilité de l'agression soit discutable, et ainsi fasse réfléchir ou même dissuade. Mais rien ne vous protège contre quelqu'un de décidé à ne prendre qu'un seul objet. Il faudrait pour cela avoir mis des obstacles entre l'objet et celui qui le convoite. Il faudrait pour cela reconnaître la valeur de cet objet, et pas uniquement sa valeur historique, intellectuelle. Je savais Monsieur X incapable d'une telle estimation.

La baie vitrée a explosé au second coup de marteau, dans ce bruit si particulier du verre brisé qui s'effondre, suivi de près par le déclenchement assourdissant de la sirène. L'installateur n'avait pas fait les choses à moitié, le volume sonore était véritablement insupportable. J'ai enjambé la porte-fenêtre où restaient encore accrochés quelques éclats de vitre, puis j'ai été directement vers le mur où était suspendue la mince feuille de papier

dans son cadre. Elle était plus petite que dans mon souvenir et je glissai l'ensemble dans mon carton. Une seconde sirène retentit avec une autre stridulation plus aiguë quand je décrochais l'œuvre du mur. J'arrachais simplement le fil qui devait commander cette deuxième alarme, aussi inutile que la première qui protégeait la maison.

Il ne s'était pas passé une minute depuis mon premier coup de marteau que je ressortais déjà, ma prise sous le bras. Je franchissais d'un pas rapide le jardin, enfourchais le deux-roues qui m'attendait sur la béquille devant le portail et disparaissait dans les méandres des petites rues, écoutant les hurlements de plus en plus lointains de la maison fracturée. Quelque part, un avertisseur retentissait dans les bureaux d'une société de gardiennage, des hommes, peut-être armés, respectaient leur contrat en faisant de leur mieux pour intervenir au plus tôt. Quelqu'un cherchait sans doute à joindre Monsieur X ou son épouse pour les avertir. Un voisin commençait à s'énerver du bruit qui ne cessait pas...

* * *

L'homme rectifia l'oreillette connectée à son téléphone. Depuis qu'il avait changé pour un modèle en silicone, il n'éprouvait plus les démangeaisons qu'il ressentait avec le précédent dispositif en mousse. Mais le pli était pris et il ne cessait de manipuler le petit appareil électronique à chaque fois qu'il partait en mission.

D'autant que cette mission était un peu particulière cette fois. Elle rapporterait un gros paquet s'il la menait à son terme selon les désirs du client. Surtout que celui-ci avait mis les moyens. Ce n'était pas moins de cinq hommes qu'il avait pu embaucher sous ses ordres rien que pour cette fois. Dans son métier essentiellement solitaire, jamais il n'avait eu une équipe si étoffée.

Mais le client avait été piqué au vif et on le sentait sur des charbons ardents. Il faut dire que malgré ses relations, malgré les différentes pressions qu'il avait tenté d'exercer pour passer sur

le haut de la pile des priorités, la police l'avait reçu assez fraîchement. On ne mobilisait pas une armée pour récupérer un vulgaire bout de papier. Monsieur X, son client, avait eu beau plaider sa cause auprès du préfet, un ami à lui, ses suppliques étaient restées lettre morte.

- Et c'est tant mieux, dit l'homme tout haut.

L'oreillette crachota légèrement quand une voix lui répondit :

- Je vous demande pardon, n° 1. Qu'est-ce qui est tant mieux ?

- Non, rien, je faisais un test pour l'interconnexion, reprit-il. Est-ce que tout le monde est à l'écoute n° 2, n° 3, n° 4...

Il énuméra chacun des membres de l'équipe qui répondirent tous par l'affirmative.

- L'heure du rendez-vous est proche. Je vais faire la livraison. N° 2 et 4 vous me gardez en visuel, les autres vous vous tenez prêts à suivre la cible. Je rappelle que personne n'intervient tant que le destinataire final n'aura pas été logé. N° 5 tu captes le frelon ?

- Le signal est clair et net, je retransmets la position sur le GPS de chacun.

- Je me lance, faites tous attention, on n'a aucune idée de ceux qu'on a en face. Restez tous discrets. Le client ne peut pas se permettre de perdre le biscuit. Il descendit de sa voiture et soupesa la mallette métallique qui contenait la rançon. Drôle de rançon d'ailleurs. Près de cent mille euros en échange d'une planche de BD, le biscuit comme il l'appelait. Il ne s'imaginait pas dépenser une telle somme pour une simple page, un dessin. Mais le client avait l'air d'y tenir, et franchement ses motivations, ça ne lui faisait ni chaud ni froid. Lui, il comprenait qu'il pourrait garder près de dix pour cent de la somme, s'il arrivait à coincer le maître chanteur. Dans son métier de détective privé, on apprenait à mettre de côté ses états d'âme et ses pensées personnelles. Il n'était pas un spécialiste des demandes de rançons, mais il était bien persuadé que cette mallette ne lui échapperait pas. C'était impossible. D'une part, parce qu'il y avait en tout cinq paires

d'yeux braqués dessus, qu'elle était piégée par une balise satellite et, d'autre part, parce qu'il avait décidé, lui, qu'il gagnerait ce bras de fer.

Et la partie serait sans doute serrée, car les ravisseurs (il souriait toujours en utilisant ce terme pour un simple dessin) paraissaient parfaitement organisés. Bien sûr ils avaient transmis leurs exigences par internet, et ce, depuis une demi-douzaine de cybercafés. Intraçable. Dans ce genre de boîtes, les clients pouvaient rester entre une trentaine de minutes et vingt-quatre heures, payaient tous en liquide, quand les ordinateurs n'étaient pas carrément équipés de monnayeurs. Un bon point pour les petits malins d'en face.

Après le vol, les instructions étaient vite arrivées. Simples, concises. Ils fournissaient une photo numérique de l'objet auprès d'un journal, comme pour un rapt. Et en fait, on assistait à une prise d'otage effective. Il s'agissait d'échanger cent mille euros en coupures de vingt et cinquante contre la restitution de ladite planche. Les instructions s'accompagnaient des menaces d'usage : destruction pure et simple du biscuit avec envoi d'une vidéo de la scène. Monsieur X semblait vivre cette éventualité comme un véritable meurtre, il était à la fois fou de rage et apeuré. On le sentait prêt à en découdre et, l'instant d'après, renoncer simplement pour récupérer son trésor. D'autant qu'une fois de plus l'équipe adverse l'avait joué fine. Pas question de faire livrer la rançon par Monsieur X, ils avaient exigé que ce soit une tierce personne. C'était très malin de leur part. Ne pas utiliser un mode de transfert direct, il fallait que celui qui livre ne soit pas attaché à la rançon, que le lien qui le reliait à la partie adverse soit le plus lâche possible, le moins impliquant. On balade plus facilement un gars qui ne fait que son job et ne peut prendre de décisions lors d'imprévus. Bien vu ! Mais c'était sous-estimer son professionnalisme encore une fois.

Il pénétra dans l'immeuble, repérant au passage n° 2 et 4 qui surveillaient ses arrières. Il entendait dans son oreille droite les commentaires lui indiquant que la voie était dégagée et qu'il ne paraissait pas suivi. Il emprunta l'ascenseur et commanda la

montée jusqu'au 4ème étage. L'immeuble était entièrement dédié à des bureaux. Un cabinet de consulting occupait les niveaux 1 et 2, un avocat se réservait le niveau 3, tandis que la plaque cuivrée du rez-de-chaussée indiquait simplement que le 4ème étage était occupé par une société nommée *R.D.S.* Le lieu de remise de la rançon avait été communiqué moins de vingt minutes auparavant. Il n'était d'ailleurs pas sûr de ce qui l'attendait en haut. Mais il avait paré à toutes les éventualités.

La double porte de l'ascenseur coulissa et il poussa sur celle en fer forgé qui lui barrait encore la route. Il se retrouva sur la moquette épaisse d'un bureau éclairé violemment par une multitude de spots lumineux fixés sur des fils tendus au plafond. Il venait de pénétrer directement dans ce qui devait être la réception de la société. Une jeune femme, vêtue d'un tailleur strict et postée derrière un comptoir aux formes design, l'accueillit d'un sourire.

– Vous devez être envoyé par Monsieur X, demanda-t-elle ?

– Euh... non, enfin oui. Je suis mandaté par lui, hésita-t-il. Comment m'avez-vous reconnu ?

– Je ne vous ai pas reconnu, admit-elle toujours avec le sourire. Mais il est rare que nos clients se déplacent directement dans nos bureaux. En général nous intervenons directement de cible à destination. Vous avez l'objet ?

Décontenancé, il resserra son emprise sur la poignée de la mallette en métal qu'il tenait toujours à la main. Il regarda autour de lui pour essayer de comprendre exactement ce que pouvait être son rôle et celui de la jeune femme dans cette histoire. Celle-ci continua :

– Il s'agit donc d'une livraison express, en classe confidentielle. Il me faudrait une signature ici, avec indication de la date et de l'heure. Merci.

Il s'approcha du comptoir pour regarder le formulaire qu'elle lui tendait. Il lut l'en-tête et comprit d'un seul coup la carte que les ravisseurs venaient d'avancer. L'en-tête du bordereau était au nom de *Rapid Delivery Service*, une entreprise de coursiers intra-

citadins qui assuraient la livraison en urgence de menus paquets dans toute la ville. Les voleurs tentaient une fois de plus d'éloigner Monsieur X et ses hommes de la rançon. Toujours le même principe pour supprimer le transfert direct.

Il posa la mallette sur le comptoir et signa avec assurance le formulaire de transfert. La partie commençait réellement maintenant. Déjà la jeune fille décrochait le combiné, pianotait un numéro et échangeait quelques mots.

- Nous nous chargeons de tout, dit-elle à son intention, ne vous inquiétez pas. *R.D.S* se fait un devoir de livrer en temps et en heure.

D'un sourire, elle lui fit signe qu'il pouvait désormais partir. Il fit jouer le clapet de son mobile et se mit à faire les cent pas dans le hall. Il entama une conversation à haute voix afin de faire croire qu'il parlait au téléphone. Il fallait qu'il prévienne son équipe des changements de disposition.

- C'est moi, je viens de remettre le pli à livrer à *R.D.S*. Oui... Une compagnie de coursiers, ils ont l'air sérieux. Ne m'attendez pas, suivez juste l'affaire en cours.

Il raccrocha ostensiblement son téléphone et se dirigea vers l'ascenseur. Un jeune homme en blouson de nylon rouge, frappé du logo de *R.D.S*, passa une porte et vint se poster derrière la jeune fille du comptoir. Celle-ci lui tendit le formulaire et le jeune homme y détacha un autocollant, qu'il fixa ensuite sur une feuille maintenue par une pince métallique sur un support cartonné. Il portait un sac à dos d'où il sortit un boîtier électronique qu'il passa sur l'autocollant qu'il venait de récupérer. La machine émit un bip et il la rangea dans sa besace.

Le détective s'engouffra dans l'ascenseur alors que le jeune livreur échangeait quelques mots inaudibles avec la réceptionniste qui étouffa un petit rire dans sa main. Il appuya nerveusement sur le bouton du rez-de-chaussée et attendit que la double porte se referme.

- N° 5 tu as encore le frelon en vue j'espère ? La partie est lancée. N° 2 tu te tiens prêt. Quoiqu'il se passe, on ne perd pas la mallette de vue. N° 3 tu couvres n° 2. Le livreur est un jeune, taille moyenne avec un blouson rouge. Je pense qu'il va partir en scooter. Ne vous laissez pas distancer. N° 4, dans 5 minutes tu appelles RDS et tu baratines la réceptionniste, tu essayes d'avoir l'adresse de livraison. S'il le faut, tu fais intervenir le client, le bordereau a été établi à son nom. C'est une livraison confidentielle alors elle ne va pas vouloir te la donner. Si on pouvait avoir un coup d'avance ça aiderait.

Il bondit hors de l'ascenseur à peine la cabine arrivée à destination. Il regarda la porte se refermer et l'appareil s'élever à nouveau. Il suivit son parcours sur l'afficheur lumineux et constata qu'il se stabilisait à nouveau au 4ème étage. Le livreur n'allait pas tarder à arriver. Il regagna sa voiture. Il accusait le coup. Bien sûr, il avait imaginé pas mal de coups tordus, mais en homme d'action, il désirait la confrontation. Les artifices fuyants de l'adversaire le laissaient sur sa faim.

Quelques minutes plus tard une petite porte s'ouvrit au numéro d'à côté dans l'immeuble, le jeune homme au blouson de nylon en sortit poussant un scooter gris qui possédait un large coffre fixé à la selle. Il l'ouvrit et plaça à l'intérieur la mallette métallique qu'il avait coincée d'abord sur le repose-pieds. Il enfourcha l'engin, démarra et descendit directement du trottoir. Il attendit que la circulation lui permette de s'insérer et il partit vers le bout de la rue pour rejoindre l'artère principale qui s'y trouvait.

L'homme suivit du regard la moto grosse cylindrée de n° 2 qui lui emboîtait le pas, ainsi que la voiture de n° 3. Il jeta un coup d'œil sur son GPS. La croix rouge symbolisant la mallette se déplaçait en clignotant. La chasse était lancée.

- N° 2 tu ne me le perds surtout pas.
- Pas de problème, la circulation est calme à cette heure, j'ai pas de mal à le suivre.
- N° 3 c'est ok pour toi ?

- Sans problème, j'ai tout le monde en visuel. On va vers le nord.

- Ici N° 2 on va passer sur les boulevards extérieurs, le gars tient une bonne allure, mais rien d'impossible. Il sort. Je suis toujours dans sa roue.

- Te fais pas trop remarquer quand même, intervint le chef d'équipe. N° 4, tu en es où de l'adresse ?

- La gamine n'a pas voulu la donner. Le client doit la rappeler, mais le numéro est occupé, je vous tiens au courant dès qu'on a l'info.

- Faites vite, je n'aime pas trop qu'on nous balade dans l'inconnu.

- C'est ok, le client est intervenu. L'adresse de livraison est le 202 avenue...

- Laissez tomber, lâcha la voix du motard, on y est.

- Qu'est-ce qu'il y a à cette adresse ? N° 5 t'es sur le coup ?

- Je te le donne en mille.

- Accouche, je suis pas d'humeur pour les devinettes.

- À cette adresse, tu as un cabinet dentaire, un chiropracteur, mais surtout les bureaux de *COURSEXPRESS*, un autre service de coursiers. Ces gars sont décidés à nous balader.

- Que dit le frelon ?

- Toujours ok.

- Ici N° 2. Le gars au blouson rouge a l'air aussi surpris que nous pour l'adresse. Je me suis rapproché et j'ai pu écouter. Il vient de téléphoner depuis son portable pour que sa boîte confirme la livraison chez un concurrent. Là, il est rentré dans l'immeuble avec la mallette.

- Ils essayent sans doute de nous diviser. Tu te tiens prêt à suivre le nouveau coursier. J'arrive en renfort. N° 3 tu suis celui de chez *RDS* pour voir s'il rentre au bercail, on ne sait jamais. Attention N° 2 tu n'auras plus de visuel, donne-nous les infos dès que tu le vois sortir...

- Les gars ! Y a un problème, s'exclama la voix du compare chargé de la technique. Le frelon se remet à bouger ! N° 2 grouille-toi, il part de l'autre côté du bâtiment !

- Merde ! Cette boîte doit avoir une sortie des véhicules à l'arrière...

Le chef d'équipe frappa sur son volant de rage. Il n'aimait pas du tout se faire promener de cette façon. Trop d'incertitudes, trop d'aléas. Il aurait voulu aller au contact.

- Ici 3, le premier livreur ressort, je le file.

- Ici 2, c'est bon. Le gars de *COURSEXPRESS* respecte les feux, je l'ai rattrapé. Je lui colle le train. C'est toujours un scooter, le blouson est vert pour celui-là, mais sinon c'est la copie conforme de l'autre.

- J'arrive derrière toi, je t'ai en visuel, intervint le N° 1. N° 4, même topo qu'avant, tu essayes d'avoir l'adresse.

- Je suis dessus.

Il se fit tout d'un coup un silence radio. On sentait chacun tendu sur sa tâche. Le cerveau du détective tournait à toute vitesse. Comment marquer un coup gagnant dans cette partie où il n'avait pas les cartes ? Il lui fallait à tout prix sauter des étapes, anticiper les prochains déplacements de l'adversaire. Réfléchir. Les ravisseurs ne faisaient que différer le moment de la confrontation, ils tentaient sans doute de segmenter son équipe, de multiplier les postes de surveillance. Pourquoi ? En quoi avaient-ils besoin d'occuper ses hommes sur des fausses pistes ? La remise de la rançon se ferait assurément dans un endroit public. Un endroit avec beaucoup de passage. Un endroit difficile à surveiller si on est en nombre restreint, où on peut facilement disparaître. Un endroit avec de nombreuses sorties, de la foule.

- Bingo, je l'ai !

La voix du numéro 4 retentit dans son oreille.

- Ils sont plus conciliants chez *COURSEXPRESS*. La prochaine livraison se fait complètement au sud. Au 87 boulevard... - Pas de quoi se réjouir, c'est le siège de « *NOW!* », un autre service de livraison, intervint le n° 5. On est reparti pour une balade.

- N° 4 tu contactes directement *NOW* ! et tu essayes de savoir s'ils ont un contrat prévu au nom de notre client. Ceux d'en face ont eu tort d'utiliser à chaque fois le même pseudo. On vient de marquer un point, c'est le moment de transformer. N° 3, il en est où le premier gugusse ?

- Il s'est arrêté au retour dans une agence de pub pour charger une enveloppe. Là, on est en route vers le centre.

- Tu suis toujours, pour l'instant. N°2, je te vois ainsi que le frelon.

- Ce gars est plus nerveux sur la conduite, mais aucune chance qu'il me gratte. Pour l'instant, on respecte un itinéraire logique pour se rendre à l'adresse que nous a donnée N°4.

- J'ai une info ! hurla la voix du numéro 5. J'ai la prochaine étape ! Tenez-vous bien. *NOW* est censé livrer la mallette à la consigne de la gare ! La fille au bout du fil était toute contente de me raconter l'affaire, tant le plan lui paraissait louche. Une histoire de mallette oubliée dans un hôtel qui devrait être récupérée par un voyageur avant de prendre un train. Bref, elle a senti le coup foireux. Son livreur doit déposer le colis à l'attention de Monsieur X auprès du préposé.

La gare ! Un déclic de joie rayonna dans l'esprit du détective. Cette fois-ci, les choses se précisaient. La gare ! Avec ses nombreuses sorties, ses accès en sous-sol, sa foule à cette heure de pointe. C'était un coup de maître, surtout si on n'était pas préparé. Mais ils avaient fait une erreur et, cette fois-ci, lui et son équipe avaient l'avantage.

- Changement de direction les gars. N°2 tu termines la filature de celui-là et tu embrayes sur le prochain, si tout va bien on te retrouve à la gare. N° 3, tu laisses tomber le gars de *RDS* et tu files toi aussi à la gare. 4 et 5 pareil. Pas la peine d'essayer de blinder les sorties, il y en a trop. On se concentre sur le comptoir de la consigne. Surtout N° 2 tu gardes le visuel sur ton coursier et la mallette, il ne faudrait pas que quelqu'un l'accoste avant qu'il soit à destination. Le frelon ne nous servira à rien dans un espace si petit, et il se peut qu'on ne le voie se déplacer que trop tard.

Il négocia un virage sur les chapeaux de roues. Le sang lui battait aux tempes. Le dernier acte allait commencer.

* * *

L'équipe était déjà au complet et en place quand il pénétra sous les grandes arches de pierre de la gare. L'édifice, perpétuellement en travaux, promettait par de larges affichages une ouverture prochaine d'un nouveau hall avec une galerie marchande et pas moins d'un « nouveau lieu de vie et de communication ». Pour l'heure, le passage entre les différentes parties du bâtiment se faisait par une série de goulets d'étranglement qui ralentissaient considérablement la circulation aux heures de pointe. On n'était pas encore au plus fort de la journée, mais déjà les trains se succédaient avec une fréquence accrue, déchargeant et accueillant ceux qui revenaient du travail et ceux qui embarquaient pour retourner chez eux.

Le comptoir de la consigne était coincé à côté d'une palissade provisoire qui protégeait les usagers des travaux d'aménagement en cours. Un bruit soutenu de marteaux-piqueurs et de coups de burin emplissait le couloir, augmentant un peu plus la tension générale de l'atmosphère. L'autre côté était occupé par la sortie d'un mini-supermarché fournissant des denrées de première nécessité, c'est-à-dire une dizaine de sortes de chips et autant de boissons gazeuses. Le passage était ininterrompu et gênait considérablement l'observation. En effet, de nombreux clients de la supérette s'arrêtaient quelques instants en sortant, masquant ainsi la vue.

Les hommes de l'équipe étaient en position, essayant tant bien que mal de ne pas paraître immobiles dans le flot incessant des passants. La zone à sécuriser n'était pas large, mais un pilier de béton cerclé de gaines électriques empêchait une vue directe sur le comptoir. Celui-ci se résumait à une grille à guillotine donnant sur ce qui semblait être un réduit avec des casiers grossiers en bois.

Le détective repéra la silhouette trapue du N° 3, il se tenait légèrement en retrait le long du mur en face du guichet, ce qui lui permettait d'avoir une vue d'ensemble assez correcte. Le numéro 4, quant à lui, était adossé au pilier de béton et arborait un casque gigantesque qui était relié à sa poche. Détail qui le trahissait, aucune fréquence basse tonitruante ne s'échappait de ses écouteurs comme c'est inmanquablement le cas quand un adolescent rebelle est branché de la sorte. Le chef d'équipe dépassa le guichet nonchalamment et entra dans la supérette. Il choisit de contempler, parmi les badauds amateurs de chips, un rayon réfrigéré rempli de sandwiches bourratifs, qui avait au moins la qualité de lui permettre un angle de vision acceptable. Son oreillette bourdonna.

- Ici N° 2, on arrive à l'instant. Le gars de *NOW!* semble un peu perdu dans le nouveau plan de la gare. Il tourne en rond. Merde ! Je ne vais quand même pas lui montrer le chemin ! C'est bon, il se dirige vers le couloir de la future galerie marchande.

- Ok, tu restes dans le hall pour bloquer cette direction, murmura le détective. N° 5 tu bloques le couloir au niveau du hall des arrivées.

- Reçu. J'ai transféré le signal du frelon sur mon portable. Mais le signal n'est pas assez précis pour le voir se déplacer en direct. Si on loupe l'échange au niveau du comptoir, on risque de ne s'en rendre compte que lorsque le gars aura fait une dizaine de mètres.

- Ce qui veut dire qu'on ne doit pas le louter, annonça N° 1. Dans 20 minutes c'est la cohue ici, s'il nous échappe au niveau du retrait de la consigne, c'est planté, on le captera jamais.

L'équipe vit le coursier, arborant le logo de *NOW!* sur son blouson, se présenter à la grille de la consigne. Il patienta quelques minutes, puis se pencha vers l'intérieur pour s'enquérir de la présence de quelqu'un. Finalement, il recula légèrement quand la silhouette volumineuse de l'employé de la SNCF lui fit face de l'autre côté du comptoir. Les deux hommes discutèrent un instant, chacun essayant de faire signer à l'autre son formu-

laire. Le coursier désirant faire parapher son bordereau de livraison, l'employé, celui de prise en charge. Dans un haussement d'épaules, les deux gribouillèrent le papier de l'autre, et le coursier s'éloigna en grommelant, dans la foule qui commençait à grossir au fur et à mesure que les trains étaient annoncés à quai.

L'attente tendue commença. Chacun regardant avec inquiétude la marée humaine grossir. Il devenait de plus en plus difficile aux équipiers de conserver leurs postes d'observation. Plus d'une fois, ils durent remonter le courant des voyageurs pour retrouver une position de surveillance.

Une demi-heure plus tard, il était illusoire de vouloir garder l'œil sur le comptoir. La vue était obstruée en permanence, et des personnes stagnaient devant le comptoir, sans que l'on puisse savoir si elles venaient y retirer un objet ou si elles étaient là pour une tout autre raison.

- C'est la merde ! Je vois que dalle, dit le n° 3.
- Pareil pour moi protesta le n° 4

Le détective sentait que la partie lui échappait, il fallait agir. Mais il ne voyait pas dans quelle direction ! Une fois de plus, la confrontation n'avait pas lieu, les ravisseurs qui, jusque-là, avaient enchaîné les transferts, semblaient désormais jouer la montre. Ce nouveau coup lui semblait incompréhensible. Pourquoi avoir dispersé aussi sûrement ses hommes pour leur laisser maintenant le temps de se regrouper ? À moins que l'équipe n'ait été repérée. À moins que le préposé de la gare ne soit de mèche. Les hypothèses se succédaient dans sa tête. Trop de possibilités, toujours trop d'incertitudes.

- Je viens de croiser un gars en rollers qui tient une mallette comme la nôtre, je le suis dans la foule, ça le freine encore un peu. Mais dès que ça se dégage, je vais pas être capable de lui coller aux basques avec ses roulettes et je vais le perdre, hurla le numéro 2 comme un appel au secours.

Le numéro 1 bondit par-dessus le portique de la caisse et se jeta sur le comptoir des consignes. Il apostropha le gros homme de l'autre côté de la guillotine.

- Une mallette métallique déposée il y a moins d'une heure. Est-ce qu'on est venu la retirer ?

- De quel droit demandez-vous ça ? Qui êtes-vous d'abord ? s'indigna l'employé.

Le détective se rapprocha et agrippa le type par le col de sa chemise. Il tira vers lui jusqu'à ce que le corps flasque se coince dans l'ouverture de la grille. Il plaça ensuite son front à quelques centimètres de l'homme qui paraissait terrorisé sur le coup.

- J'ai pas le temps de me répéter, articula-t-il avec une voix pleine de menaces. La mallette métallique, est-ce que tu l'as remise à quelqu'un ?

- Un jeune type en rollers, y a pas cinq minutes. Mais ce n'était pas une consigne, c'est juste un dépôt temporaire. Une valise oubliée, je crois, c'est ce qu'un gars m'a dit au téléphone.

Il relâcha le gros homme qui recula brusquement hors de portée. Il porta machinalement la main à son oreille.

- J'ai un mouvement sur le frelon, cria le n°5

- N°2, c'est confirmé, c'est notre client. Tu en es où ?

- C'est plus que critique, je le vois à peine. Dès qu'il aura atteint les portes principales, c'est foutu, je ne pourrai jamais le suivre.

Le chef d'équipe jouait des coudes pour tenter de rejoindre le grand hall des départs, parmi la foule qui marchait au pas en tentant de sortir de cette fourmilière géante. Il savait que les secondes suivantes étaient les dernières de cette partie d'échecs. Il passa à toute vitesse les options qui surgissaient dans son esprit. Le temps des conjectures était passé. Même s'il n'avait pas de certitude. Il n'en aurait jamais d'ailleurs. Il fallait prendre une décision.

- Bordel, je fais quoi, il est presque arrivé à la sortie !

- Tu le bloques ! dit dans un souffle le n°1. Tu le bloques ! Les autres, vous convergez tous vers le hall.

Il lui fallut encore de trop longues minutes pour rejoindre, sur le parvis de la gare, le motard qui tenait fermement un grand jeune homme chaussé de rollers en ligne. Le gars avait mis un genou à terre et semblait souffrir de violents maux d'estomac, car, le visage livide, il tenait son abdomen à deux mains. Le coéquipier, qu'il appelait depuis le début de la journée n° 2, le maintenait dans cette position avec une main sur son épaule. Il vit arriver au loin le n° 5 qui avait fait le tour par l'extérieur de la gare, moins encombré. Le reste de l'équipe ne les avait pas encore rejoints. Entre les jambes de son homme de main, on pouvait voir la mallette qu'ils avaient pistée une partie de la journée.

- Il a pas trop fait de difficultés à ce que je vois... Il a dit quelque chose ? - On n'a pas vraiment eu le temps de faire connaissance, répondit le motard avec dans la voix une certaine suffisance. Visiblement il est fragile de l'estomac.

- Alors mon gars, va falloir que tu nous dises maintenant où est la planche de Monsieur X.

Le jeune homme prit un air terrifié où se lisait autant de peur que d'incompréhension. Il glapit en tentant de contrôler sa voix qui partait bien involontairement dans les aigus.

- Je ne comprends rien à ce que vous voulez ! Je suis juste venu pour récupérer la mallette qu'un client avait perdue dans un train.

- Mauvaise réponse, menaça le détective. On suit cette mallette depuis des heures. Alors t'as intérêt à trouver mieux, si tu ne veux pas passer un sale quart d'heure. Notre patron est plutôt nerveux depuis que tes petits copains et toi avez fauché son bijou.

- Mais je vous assure que je ne comprends rien du tout à ce que vous racontez, pleura-t-il en tentant de se soustraire à la poigne de fer qui lui enserrait l'épaule. Je suis juste un employé du grand hôtel du centre. La réception a reçu un appel pour la

réservation d'une chambre pour cette nuit. Le client, un certain Monsieur X, avait juste besoin qu'on lui rende un service. Il avait oublié sa mallette dans un train. Elle avait été retrouvée heureusement et elle l'attendait à la consigne de la gare. Comme il ne pouvait pas passer la chercher avant la fermeture du guichet, c'est l'hôtel qui m'a chargé de la récupérer pour lui ! Vous pouvez vérifier. Lâchez-moi !

Il avait fait cette longue tirade d'une seule traite, liant les phrases et les mots. Comme si sa survie dépendait de son débit. Le détective encaissa chacune des paroles comme un direct au menton. Il chancela et recula d'un pas pour récupérer son équilibre.

Pas besoin de vérifier les dires de celui qui se relevait péniblement. La même histoire en miroir que pour le dernier livreur. Il avait été manipulé, une fois de plus. Il attendait une confrontation, les ravisseurs lui en avaient fourni une. Petit à petit, touche par touche au cours de la journée, ils l'avaient conditionné à attendre qu'un anonyme s'approche de la mallette. Il comprenait maintenant que les précédentes étapes n'avaient été mises en place que pour qu'il s'habitue peu à peu à ce jeu de passe-passe entre tous ces professionnels de la livraison. Ses adversaires voulaient le forcer à se découvrir. Et il était tombé dans le panneau. En donnant l'ordre d'arrêter ce gars, il avait brûlé sa dernière chance de faire le lien entre la rançon et les voleurs. Loin de perdre la partie, les autres reprenaient la main. Ils pouvaient désormais augmenter leur prix, relancer Monsieur X. Celui-ci se retrouvait démuné. La police ne l'avait pas suivi, son équipe privée avait échoué. Il paierait.

Il grommela de vagues excuses à l'adresse du type en roller qui s'éloigna de toute la vitesse qu'il pouvait, sans demander son reste. Les autres membres de l'équipe l'avaient rejoint, la mine sombre.

Ils avaient compris que la mission était perdue et accusaient le coup de n'avoir pas été à la hauteur.

Il retira d'un geste lent l'oreillette et la glissa dans la poche de sa veste. En faisant un pas pour s'écarter du groupe, il fit jouer le clapet de son téléphone et composa le numéro de son client. Il prit une grande inspiration au moment où la tonalité retentit.

- Monsieur ? L'échange n'a pas eu lieu. On vient de stopper un type, mais...

Il blêmit encore en écoutant la réponse de Monsieur X.

- Comment ça ? La poste ? On vient de vous livrer votre planche par *Chronopost* ? C'est impossible !

Sa voix avait imperceptiblement augmenté de volume. Il faisait les cent pas devant son équipe qui était suspendue à ses lèvres, essayant de décrypter le dialogue tronqué qui leur parvenait.

- Non, je vous répète que l'échange n'a pas eu lieu. C'est impossible. On n'a pas quitté une seule seconde la mallette des yeux...

Il s'arrêta dans sa phrase et bondit pour arracher des mains du motard la mallette qu'il avait ramassée. Il la soupesa et la posa à plat sur un plot en béton. Il fit jouer les charnières et ouvrit le couvercle en retenant son souffle. Son visage changea une nouvelle fois de couleur quand il prit un air paniqué et recula en fixant le contenu qui s'offrait à ses yeux.

Là, sur la mousse qui recouvrait le fond du rectangle de fer, en lieu et place des coupures de vingt et cinquante euros, quatre bottins téléphoniques, empilés deux par deux, semblaient le narquer...

* * *

Les gens ne s'attachent pas aux détails, ils ne perçoivent la réalité que par le filtre qu'ils ont créé. Si elle ne correspond pas à ce qu'ils ont prévu, il leur faut un temps non négligeable pour redéfinir leur univers avec de nouvelles règles.

Quand j'ai vu l'employé de Monsieur X dans les locaux de R.D.S, je savais déjà que tout se passerait comme je l'avais planifié. Il était déstabilisé, il n'avait pas intégré le trop-plein d'informations dans lequel cette première étape l'avait plongé. Le rendez-vous, la réception, le bordereau, rien ne correspondait à son schéma. Il s'attendait à abandonner sa précieuse mallette dans un endroit public, à la surveiller, à jouer avec ses gadgets électroniques, à se lancer dans des poursuites et des interventions musclées. Il s'attendait à tout ça, et il était frustré en déposant simplement son chargement à l'accueil d'un service de livraison. En bon professionnel, il a dû réagir, il s'est adapté. Mais il a fait cette adaptation en bloc, dans sa globalité. Il a tout accepté en une fois. La réceptionniste, le bordereau et le livreur. Il s'est mis en stand-by jusqu'à ce que son schéma retombe sur ses pattes et qu'il puisse se rattacher à ce qu'il avait prévu. Je suis sûr qu'il reste persuadé de ne pas avoir lâché la mallette des yeux. Et pourtant c'est bien ce qu'il a fait pendant ce minuscule laps de temps, cette ellipse, ce moment où il avait quitté son univers actif et où il subissait les événements.

Oh, cet instant n'a pas été trop long, juste le temps de reprendre ses esprits et de réorganiser son action autour des nouvelles données. Mais, vous savez, il ne m'en a pas fallu plus pour échanger dans l'ascenseur les bottins que j'avais dans mon sac à dos avec les liasses d'espèces qui étaient dans la mallette. Je savais que je ne risquais rien, on ne peut pas pister des morceaux de papier, aussi précieux soient-ils. Il s'amuserait sans doute à suivre la mallette, il me suivrait aussi un temps. Mais ce sera trop tard, ce trou noir dans le déroulement des événements est au-delà de sa perception.

Je ne crois pas avoir à craindre quoi que ce soit de Monsieur X, il a récupéré son trésor et déjà le prix qu'il a payé s'efface de sa mémoire. Il fera sans doute installer une alarme plus efficace, un système de protection plus performant. Il cadennassera, il blindera. J'espère ne pas avoir brisé son rêve en le forçant à prendre conscience de la valeur de ses passions. C'est le pire qui pourrait lui arriver. Le collectionneur se veut vivre dans la légèreté, les

prix et les estimations sont trop lourds à supporter et plombent ses rêves.

Peut-être que le détective fera une enquête, par fierté. Il ne trouvera rien. J'avais été embauché chez RDS presque 6 mois auparavant et mon contrat se termine dans 4 mois. C'est un boulot précaire, pas assez d'heures, pas assez payées. Je ne suis qu'un coursier comme les autres et dans quatre mois un autre prendra ma place. On trouve toujours des jeunes gars comme moi pour occuper ce genre de job, même mal payé. D'ici là, je ne changerai rien à ma vie.

Bien à l'abri, j'ai de quoi voir venir pendant quatre ou cinq ans. Je ne suis pas gourmand. Peut-être juste de quoi démarrer en fait. C'est sans doute ce qui me manquait. Un point de départ.

Et puis, c'est bien la première fois qu'une de mes histoires me rapporte quelque chose...



Nick Gardel

Hypothermie des souvenirs

nouvelle

Hypothermie des souvenirs

Les lumières venaient de s'éteindre, rajoutant encore à l'impression de désolation qui s'était installée. Le bruit tonitruant s'était tu depuis quelques heures et, peu à peu, on avait vu disparaître les dernières traces de vie.

Il sortit prudemment de sa cachette, avançant pas après pas sur la longue poutrelle métallique. De ce poste, il dominait la grande étendue sombre et déserte. Son terrain de jeu, son terrain de chasse.

Il se risqua à faire un pas de plus, et se pencha nerveusement. Il n'était pas seul, il le savait. Mais les dangers étaient minimes ici. La pluie auditionnait en milliers d'impacts sur le toit en pente au-dessus de lui. Il était à l'abri. Il connaissait l'extérieur, le froid, la faim, les dangers. Il y retournerait un jour. Sans en avoir conscience, il était programmé pour ça. Il lui faudrait trouver une compagne, fonder une famille aussi, la défendre et la voir partir. Mais pour l'heure, il ne sentait résonner en lui aucun de ces appels. Il en était encore à vivre pour vivre, dans l'immense complexité qu'était déjà cette tâche. Dans cette lutte de chaque instant, il avait trouvé ce refuge. Il avait su être prudent, discret, pour ne pas avoir à fuir encore, comme à chaque fois.

Il fit un nouveau pas de côté, assurant son équilibre sur le rail d'acier. Les ventilations fonctionnaient encore à plein régime, audibles à présent que le vacarme du jour s'était éteint. L'air près des verrières du toit était encore étouffant, chauffé par le soleil de plomb de la journée. L'orage qui avait éclaté il y a quelques minutes ne parvenait pas à soulever la pesanteur moite qui régnait.

En bas tout était différent, une douce fraîcheur sèche pétrifiait l'atmosphère. Fraîcheur artificielle, née des machines et des

souffleries, elle vous saisissait la peau, laissant parfois courir un frisson. On était happé par elle, on en ressortait avide, assoiffé.

Il détendit ses muscles engourdis par l'attente. Dans sa partie, on ne pouvait pas faire les choses à moitié, il fallait être opérationnel dès les premières secondes. Sinon, c'était la chute, vertigineuse. Il fallait pouvoir s'appuyer sur les courants, les sentir, les trouver et, dans un sursaut, passer de l'un à l'autre pour décrire la meilleure courbe. Son regard inspecta encore les alentours. Rassuré, il transféra le poids de son corps en avant et se laissa tomber dans le vide. Une milliseconde plus tard, il déployait ses ailes noires et prenait son premier appui sur l'air impalpable. Sans un son, il griffa le vide, s'insérant comme une lame entre deux couches de molécules atmosphériques. Un virage, puis un autre, son bec happait l'air refroidi et déjà il descendait vers les rayonnages obscurs du supermarché. La nuit était totale, seulement découpée parfois par les diodes lumineuses des armoires réfrigérées en marche.

* * *

J'ai cessé de hurler, ma gorge me brûlait trop. Et puis j'ai compris que c'était inutile. Ni mes menaces, ni mes supplications n'ouvriront cette porte. Je ne sais même pas pourquoi elle s'est refermée, me laissant dans le noir. Je n'ai pas cette clé.

J'ai cessé de trembler aussi, bizarrement. Le froid n'est plus aussi vif qu'il ne me paraissait tout d'abord. Bien sûr, je ne sens plus mes doigts. Mais ça semble avoir moins d'importance désormais. Là, couché par terre, recroquevillé sur moi-même, j'ai trouvé un équilibre. Je ne bouge plus, je me suis forcé à oublier mon corps. Je laisse les pleins pouvoirs à mon esprit. J'ai saisi le fil ténu de cette histoire et je m'y accroche pour remonter doucement l'enchaînement des réalités. J'ai l'impression que c'est là que j'entreverrai un début de réponse.

Petit à petit je renfile ces minuscules perles de temps qui m'ont amené ici. Comment trouver la première ? Où cette histoire trouve-t-elle son début ?

* * *

Les rapports que l'on peut avoir avec le temps qui passe sont complexes. Adolescent, on me donnait toujours plus que mon âge et c'était pour moi une glorification intérieure. Que le monde qui m'entoure puisse être trompé par cette maturité précoce que je voulais mienne me remplissait de fierté. Je cultivais déjà les différences avec mes pairs. Pas la même musique, pas les mêmes centres d'intérêt, pas les mêmes lectures (quand bien souvent le fait de lire était déjà en soi une différence...), je me démarquais le plus possible de la masse des autres. Il ne faut pas croire que cette recherche constante de la différence se faisait complètement consciemment. J'aurais souvent donné n'importe quoi pour posséder les codes de ceux de mon âge afin de m'intégrer, simplement. Surtout vis-à-vis des filles, vous vous en doutez. On recherche toujours un responsable à l'insuccès auprès de celles qui jalonnent votre existence. Adolescent commun et sans aspérités, je voyais les autres s'ébattre dans des rituels qui me dépassaient, dans des cercles que je n'arrivais pas à entrouvrir. Gonflé de mon impression de maturité, je n'avais pas celle qui consiste à savoir quitter les exemples qu'enfant on suivait aveuglément pour s'attacher à d'autres idoles, d'autres repères : ces points d'ancrage, communs à tous les adultes en devenir, qui tentent juste de s'éloigner de la rive parentale. Moi, je n'avais pas su ou pas compris qu'il fallait lâcher et même mordre cette main qui me guidait jusqu'alors, pour avoir une chance de faire partie de la meute, du troupeau compact et communicant de mes comparses. Chaque découverte d'une de leurs coutumes se faisait au prix d'un effort, d'une tentative consciente et réfléchie, et ainsi était entachée d'un manque cruel de spontanéité. Je loupais les artistes à la mode, je ne comprenais rien aux danses, j'essayais de verbaliser quand il fallait se taire, je tentais de briller quand il suffisait de s'éteindre, je réussissais quand l'échec était de mise. Devant tant d'opposition, je suis forcément devenu ce qu'il m'était le moins douloureux d'assumer. Face à ces insuccès, j'ai

naturellement tourné le dos à ce que je ne pouvais atteindre, bâ-tissant un argumentaire protecteur sur le refus de la norme, rail-lant ceux qu'il m'était impossible d'imiter, fuyant ouvertement les canons de mon âge. Le tout, bien sûr, en construisant, petit à petit, sur le terrain meuble de l'inconscient, la fragilité de celui qui fuit ce à quoi il aspire, et obtient ce qui le terrifie le plus. J'étais donc drapé dans ma maturité, scrutant avec mépris les turpitudes des autres adolescents, espérant secrètement pouvoir un jour m'y vautrer.

Ce temps-là m'a marqué à jamais, profondément. Peut-être plus encore que ne le prétendent doctement les professionnels de la psyché. Il m'a marqué en me créant un désir de revanche, un sentiment, sans doute erroné, de naviguer dans une position qui m'exclut d'emblée des zones d'influence. Ce temps-là m'a fait croire, ou comprendre, que je serai toujours en équilibre dans mes relations sociales. Tirailé entre le désir de plaire, la terreur de déplaire et ma réalité interne.

Puis un jour, sans que cela ne soit détectable, sans que je puisse y attacher un fait ou une date particulière, un jour j'ai rejoint mes congénères. L'adolescence était passée, elle avait laissé ses stries, ses crevasses, ses fêlures, mais, somme toute, j'avais survécu. J'avais, à mon grand étonnement, réussi à passer ce cap. Ou du moins, je pouvais de bonne foi le prétendre. Les stars du passé s'étaient fait rattraper par la vie. Les cercles qui m'étaient interdits s'étaient dissous dans le flot du temps. Il y avait eu des échecs, des réussites, des surprises, des confirmations. Chacun avait poursuivi un chemin déjà tracé ou avait creusé une nouvelle voie. Des brillants avenir promis avaient été déçus, des déchéances annoncées n'étaient pas survenues.

Il avait fallu négocier avec le fossé gigantesque qui sépare les espoirs et la réalité. Il avait fallu composer avec cette existence qui s'enracine dans le passé, mais s'éparpille en choix, détours et autres croisements. Occasions manquées, chances inespérées, retards, pertes, découvertes, hasards, voilà l'éventail des possibilités. Voilà l'enchevêtrement des aiguillages de nos vies.

J'ai eu ma part de changements de cap. J'étais arrivé, bon an mal an, à un nouveau tournant. Un mariage qui s'achève, une mutation professionnelle obligatoire, une sorte de nomadisme volontaire aussi. C'est peut-être cette pause, cet amoncellement de ce que l'on peut considérer comme des fins, qui m'a poussé au bilan. Le temps aussi. Ou plutôt l'âge. J'étais à l'approche de cette limite que l'on se fixe, presque inconsciemment. Le point qui nous sert de repère pour ce qu'on appelle « l'avenir ». Cette marque dans la ligne temporelle que l'on repousse directement une fois atteinte. Enfant, elle est très proche, puis les entailles sur notre calendrier interne s'espacent. Est-ce la peur ou le désir de se laisser du temps pour arriver à nos fins ? Quoi qu'il en soit, on se projette de plus en plus loin, on lance dans le temps les bornes de nos réussites.

Mais parfois ces nouveaux départs sont générateurs d'angoisse. Le pas à franchir paraît plus grand. La somme de ce qu'il faut reconstruire plus imposante. Alors on fait des détours, des circonvolutions, des spirales. On diffère le moment de se lancer à nouveau, on regarde en arrière et on tente de trouver de nouvelles forces. Il peut paraître surprenant de vouloir reconstituer notre volonté, nos énergies en s'appuyant sur celles déjà dépensées. C'est sans doute en rapport avec la notion d'élan, reculer pour mieux sauter, ou plutôt assurer un point de départ que l'on croit stable et solide.

J'étais à ce point de ma vie. À cet endroit précis où le sentiment de la fin d'un cycle et l'incertitude de la suite se télescopaient. Ma société avait fait un plan social, plutôt avantageux pour les candidats au départ, et rien ne me pressait de débiter la recherche d'un nouvel emploi. Je me sentais à l'abri financièrement, et plutôt enclin à profiter de cette période sans obligation, pour m'occuper un peu de moi. Comme je l'ai déjà dit, mon mariage s'était terminé, sans vraiment de tourmentes, de combats. Il avait fallu réorganiser, diviser et compléter le concret, s'arranger sans se déchirer et au final jouer la grande comédie de la maturité, encore une fois. On s'était attaché à ne pas faire de vagues, ne pas donner un spectacle qui n'intéressait personne, même pas

nous. Nous n'avions pas d'enfant, de moins en moins d'intérêts communs, des plannings avec peu de points de rencontre. Même nos relations, nos connaissances nous sont apparues comme étant déjà segmentées. En fait, nous n'avions fait qu'officialiser une rupture latente. Comme certains décident de se marier après des dizaines d'années de vie commune, nous avons juste mis fin à une union sans raison. Décision qui n'a choqué ni surpris personne, je pense.

Mais elle marquait néanmoins une fin pour moi, et c'est sous cette impulsion que j'ai décidé de renouer avec mon passé. Comme tout un chacun, j'étais encore en contact avec un nombre réduit de compagnons de mon adolescence. Certains pouvaient même être qualifiés de proches dans la mesure où nous arrivions à nous voir presque une fois dans l'année. D'autres n'étaient que des noms dans une liste de contacts, la majorité ayant complètement disparu.

Mon désir de repartir en prenant appui sur mes souvenirs est universel. Et un désir universel est monnayable. Bon nombre de sites sur internet tentent d'organiser ce culte nostalgique. Certains s'appuient sur les réseaux de connaissances, d'autres sur le parcours scolaire, d'autres encore jouent la carte des affinités et des centres d'intérêt.

Sans réel but, j'ai rempli les fiches, les noms, les années. J'ai vu défiler d'autres fiches, d'autres noms. La mémoire est sélective, par exemple, si je me souvenais du nom de mon école primaire, et si la logique y dictait ma présence à une date donnée, j'étais incapable de mettre le moindre nom en résonance avec ceux que je voyais apparaître dans les résultats de la base. Aucun n'éveillait un semblant de souvenir. Cette partie de mon enfance, trop lisse sans doute, m'était inaccessible.

Je fis une meilleure pêche avec mes années adolescentes. Même si les réseaux d'amis ne donnèrent pas grand-chose, les années de mon enseignement secondaire furent fécondes. Et je repris rapidement contact avec quelques figures mythiques de ma propre existence.

La vie nous avait essaimés sur le territoire, certains disparaissant même à l'étranger. Mais les distances ne sont plus des obstacles dans notre époque ultra-communicante. Une série de messages sur les sites de retrouvailles, de mails sur les adresses que je trouvais, voire quelques coups de téléphone me permirent de renouer, au moins virtuellement, avec une bonne dizaine de camarades perdus de vue. Il est d'ailleurs affolant de voir la quantité d'informations personnelles que chacun abandonne en libre accès sur la toile informatique. Pendant quelque temps, je naviguais dans cette masse d'informations involontaires que nous laissons tous traîner plus ou moins consciemment. L'un dépose son CV, l'autre une page de présentation personnelle sur le site de son département à l'université. Un autre est entré en politique localement, mais a droit à une biographie dans un journal en ligne, le suivant est passionné de photographie et offre en consultation libre les prises de vue de ses voyages au bout du monde, avec mail de contact pour les commentaires, bien évidemment. Et une fois qu'on tient le bout d'une pelote, les outils ne manquent pas pour la dévider dans n'importe quel sens. Une adresse mail vous conduit à un forum qui vous permettra de sauter à une banque d'images qui vous entraînera vers un blog etc. Je suis même tombé sur des photographies plus que suggestives d'une camarade de classe, alors que j'aurais plutôt rangé celle-ci dans une catégorie plus sage...

Et, je vous l'ai dit, ce type de recherche, cette tentative de renouer des liens est générationnelle. C'est à ce moment que j'ai compris que ceux avec qui je tentais de reprendre contact étaient eux aussi en recherche de connexions. Nous étions finalement tous en quête de ce passé. Qu'il fût idéalisé ou qu'on doive y prendre une revanche, nous voulions nous retrouver. Nous prouver que rien de ce que nous avons été n'était mort et que notre présent n'était pas bâti sur du sable.

* * *

L'abondance est rassurante.

Bien sûr, il a perdu les grandes étendues, les espaces où il pouvait déployer ses ailes et se laisser porter par le vent. Bien sûr, il y a cette angoisse continuelle à vivre auprès de ceux que son instinct le poussait à fuir. Il connaît la liberté, mais cela reste vide de sens pour lui. Car cette liberté est trop chère, trop pesante. Et puis, lui et les siens ne sont pas des chasseurs. Ils n'ont pas le goût de cette ivresse qu'ont les grands rapaces. Il a compris que ce confinement avait un revers bien plus doré que la maigre perte de l'extérieur. Car s'il avait quitté la chasse et ses aléas, il était entré dans l'ère du jeu, dans le royaume de cocagne où chaque désir s'assouvit dans l'instant. Et c'était là une exaltation bien plus intense que ce qu'il avait connu jusqu'alors.

Il frôla une pyramide de boîtes de céréales et, en inclinant brusquement une aile, il effectua un virage périlleux qui le stoppa dans sa courbe. Il sautilla d'une patte sur l'autre, agitant la tête pour scruter l'obscurité, puis tendit le cou vers un des paquets empilés. D'une légère poussée, il précipita le carton au sol et le rejoignit sans un bruit. Il connaissait sa proie, il n'en était pas à son coup d'essai. La surface luisante et dure du bec entama l'emballage sans peine. Deux impacts, directs et précis, suffirent à l'éventrer et à en répandre le contenu sur le carrelage. Les rondelles multicolores jaillirent, et déjà il en fit disparaître un bon nombre par des petits mouvements nerveux de la tête. Son attaque n'avait duré que quelques secondes, le danger était nul, la réussite assurée. C'était là toute la différence. Il sautilla à nouveau et s'élança, reprenant de l'altitude, se posant brièvement sur le haut d'une large étagère, puis bondissant vers une autre et une autre encore. Ses instincts le conduisaient à ne jamais rester en place, à toujours être en mouvement, ne stabilisant son équilibre qu'un bref instant, pour le rompre immédiatement. À court de points d'appui, il déploya une nouvelle fois les ailes et plana harmonieusement au-dessus des bacs géants d'où irradiait un froid polaire. La longue travée de congélateurs, pleine de denrées et autres préparations surgelées, bourdonnait inlassablement dans le noir.

Un éclair déchira le silence de la nuit et, subitement, comme en réponse au fracas de la foudre, les dernières lumières qui brillaient encore s'éteignirent. Il fut surpris et tenta d'un battement puissant de regagner une hauteur sécurisée et rassurante. Mais, dans sa brusque ascension, il percuta l'un de ces larges panneaux qui définissent en lettres géantes la nature du rayon. La douleur immobilisa son aile et la fragile complicité qu'il entretenait avec l'air disparut. Il chuta comme une pierre, happé par le sol et ses lois. Son corps fut à peine amorti par une pile de « poêlée forestière » en sachets de cinq cents grammes.

Quand le noir était venu, le grand bac avait cessé de bourdonner. Pourtant il sentit nettement le froid transpercer ses plumes et envahir son corps.

* * *

Mon cœur pulse doucement dans ma poitrine, je le sens. Il rythme ma nuit avec régularité. Où suis-je ? Je ne sens plus le sol dur et gelé, et j'ai cette vague impression de flotter. Ai-je d'ailleurs encore un corps ? Peut-être ne suis-je devenu qu'une pensée. Parfois j'ai des éclairs, des fulgurances qui déchirent ce voile pesant et j'arrive à me souvenir. Je me rappelle que je voulais bouger, mais j'ai oublié comment faire. Et à quoi bon ? Une pensée, je dois être devenu une pensée. Je ne sens plus le sol, il a dû disparaître sans doute. Parfois, j'arrive à entrevoir une faible lueur qui traverse le hublot. Faible. J'ai essayé de remuer, mais comment faire quand on n'a plus de corps ? J'ai vu une volute de vapeur s'échapper de ma bouche. Ainsi, je respire encore... Comment une pensée peut-elle respirer ? Tout est si confus. J'étais en train de me raconter une histoire. Mais quelle histoire ? J'ai dû dormir. Peut-on dormir dans un rêve ? Peut-on simplement rêver dans un rêve ? Je m'éloigne un peu plus de moi-même. À moins que je ne m'enfonce à l'intérieur de mon être. Je n'arrive plus à fixer ma pensée. Elle glisse, dérape, s'échappe, se dilue dans cette mélasse de confusion. Je sens bien que mon es-

prit vagabonde, qu'il lâche la ligne tenue qui me guidait encore avant que cet univers ne se mette en suspension.

* * *

Quand la paperasse du divorce fut réglée, quand toutes les affaires en cours n'ont plus nécessité ma présence, j'ai commencé à tirer doucement sur la bobine de fil qui me reliait à mon passé. De message en message, j'ai commencé à dresser une cartographie éclatée de mes connaissances d'adolescence, prenant des informations, renouant des contacts, tissant finalement une nouvelle toile de relations. Celles que je possédais dans mon entourage proche me semblaient fades et tout d'un coup alourdis par mon présent. Il fallait que je m'éloigne, que je vagabonde un peu, non pas pour fuir, mais simplement me retrouver. Toujours cette envie de repartir après avoir soldé un compte qu'on imagine en créance.

Mais je pressentais que je ne pouvais pas brusquer les choses avec ceux qui étaient des jalons de mon passé. Je compris très vite que de simples contacts par messages, voire par téléphone, ne me satisferaient pas. Je voulais rencontrer, voir, toucher, rendre réelles ces retrouvailles. Mais, une rencontre est une intrusion dans un univers clos. Chacun avait une vie organisée sans ma présence et il leur faudrait sans doute composer avec elle. Cela nous mettait dans une position qui me semblait trop bancal, trop artificielle. Je ne pouvais non plus imposer cette nouvelle disponibilité dont je jouissais. Elle était finalement hors-norme, elle ne répondait à aucun credo habituel.

Je m'inventais donc des déplacements, des formations, des colloques, des séminaires. Je ne me rendais jamais directement chez quelqu'un, je passais dans son coin, j'avais une fenêtre de quelques heures, une journée tout au plus, avant d'être rappelé par d'autres obligations. Il y a toujours une gêne anticipée à ne pas entrevoir une porte de sortie dans une rencontre qui peut s'avérer stérile. Si, malgré le nombre des années, nous n'avions rien à nous dire, rien à partager, il était rassurant pour chacun

que je ne sois là que « de passage » ou « entre deux rendez-vous ». Quitte à rendre le temps élastique si nous renouions avec succès. Je ne venais pas sonner à la porte de mon passé pour imposer mes souvenirs comme un représentant envahissant. Ce genre de surprise peut très vite se transformer en désastre, en mal à l'aise tendu et sans issue.

Alors j'ai revu du monde. Et c'est amusant de voir combien le schéma fut identique à chaque fois. En reprenant contact, nous avions déjà échangé les informations primordiales, le dessin général de nos vies, le tableau d'ensemble. Et c'est sur cette nouvelle base que se déroulaient nos rencontres. Nous reprenions l'historique de nos existences, parfois même dans des formulations identiques à nos échanges écrits. Mais cette fois, les mots avaient la charge du réel, le poids de nos intonations, de nos regards, de cette imperceptible et pourtant criante vérité de ce que nous étions devenus. Malgré les photos, le nombre de nos enfants, l'intitulé de nos professions, malgré l'aveu de nos réussites et de nos ratages, c'est notre présence physique qui parlait pour nous. Qui en disait le plus. En résonance avec ce que nous avons été, nous étions à nouveau. Je retrouvais ici un sourire, là une mimique. Bien au-delà des anecdotes et des souvenirs, des pans entiers de ce qui m'avait construit se mettaient à jour.

Une fois épuisé l'inventaire de nos parcours, nous passions inmanquablement au catalogue de ceux qui étaient restés dans nos sphères, ceux que nous avions en commun et dont nous pouvions partager les bribes d'informations. Il est souvent plus rassurant de pouvoir comparer ce qu'il nous reste de nos enfances sans y être directement impliqué. Parler des autres nous permettait finalement de parler de nous avec une liberté accrue. Décrypter un choix de vie rendait possible de le réfuter ou de le soutenir, ce qui nous définissait avec plus de précision encore. Et, dans cette grande foire aux souvenirs, je me plaçais comme un conteur intéressant, ayant développé un réseau plus activement que les autres. À chacune de ces têtes d'épingle que je piquais sur la carte, chacune de ces destinations, chacune de ces croix que je biffais dans ma liste, je pouvais compléter les lacunes de mes in-

terlocuteurs, je pouvais abreuver leur désir de savoir, je pouvais les conforter dans l'idée même qu'ils avaient de leur réalité.

Je passais donc de l'un à l'autre, sautant quelques centaines de kilomètres, visitant des endroits jusqu'alors inconnus. En compagnonnage de mon enfance, j'effectuais un tour du pays. J'affinais à chaque fois mon discours, la mise en mots de ce que j'étais devenu. Je triais mes anecdotes, j'aiguais ma mémoire. Mais surtout, je faisais le point sur qui j'étais vraiment. Le filtre du temps avait brouillé ma perception, il avait perverti mon ressenti de ces années lointaines. J'étais dans une phase de transition, alors je me permettais une honnêteté qui n'avait pas été de mise jusqu'à présent. J'avouais des amours passées, sous le sceau de la prescription je pouvais livrer des inimitiés, des rancunes, des regrets. J'exorcisais des douleurs, j'exhumais des non-dits. Je me sentais parfois vidé après certaines de ces rencontres, ou, au contraire, regonflé à bloc par ces bouffées d'espoir.

C'est à ce moment-là que, au détour d'un autre rendez-vous, je côtoyais ce que je n'étais pas préparé à rencontrer. Moi qui recherchais de quoi reconstruire ma vie, je tombais nez à nez avec la mort. J'avais rendez-vous avec David. Il avait une place à part dans cette grande fresque qu'était mon passé. Il symbolisait la cruauté de certaines des situations que j'avais pu construire. Petit ami en titre d'une fille que je convoitais, il m'avait choisi comme confident, avec mon accord plein et entier, dans une forme de perversité adolescente, une fois que la jeune fille l'eut quitté. Soudé l'un à l'autre, nous passions de longues soirées, lui, à vivre pleinement la douleur de cette séparation, moi, à lui prodiguer des conseils pour la reconquérir. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que j'assumais de tels actes masochistes, ayant été pendant longtemps amoureux secrètement de celle qui était officiellement ma meilleure amie et que je poussais dans les bras d'un autre « pour son bien ». Le tout noyé dans une abnégation romantique absolument totale et dévastatrice.

Mais le jour de nos retrouvailles avec David, prévues presque un mois plus tôt, je tombais sur une épouse gênée qui m'expliqua la mort de mon ancien ami la semaine précédente, à la suite d'un

accident de voiture et d'un pénible coma. Ne sachant pas quelle place donner à l'inconnu que j'étais, elle me raconta par le détail les circonstances de la disparition de son époux, les doutes et les espoirs que tous avaient gardés, durant le bras de fer des médecins contre les lésions, et finalement leur résignation. Tout cela en échange de quelques bribes de son passé, du témoignage de ce qu'il avait été. Elle en était encore au stade où, assommé par l'incompréhension et l'injustice, on s'étonne qu'un conducteur aussi prudent, qu'un homme aussi raisonnable ait pu sans raison apparente faire une sortie de route aussi imprévisible. Je ressortais de cette entrevue sonné, ébranlé dans mes certitudes, avec l'impression d'avoir été dépossédé de mon passé par un acte aveugle. Je promis à la veuve d'assister aux obsèques qui avaient lieu en fin de semaine.

À quelques dizaines de kilomètres de là vivait Richard, une autre connaissance, au parcours de vie bouleversant. Il était un de ces enfants qui disparaissent à la sortie des cours pour pratiquer une activité différente chaque jour. Tennis, judo, chorale, piano, natation, sa vie était rythmée par un apprentissage parallèle que nous lui envions, mais qui nous paraissait surhumain. C'est sa passion du chant qui l'avait emporté au final et nous avions pu l'admirer quelques fois dans des récitals où chacun reconnaissait son talent et lui promettait un avenir brillant. C'était sans compter sur la cruauté simple du destin qui l'avait frappé dans ce qu'il avait de plus cher. Une télévision qui implose, un morceau de verre qui se retrouve fiché dans sa gorge. Les chirurgiens avaient sauvé sa vie, pas sa voix. Sans savoir que l'un n'allait peut-être pas sans l'autre. Cette tragédie s'était passée juste quelque temps avant que je déménage de cette région. Richard faisait partie de ceux avec lesquels j'avais gardé des contacts épisodiques, mais réguliers. Nous nous voyions rarement, mais il n'avait jamais disparu complètement dans les méandres du temps. C'est naturellement que je l'ai contacté après la mort de David, je voulais rester dans la région en attendant la cérémonie. Mais, là encore, je me frottais à l'inattendu. C'est la voix angoissée de la mère de Richard qui répondit à mon appel. Celui-ci

n'était pas reparu depuis le début de la semaine, ne donnant aucun signe de vie. Sportif accompli, il était parti effectuer son jogging quotidien et n'était jamais revenu. Sa mère que je connaissais assez bien, m'avoua que Richard s'enfonçait depuis quelque temps dans une dépression de plus en plus profonde, et qu'elle craignait un geste de désespoir de son fils, meurtri par la vie. Une fois de plus je sentis la morsure implacable du temps qui déchirait les chairs de mon présent. On se construit sur l'idée que l'on se fait de son passé, mais que faire quand celui-ci ne vous survit pas, quand vous vous retrouvez seuls à regarder en arrière parmi les ruines encore fumantes des tourments de ceux qui furent vos compagnons ?

* * *

La douleur. Fulgurante, aveuglante. Il pouvait ressentir les os disjoints de son aile. Pas la chaleur du sang qui s'écoule, pas la déchirure de la peau, juste la sensation atroce de l'os sorti de son logement et qui refuse de s'actionner.

Le grand bac ne vibrait plus, mais le froid lui glaçait le corps. Son esprit s'engourdit. Il savait intimement que sa route s'arrêterait ici s'il ne pouvait gravir les parois gelées. Mais déjà, il sentait le renoncement qui gagnait tout son être. L'issue était trop haute, les efforts trop gigantesques. Le froid engendrait la torpeur, et celle-ci s'insinuait doucement dans toutes ses décisions, prenant la main. Lui, qui ne dormait jamais que d'un œil, se sentait irrésistiblement attiré par un repos glacial, mais si tentant. Il lui faudrait un miracle pour s'en sortir, et il savait que pour son espèce maudite, les miracles étaient hors de propos. Trop des siens avaient été sacrifiés afin de conjurer un sort que l'on pensait funeste pour que la providence se penche sur son corps meurtri.

* * *

Penser. Réfléchir encore. Se forcer à imaginer. Pourquoi concevoir quand tout pousse à cesser ? Se concentrer. C'est ce qui reste. Penser.

* * *

Je me suis rendu à l'enterrement de David par cette journée au soleil accablant. On pense toujours que la météo n'est jamais en phase avec ce qu'on doit ressentir. Est-il vraiment si difficile de se marier sous la pluie ou de pleurer la perte d'un ami en plein soleil ?

Mais bien plus que le temps, c'est moi qui me sentais sans raison de me trouver là, déplacé. Je n'étais pas un proche, je n'en étais plus un en tout cas. Et comment faire jouer la carte du concours de circonstances en une pareille occasion ? Les gens qui étaient présents avaient tissé des liens avec David, des liens réels, des liens réactualisés, pas seulement le souvenir d'anciennes attaches. Je ne savais même pas à quoi il ressemblait exactement. Comment la vie, le temps, les intempéries de l'existence avaient modelé, érodé son visage. J'étais un anonyme parmi une foule d'inconnus.

Je me tenais donc en retrait pendant la cérémonie, scrutant les visages, analysant de loin ceux qui constituaient l'existence actuelle de celui qui avait croisé la mienne. Par la force des choses, j'étais en position de spectateur de ce groupe. Je n'avais rien à y partager.

- Tu es quand même venu ? David m'avait dit qu'il avait repris contact avec toi.

Je tournais la tête pour mettre un visage sur cette voix qui m'interpellait discrètement dans le fond de la petite église. Il ne me fallut que quelques secondes pour retrouver les traits de jeunesse de Marie dans ceux de la femme qui s'était glissée à mes côtés. Marie était la seconde partie de l'équation de David. C'était celle qu'il avait perdue dans la grande loterie amoureuse et incertaine de notre adolescence, celle pour laquelle il était venu

s'épancher sur mon épaule, alors que de mon côté je la désirais aussi. Celle que je n'avais finalement jamais eue, rajoutant un nom de plus dans la liste, que je trouvais trop longue, de mes échecs d'alors.

- Drôle d'occasion pour se retrouver, dis-je. On a connu plus gai comme motif...

- En fait, David avait prévu de te faire rester pour qu'on puisse se voir, chuchota-t-elle. C'était comme une sorte de surprise.

- Voilà qui m'arracherait presque un sourire d'ironie.

Je la regardais du coin de l'œil. Elle avait à peine changé, autorisant juste par endroits le temps à modeler ses traits. Les années avaient sans doute glissé sur elle de la même manière que pour nous tous, mais les sillons semblaient moins profonds, les altérations moins évidentes. - J'arrive encore en retard, mais avec le boulot, c'est déjà une chance que j'ai pu me libérer.

- Tu bosses un samedi après-midi ? J'en déduis que tu dois être dans le commerce.

- Je suis la directrice de l'hypermarché de la zone économique est. Tu as dû passer à proximité si tu es venu par l'autoroute. On est situé juste après l'échangeur.

- Directrice d'un hyper ? On n'est pas un peu loin de tes ambitions d'origine ? Tu avais commencé une fac de musique, je crois ? Non ?

- Houla ! J'ai commencé beaucoup de choses, tu sais ! La fac de musique c'était quand j'étais avec Richard, juste avant son accident. Tu n'as pas pu l'oublier, comme aucun d'entre nous je pense. On chantait dans la même chorale. On commençait à parler mariage au moment du drame. Après, tout s'est détérioré entre nous, il ne me supportait plus, moi ou le reste du monde d'ailleurs. J'ai renoncé à la musique et je suis partie faire une école de commerce.

Quelques visages commençaient à se tourner vers nous avec des airs de reproches. Marie baissa encore le niveau sonore de sa voix et rajouta :

– Tu as du temps après le cimetière ? On pourrait se retrouver en ville pour discuter un peu. Je vais filer faire un tour au magasin. Le samedi c’est toujours une grosse journée pour nous. Mais, après, on pourrait aller manger un morceau quelque part ?

J’acquiesçai en silence et nous n’échangeâmes plus aucun mot pendant le reste de l’office. Sur les marches de l’église, Marie me glissa sa carte de visite et alla embrasser la veuve de David. Puis je la vis s’éloigner sous le soleil, les pneus de son gros 4x4 dérapant sur les graviers du parvis.

Je me retrouvais seul à nouveau, dans cette foule qui pleurait un homme que je ne connaissais plus. Un homme qui venait encore de sortir de mon esprit, désormais tourné vers ce que je me rappelais de Marie. Il est illusoire de vouloir segmenter ses sentiments. Moi qui aurais dû me laisser envahir par la peine d’avoir perdu une trace de mon enfance, je me réjouissais d’en avoir retrouvé une autre. Honteusement je comparais la douleur de la disparition de David avec la joie de revoir Marie. Et ce qui était plus terrible encore, je n’arrivais pas à me sentir autrement que léger et satisfait de cette journée, attendant impatiemment le soir.

* * *

Elle arriva un peu en retard au restaurant, la soirée était bien avancée, même si le soleil d’été tentait encore de repousser la nuit. Elle ne s’était pas changée depuis l’église et elle avait la démarche de ceux qui sont encore dans le feu de l’action d’une journée trop remplie.

– Désolée ! Le samedi c’est toujours une journée de folie au magasin. Surtout que même quand les clients sont partis, le boulot ne s’arrête pas ! Il faut encore transmettre les chiffres à la centrale, régler les appros de lundi et pas mal d’autres trucs. On n’a pas encore l’autorisation préfectorale d’ouverture le di-

manche et parfois je me dis que c'est une chance. Enfin... Parfois seulement, parce que quand je vois le chiffre des autres magasins qui ouvrent dans les départements d'à côté, j'ai plutôt tendance à penser le contraire.

Sa voix enchaînait les phrases sans pause, comme le fil continu d'une litanie. Elle avait commandé rapidement comme quelqu'un qui a l'habitude des décisions et elle mangeait de la même manière, ne s'embarrassant d'aucun geste inutile. Elle me questionna sur mon parcours depuis notre enfance. Curieusement, je ne lui cachais rien de ma situation actuelle, sur cette envie d'errance que j'avais, ni sur mon tour du pays entrepris pour relier mes bribes d'enfance entre elles.

- Et tu n'as pas cherché à me contacter ? Je pensais que tu étais un peu amoureux de moi à l'époque, dit-elle abruptement.

- Je vois que tu n'as rien perdu de ton côté direct ! Effectivement, Madame, j'étais amoureux de vous. Mais tu te souviens qu'à l'époque David l'était aussi, alors je me suis effacé devant le désespoir d'un ami. Enfin c'est un peu bizarre, j'en conviens, parce que l'ami en question ne l'est devenu que parce que je l'ai soutenu dans votre rupture.

- C'est lui qui avait rompu ! Enfin autant que je m'en souviens.

- Pas du tout ma chère. Tu l'avais quitté pour le beau Richard.

- C'est vrai, maintenant que tu le dis... À l'époque, il aurait fait craquer n'importe qui avec sa voix, c'est ce qui l'a détruit d'ailleurs. Il était complètement refermé sur lui-même après l'accident. Il était devenu odieux, agressif. Mais tu te défiles, ça ne me dit toujours pas pourquoi tu n'as pas essayé de me revoir dans ta grande quête spirituelle ?

- Mais, en fait, je n'ai pas fait de recherches par ordre d'importance. Tu sais comment c'est, on trouve un nom qui te conduit à d'autres noms. J'ai vu sur ta carte que tu n'avais pas gardé ton nom de jeune fille. Tu es donc mariée ?

- Attention, terrain miné chez moi, jeune homme ! Mon mariage sans être un désastre est vraiment anecdotique. Je t'ai déjà

parlé de Richard, et bien il n'a été que le premier d'une longue liste. Je me suis mariée et j'ai divorcé très vite pendant mes études, puis je suis revenue m'installer dans la région. On a même renoué avec David. Suffisamment pour se rendre compte tous les deux que les braises du passé ne font pas de bonnes flambées, si tu vois ce que je veux dire.

Elle avait imperceptiblement durci le ton. Les mots restaient légers, mais je sentais que le sujet mettait à nu une partie d'elle qui était hors de son contrôle. Dehors, l'orage qui menaçait toute la journée avait enfin éclaté et de nombreux touristes qui dînaient en terrasse envahissaient, trempés, l'intérieur du restaurant. En écoutant Marie, je découvrais l'ambivalence de celle que tant de monde désirait pendant cette époque bénie des amours faciles et qui, pourtant, était restée seule. J'avais toujours connu cette fille accompagnée, mais finalement cela n'avait jamais duré longtemps. Loin de la beauté qui papillonne entre les prétendants, elle avait construit sa vie amoureuse de rupture en fuite.

- Tu sais, me dit-elle dans un souffle, je suis persuadée qu'on recommence à jamais le même schéma. Il y a des gens sans doute faits pour les relations stables, pour le train-train rassurant du quotidien, pour la monotonie douce du couple. Moi, mon lot c'est de tomber sur des gars qui se découvrent des névroses ou qui refusent simplement la vie à deux. Je n'ai jamais eu de mal à trouver un compagnon, mais je suis épuisée de les voir tous partir. Faudra un jour que je solde mes comptes avec cette charge que je garde, avec toutes ces petites égratignures de la vie qui ne font pas ensemble une blessure, mais qui irritent au jour le jour.

Elle avait encore baissé le volume de sa voix et un silence pesant s'installa entre nous. Je cherchais un moyen de reprendre la conversation sur un sujet plus léger quand la sonnerie de son téléphone se fit entendre. Elle monologua un temps, puis elle fit signe au serveur pour avoir l'addition et, seulement à ce moment-là, elle m'expliqua la situation.

- J'ai un gros pépin au magasin. La foudre est tombée visiblement sur un relais électrique et il y a une coupure de courant sur toute la zone. C'est le service de gardiennage qui vient de m'appeler. On a bien un groupe de secours qui fait tourner les frigos mais, pour l'instant, il n'est pas relié aux bacs de la surface de vente. J'aurais dû par précaution les faire vider avant de partir, mais ce n'est pas le cas. Avec le cagnard qu'on a eu aujourd'hui et si jamais il fait le même demain, je suis bonne pour benner toute la marchandise. Ça m'embête de te planter là comme ça, mais si tu veux, tu viens me donner un coup de main, on transfère vite fait le contenu des bacs dans le congélateur central et on termine la soirée ailleurs.

Elle avait l'air de me faire une proposition, mais le ton de sa voix ne semblait admettre aucune alternative. Laissant ma voiture sur le parking, je montais à ses côtés pour rejoindre son lieu de travail.

* * *

L'immense surface était plongée dans le noir. C'était impressionnant de voir combien un univers aussi familier qu'un supermarché pouvait basculer aussi complètement dans l'inconnu. Dans les faibles halos des sorties de secours, on pouvait voir se découper les ombres imposantes des rayonnages. L'œil cherchait inlassablement des repères qu'il ne trouvait jamais. Ici tout était identique et tout semblait hostile et menaçant. Marie revint d'un local technique en poussant deux cages qui avaient la hauteur d'un homme sur un peu plus d'un mètre de côté. Les containers grillagés étaient montés sur roulettes et faisaient un bruit métallique quand l'un d'eux percutait l'autre sous la poussée de la jeune femme.

- Tiens, dit-elle en me tendant une lampe torche. Suis-moi, les bacs sont dans cette direction-là. En fait, on est en plein revamping et les travaux d'aménagement sont presque finis. C'est pas trop tôt d'ailleurs, tu n'imagines pas ce que ça a été ces deux der-

niers mois. La direction générale a refusé qu'on ferme, alors on a tout refait par bouts tout en maintenant le magasin ouvert. Même les sols ! Les ouvriers posaient le carrelage d'un rayon la journée et on réinstallait les gondoles dessus pendant la nuit. Un vrai boulot de fou, tout le monde est épuisé. C'est vraiment pas de pot cette coupure, les bacs ont été réinstallés avant-hier, c'est pour ça qu'ils ne sont pas encore reliés aux groupes de secours. Les armoires vitrées que tu vois là, elles sont branchées sur un circuit sécurisé qui a pris le relais pendant la panne, il n'y a plus que les grands bacs centraux qui sont sur le réseau général.

Elle balayait l'espace du faisceau de sa lampe, ponctuant son discours d'une étrange danse lumineuse.

- Tu te mets au bout et tu remplis avec le contenu des bacs, il faut faire vite, je ne suis pas sûre que la sécurité m'ait prévenue directement. Si on veut préserver la chaîne du froid, faut se grouiller. Je prends l'autre côté.

Je commençais donc à la lumière de ma lampe à transférer les litres de crèmes glacées, les sachets de légumes, les cartons de steaks hachés.

- Tu vas voir, me cria-t-elle à l'autre bout de la travée, parfois y a plus grand-chose. Faut pas oublier qu'on est samedi, et avec cette chaleur, le froid est un rayon qui marche pas mal. Bien sûr, j'évite de faire remplir les rayons avant la coupure du week-end.

- Je suis pas sûr que tout ce qu'on trouve dans ces bacs soit encore consommable, dis-je avec un air amusé.

En effet, calé entre deux sachets de légumes préparés, le corps d'un corbeau reposait au fond du congélateur. Marie me fit un signe d'incompréhension. Elle ne pouvait évidemment pas voir l'animal d'où elle était. Je pris donc l'oiseau par une aile et je commençais à le soulever pour le lui montrer. L'aile se déploya, ouvrant en éventail les plumes dont le noir découpait la nuit. Je brandis un peu plus haut encore la forme inanimée quand un bruit sec se fit entendre au bout de mes doigts. Je crus d'abord

que l'aile avait cassé, ne pouvant soutenir le poids dans son entier, mais le bruit ressemblait plus à l'enclenchement d'une pièce mécanique qui trouve son logement. Comme une boîte de vitesse manuelle qui finit par accrocher la marche arrière. À ce moment précis, la bête, jusque-là inerte, reprit vie. Elle se mit à battre furieusement des ailes et je la lâchai dans un cri de terreur. L'oiseau tomba sur ses pattes, sembla réfléchir une fraction de seconde, puis s'envola en cherchant des appuis sur l'air comme le geste désespéré du nageur remontant à la surface. Marie m'avait rejoint et était hilare.

- La structure du toit en est pleine. Tu n'imagines même pas la quantité de dégâts qu'ils peuvent nous faire pendant la nuit justement. En plus il n'existe aucun répulsif pour ces bestioles.

- J'ai eu la peur de ma vie ! suffoquai-je. Je pensais qu'il était mort et je voulais faire le malin en te montrant la dépouille.

- Allez, le malin, on finit vite fait et je t'offre de quoi te remonter.

Une fois le dernier bac vidé, Marie m'emmena dans l'envers du décor de son magasin. Ici, le sol n'était plus carrelé, les murs avaient été laissés brut et c'en était fini de l'habillage tape-à-l'œil de la surface de vente. Elle ouvrit la lourde porte métallique de la chambre froide et fit avancer, une à une, les deux cages dans la pièce où régnait un froid polaire.

Quand elle passa près de moi après avoir rentré le second chariot, je fus pris d'une impulsion. Était-ce parce que nous étions seuls, était-ce cette connivence qui s'était installée entre nous depuis le début de la soirée, ou alors juste la tentation de replonger dans des sensations oubliées qui avaient sommeillé en moi et que je n'avais jamais assouvies ? Je passais mes bras autour de sa taille et j'approchais mes lèvres de son visage. Sans qu'il fût possible de dire qui embrassait l'autre, nos bouches se trouvèrent et nous échangeâmes un premier baiser. D'autres suivirent et nos mains entamèrent un ballet de découverte de nos épidermes.

Puis je la sentis se durcir dans mes bras. Alors que l'instant auparavant son corps s'abandonnait à la douceur de notre échange, une onde la solidifiant dans son entier. Je m'écartais d'elle pour contempler son visage dans la pénombre, craignant d'avoir été trop présomptueux en l'embrassant. Ses yeux étaient fixes et elle était animée désormais de tremblements.

- Non ! Non ! dit-elle d'une voix blanche. Je sais comment ça va se finir, comment cela se finit toujours. Tu vas profiter de moi, puis tu vas m'abandonner. Comme les autres. Comme tous les autres !

Le ton glacial de sa voix était devenu désormais un cri hystérique. Chaque mot déchirait le silence et elle me regardait avec des yeux rageurs d'où coulaient des larmes. Mais elle ne semblait pas s'adresser à moi. Elle était entrée en dialogue avec elle-même, avec ses fantômes, avec toutes ces petites déchirures qui laissaient passer la douleur, la peine et la folie.

- Il faut que je solde mes comptes. Il faut repartir sur des bases plus saines, je leur ai dit à tous qu'ils étaient responsables, qu'ils devaient payer, qu'ils devaient connaître cette souffrance qu'ils m'avaient fait endurer. Je l'ai dit à David, à Richard aussi. Ils voulaient juste coucher avec moi. En souvenir du bon vieux temps. Comme s'il y avait un bon vieux temps ! Je leur ai dit que c'était à leur tour d'être seuls, d'être abandonnés comme ils m'avaient abandonnée. Comme ils m'avaient tous abandonnée.

Elle posa ses mains sur mes épaules. M'attendant à ce qu'elle me frappe sous le coup de sa crise nerveuse, je reculai d'un pas. Ce mouvement la sortit de sa torpeur et son regard sembla à nouveau me voir. D'une poussée, dont je n'aurais pas cru capable son corps frêle, elle me propulsa dans la chambre froide. Déséquilibré je tombai à la renverse, ce qui lui donna le temps de fermer la porte. Me plongeant dans la nuit glaciale. Par un hublot que j'embuai de mes respirations, je la vis faire demi-tour en courant et quitter la réserve.

* * *

L'oiseau remonta le plus vite possible sur son abri. La douleur irradiait encore dans son aile, mais il pouvait voler. Demain il resterait caché. Il attendrait cette fois que la faim le fasse sortir. Il retournerait à l'essentiel : assumer ses besoins. Il avait pris de trop grands risques à basculer dans l'immense terrain de jeu. Il fallait qu'il réécoute son instinct. Puis il partirait, il était peut-être temps de retrouver l'extérieur, de quitter cette prison dorée. Aucun endroit n'est vraiment sûr pour ceux de son espèce.

* * *

Je sens que mon esprit vacille, comme la flamme fragile d'une bougie. Je ne trouve aucune réponse. Cette porte ne s'ouvrira pas. Marie ne reviendra pas. Bientôt, dans ce silence, je m'éteindrai et enfin je retournerai vers ce havre d'impunité et de douceur où rien ne compte. Où il n'y a plus ni passé ni présent.

Le noir.

Nick Gardel

**LE
PASSAGE**

nouvelle

Le Passage

Ce qu'il faut, c'est continuer. Toujours. Forcer ses muscles à répondre encore une fois pour grimper encore. Oublier la neige, le vent, la fatigue. Oublier les pieds gelés. Les oublier eux aussi. Peut-être que la *Guardia* a abandonné. Ce doit être le tour des français maintenant. Dans mon cas, on n'a pas d'alliés, pas d'amis. C'est au premier qui vous attrapera. Je suis un « clandestin ». Une étincelle d'espoir qui brûle et court dans la nuit. Ça fait bien longtemps que le passeur m'a largué, trois heures que je grimpe cette fichue montagne.

« Va vers les lumières », qu'il a beuglé le passeur. C'est à peine si j'ai compris quelque chose avec son accent andalou qui bouffe la moitié des mots. Les Andalou sont tous des voleurs de toute façon. Voleurs ou assassins comme disait ma mère. Mais moi, ils ne m'auront pas. J'ai toujours été malin. Pas travailleur, ça non, mais malin. J'aurais pu faire bandit ou policier. J'aurais même pu être douanier qui sait ? Ce serait moi qui serais en train de courir après un autre pauvre type qui tenterait sa chance. Car c'est un jeu, un grand jeu comme ceux des gamins. Y a pas vraiment de haine. Juste l'envie de prouver qu'on est le plus malin. Une sorte de fierté. Seulement, ce jeu, beaucoup y restent. Une fois le type se fait bouffer pas un ours, l'autre fois il crève de froid en se paumant dans la montagne. Beaucoup de perdants pour pas vraiment de gagnants. Faut dire que pour passer on laisse tout. On s'allège. D'abord, il faut régler l'Andalou d'avance. Trois ans de salaire. Et puis pas question de trimbaler des affaires en crapahutant de nuit dans la montagne. Alors on part seul, sans rien. Et le jeu commence. Dans mon cas, on n'a pas d'amis.

Encore un pas, un autre. Peut-être une vingtaine en tout pour arriver à la crête. Là-haut, on voit les lumières de la vie nouvelle. De ce côté-ci, tout est toujours allumé, paraît-il.

Les bruits de la nuit me percent la chemise comme des épines de pins. Ça fait bien longtemps que je ne grelotte plus et que ma peau ne sent plus vraiment rien. Il faut que je me force à penser à mes jambes, les forcer à grimper encore. La descente sera facile. Les curés font bien de mettre leur paradis dans les nuages, c'est toujours plus dur de monter. Alors que pour descendre, y a qu'à se laisser couler...

Cette fois-ci, le dernier pas est fait. Je me suis encore cassé la gueule dans la neige, mais j'y suis arrivé ! La crête est sous mes pieds et je vois au loin les lumières de la liberté. Une nouvelle vie à portée de regard. J'ai toujours été malin. Reste plus qu'à descendre. Cette fois-ci la partie est gagnée.

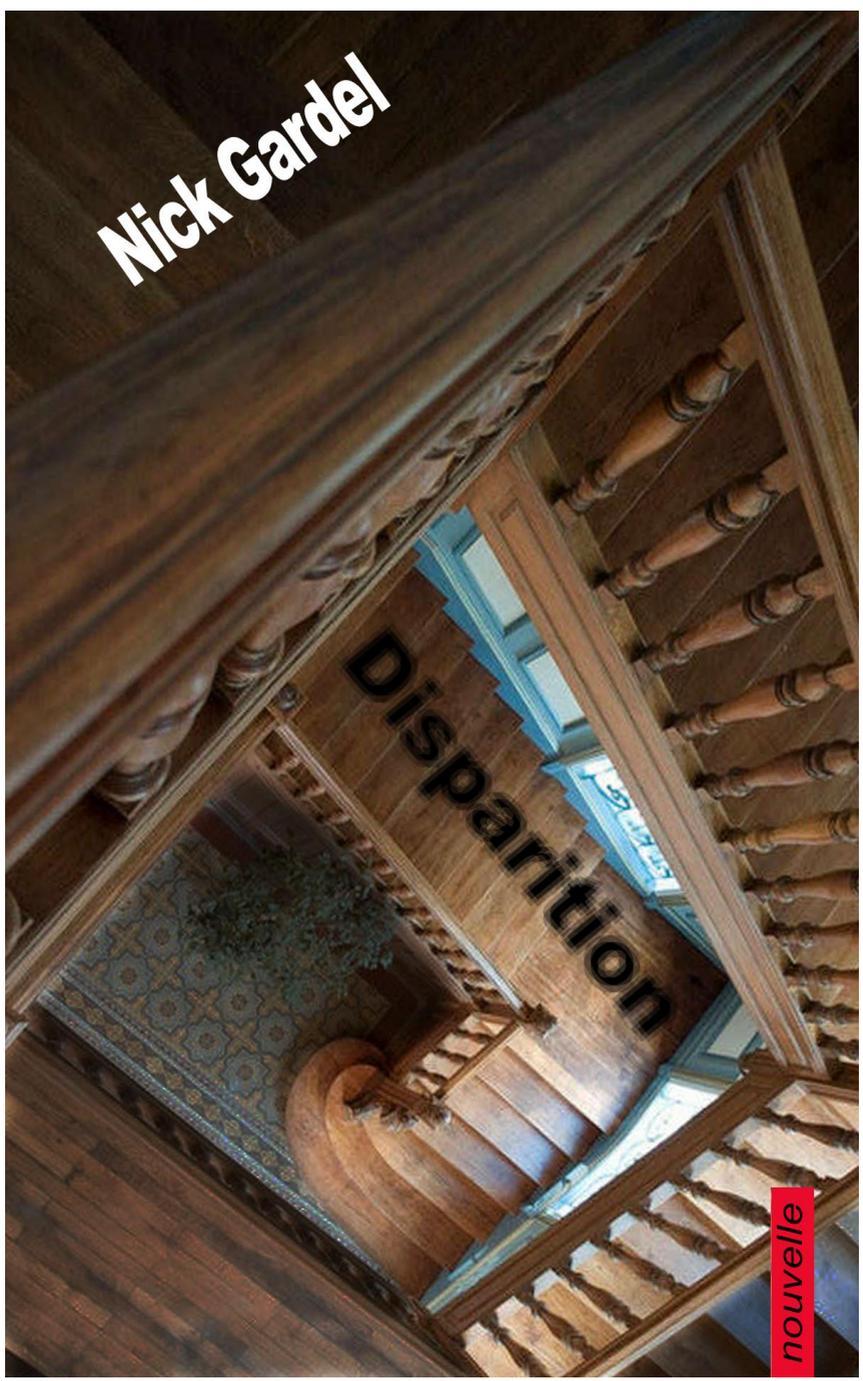
* * *

Je ne sens plus mon corps. Mon étincelle d'espoir s'éteint doucement, noyée dans mon sang. L'Andalou m'a bien roulé. Les lumières sont encore loin sans doute, mais je ne les vois plus. Mes os sont brisés et curieusement je ne souffre pas. J'ai dû tomber d'au moins 20 mètres avant de rouler et de m'écraser contre un arbre. Je me souviens d'avoir senti la rudesse de l'écorce. Une falaise ! Ce pourri d'Andalou m'a conduit sur le versant d'une falaise ! Peut-être, pour que je ne revienne pas dire qu'il n'y a rien de l'autre côté. Rien que des lumières bien trop loin. Des lumières comme des étincelles d'espoir qui brillent à jamais dans un paradis inaccessible...

Nick Gardel

Disparition

nouvelle



Disparition

Emerson OLDWITZ poussa précipitamment la porte vitrée du 142 Elmett Street. Comme à l'accoutumée, il était en retard et il gravit quatre à quatre les marches qui le séparaient de l'ascenseur. Il prit celui-ci jusqu'au 4e et se planta devant la porte de chêne massif qui arborait la plaque de cuivre étincelante :

Dr FRIEDMANN Samuel

Psychanalyste
Sur rendez-vous uniquement

OLDWITZ consulta sa montre-bracelet. Il avait une demi-heure de retard et FRIEDMANN avait déjà dû prendre un autre patient. Il épongea son front luisant avec un mouchoir et prit une grande inspiration. Avant la salle d'attente, il faudrait affronter Mlle Pickwick. Il posa sa main sur la poignée, hésita encore un instant et poussa la porte.

Les tentures du secrétariat étaient défraîchies et ce qui avait été sans doute un beige sable, tirait maintenant vers le maron-nasse. Un portrait outrageusement coloré de Freud trônait au-dessus du petit bureau qui faisait l'angle au côté d'une plante verte exubérante. Les larges feuilles tombaient mollement sur le clavier de l'ordinateur et la jeune femme qui y pianotait les repoussait fréquemment de la main.

Mlle Pickwick était jeune et fraîche, les cheveux vaporeux autour d'un visage angélique. Le nez était un peu trop long et portait atteinte à la beauté de l'ensemble. Le regard était doux et brillant d'intelligence derrière des lunettes à très grands verres.

En voyant la porte s'ouvrir, elle leva les yeux de son écran et fit une moue de reproche.

– Monsieur OLDWITZ, vous êtes encore en retard ! Il faudrait que vous compreniez que le Docteur ne peut pas se permettre d'avoir des patients comme vous, le gronda-t-elle sur un ton de reproche qui sonnait assez mal avec sa voix suave.

– Je sais bien mademoiselle, mais, voyez-vous, hier soir j'ai fermé la porte de mon appartement à clef pour me prémunir des cambrioleurs. Mais j'ai égaré mes clés et je n'ai pas pu sortir ce matin.

– Il fallait prévenir dans ce cas, M. Oldwitz. J'aurais pu reporter votre rendez-vous.

– C'est-à-dire, euh... Je fais une sorte de phobie au téléphone. J'ai peur que la personne qui se trouve à l'autre bout ne soit pas ou plus vraiment là... Vous voyez...

La secrétaire le regarda d'un air vague et poussa un gros soupir. Elle consulta son ordinateur.

– Je vais essayer de vous intercaler entre deux rendez-vous. Vous commencez à connaître le chemin de la salle d'attente, dit-elle d'une voix posée, mais qui exprimait toute son exaspération.

Oldwitz se tassa sur lui-même et s'épongea le front une nouvelle fois. Son cou déjà presque inexistant disparut tout à fait et il prit un air résigné. Il fit mouvoir ses 110 kilos sur la moquette bleutée du couloir vers le rai de lumière qui provenait de la pièce du fond.

Il y avait déjà quelqu'un dans la pièce. Celle-ci était très éclairée par la grande fenêtre qui donnait sur l'avenue. Quatre ou cinq aquarelles maladroitement ornaient les murs dans de somptueux

cadres. Oldwitz savait qu'elles étaient l'œuvre de Friedmann lui-même. L'essentiel de la place était occupé par une série de fauteuils dépareillés. Une table basse couverte de magazines récents et anciens était placée au milieu. Oldwitz embrassa du regard la petite salle. Un autre homme était là, la tête dans les mains en regardant le sol. Il lança un regard à Emerson et lui fit un signe vague en guise de bonjour. Celui-ci longea la petite table basse et s'assit pesamment sur le fauteuil rouge râpé qui couina sous son poids. Il sortit son mouchoir et s'épongea le front une fois de plus d'un geste machinal. Puis il le replia bien soigneusement en quatre, contempla un moment les motifs du tissu et le remit dans sa poche de veste. L'homme était à deux chaises de lui et regardait à nouveau le sol.

Oldwitz prit l'exemplaire de Time qu'il avait abandonné la fois précédente dans la pile de journaux sur la table. Il feuilleta quelques pages et se tourna vers l'inconnu.

- Vous attendez pour une consultation avec le docteur Friedmann ? s'enquit-il

- Non, répondit l'homme en levant la tête. Ma femme est en ce moment en consultation.

- Je me permets de vous demander cela, parce que je suis moi-même un patient du Docteur. J'ai malheureusement été retardé et je dois me glisser entre deux rendez-vous pour ma séance. Cela fait longtemps que votre femme voit le Dr Friedmann ? Je dois dire qu'il m'a beaucoup aidé. Je souffre d'une série de phobies très handicapantes pour la vie courante.

- Non, c'est la première fois. Mais nous avons fait le tour de pas mal de spécialistes de toute façon, ils nous ont tous dit la même chose. Tant qu'on n'aura pas attrapé ce salopard, elle ne pourra pas aller mieux...

Emerson eut un instant de recul et dit d'une voix sourde :

- Je ne comprends pas, vous parlez du docteur Friedmann ? Pourquoi devrait-on l'attraper ?

- Vous m'avez mal compris ou plutôt je me suis mal exprimé sans doute. Ma femme a été violée et je parlais de l'homme qui a fait ça. La police est incapable d'arrêter le coupable, je crois même qu'ils ont laissé tomber l'affaire. Alors, depuis, ma femme se morfond et notre vie à tous les deux est brisée.

Sa voix avait diminué de volume peu à peu et il s'était voûté sur sa chaise. Les pupilles d'Emerson Oldwitz se rétrécirent et il chercha quelque chose à dire pour aider un peu le jeune homme.

- Vous savez, le viol dans la rue est désormais monnaie courante. Je suis sûr que le Dr Friedmann sera en mesure d'aider votre femme. Il fait des miracles. Moi-même, il m'a guéri de ma phobie de la radio et de la télévision. Je pense que les schémas psychiques des gens traumatisés dans de telles circonstances sont assez bien connus désormais.

- Mais, elle n'a pas été violée dans la rue ! Comprenez-vous, c'est chez nous qu'elle a été violentée. Dans notre propre maison ! Vous imaginez ce qui peut s'en suivre comme troubles pour elle.

- Oui, je vois, quelque chose comme de l'insécurité constante et une certaine forme de paranoïa sans doute.

- Et en plus, mon ami et moi avons été à deux doigts de l'attraper ce fumier. Il a disparu comme par enchantement. Incompréhensible.

- Comment ça, vous l'avez surpris et il vous a filé entre les doigts ?

Oldwitz se rapprocha du jeune homme. Il remarqua la taille impressionnante du biceps qui saillait sous la chemise de celui-ci. En temps ordinaire, il n'aurait pas fait bon de se frotter à lui. Il ressortit son mouchoir et se tamponna le front. L'homme s'était redressé sur sa chaise cannelée. Son regard brillait d'une sorte de révolte ardente. Une énergie qu'il contenait à peine. Les veines de ses mains saillaient tant il les serrait l'une dans l'autre tout en parlant. L'homme prit une longue inspiration comme s'il allait se lancer dans une séance d'apnée et il commença :

- En fait, c'est le truc le plus mystérieux qui me soit arrivé. Mais il faut que j'explique tout en détail pour bien comprendre. Voilà des mois que je me répète cette histoire à l'intérieur. Je l'ai racontée mille fois aux flics. Timmy aussi. Et rien, on a beau tourner dans tous les sens, on ne comprend pas comment il a pu disparaître.

- Votre femme s'appelle Timmy ? s'enquit Emerson. C'est un nom peu commun pour une personne du beau sexe.

- Non, Timmy, c'est mon copain. Ma femme s'appelle Anna. Son vrai prénom c'est Lee-Anne, mais elle déteste, enfin c'est sans rapport.

Je vais vous expliquer. Nous nous sommes installés ici il y a deux ans, ma femme et moi, je veux dire. On s'est connus à la fac. J'avais un studio avec Timmy et David et ce sont mes meilleurs potes. On était une vraie bande avec quelques autres. On avait grandi ensemble, sans se quitter ou presque depuis la primaire. Forcément on se voit moins depuis qu'on a déménagé. Mais ils sont quand même venus tous à notre mariage et les deux comiques étaient mes témoins pour la cérémonie en hiver dernier. Ma femme et moi on est tous les deux postiers. Les études, ça nous a barbés assez vite. Les autres aussi ont suivi leur chemin. David est même devenu prof dans notre fac. Élise, la meilleure amie d'Anna travaille dans une banque. Timmy, lui c'est resté

une tête. Il est physicien. Mais pas ce genre de théoricien dans la lune. Non, il s'est fait embaucher par une grosse boîte qui fabrique du high-tech. Vous voyez ?

- Des télévisions, des ordinateurs, dit Oldwitz en frissonnant, songeant aux 24 séances que lui avait coûtées sa phobie de ce genre d'appareil. J'ai toujours envié ce genre d'individu qui peut vivre entouré de ces machines. Moi j'ai eu longtemps peur que ces composants électroniques n'interfèrent avec mon cerveau. Vous savez tous ces microcourants, ces champs magnétiques...

L'homme regarda Emerson Oldwitz et une lueur d'interrogation passa dans son regard.

- Le cerveau de Timmy, lui il carbure à toute blinde. Toujours est-il qu'on a réinvité tout le monde cet été à passer quelques jours chez nous. Faut dire que pour le mariage on n'avait pas été gâtés par le temps alors on avait promis à tous de refaire la fête quand le soleil serait revenu. Et ils sont encore une fois tous revenus ! On a véritablement campé dans l'appartement ! Anna était en congé et moi je posais quelques fois mon vendredi pour qu'on puisse pousser jusqu'à la mer et se baigner un peu. C'est un jeudi que ça s'est passé. Mais je dois vous décrire comment est l'immeuble. On n'avait pas trop les moyens quand on s'est installé alors on n'a pas été trop regardant. On habite un trois-pièces au quatrième étage sans ascenseur. C'est le dernier d'un vieil immeuble avec un escalier qui tourne jusqu'au rez-de-chaussée. Les appartements sont à l'ancienne, vous voyez. Ce n'est pas du carrelage au sol, mais des espèces de briques rouges. C'est vachement froid.

- Je vois, des tomettes à l'ancienne. Ils en font maintenant en linoléum qui ressemblent comme deux gouttes d'eau aux vraies. Je ne comprends pas l'utilité de copier un produit aussi facile à produire. On dirait souvent que le modernisme, ce n'est que réussir à reproduire à un degré de plus en plus élevé, ce qui existe

déjà sous une autre forme. Attention je ne suis pas un conservateur maniaque, je ne le suis plus en tout cas, mais je suis pour le progrès utile.

- Oui...

L'homme marqua une longue pause comme s'il cherchait à chasser les idées que lui insufflait Oldwitz pour pouvoir reprendre le fil de ses pensées. Il continua d'une voix calme, en pesant les mots lourdement pour montrer tout le sens qu'ils contenaient.

- Bref, tout est vieux dans ce fichu immeuble. Même la porte est faite à l'ancienne. Vous savez, avec une poignée des DEUX côtés. Ça doit venir du temps où il n'y avait pas tous ces malades qui traînaient dans les rues. En général, quand on était à la maison, on laissait les clés sur la serrure du côté intérieur en donnant un tour. Mais, vous savez ce que c'est, on n'y pense pas toujours...

- A qui le dites-vous ! Si je vous disais que je suis en retard parce que j'ai donné ce maudit tour de clé hier soir et que j'ai perdu mon trousseau ce matin. Je sais qu'on ne peut pas perdre quelque chose dans son propre appartement, mais ça m'est arrivé ! J'ai dû le jeter dans le vide-ordures. Il m'a fallu appeler un serrurier pour sortir de chez moi !

- Si on l'avait donné ce tour, il ne serait peut-être rien arrivé à Anna, reprit l'homme tristement.

Ses épaules s'étaient de nouveau affaissées et l'idée qu'il avait lui aussi besoin des soins du Docteur Friedmann traversa l'esprit d'Oldwitz. Un sentiment de culpabilité qu'il faudrait qu'il mette à jour sans doute.

- Comment cela s'est-il produit, demanda doucement Emerson. Je suppose que l'homme s'est introduit dans votre appartement pendant que vous étiez sorti.

- Exactement, répondit vivement le jeune homme. Nos amis étaient repartis le matin ou la veille au soir, ils ne restaient que Timmy et David qui devaient prendre un train ensemble dans la soirée. Moi j'étais au boulot, David était parti voir un collègue sur le campus dans la ville et Timmy était parti se balader comme ça lui arrivait souvent. En fait, ils laissaient le champ libre à Anna pour qu'elle puisse ranger un peu l'appartement sans avoir personne dans les pattes. Elle préfère être seule pour ces choses-là. Moi je veux bien l'aider, mais de toute façon elle recommence après moi. Alors ce jour-là, elle repassait dans la chambre quand le type lui a sauté dessus. Il lui a même pas laissé le temps de le voir, il l'a couverte tout de suite du sac à linge en serrant le cordon autour de ses épaules. La pauvre a crié tout ce qu'elle pouvait un moment, puis elle nous a dit qu'elle s'était mise à pleurer doucement pendant que le mec la...

La voix de l'homme s'étrangla, et Oldwitz lui fit un signe de tête pour lui faire comprendre qu'il avait compris. Après une courte pause où il reprit son souffle, l'homme continua:

- Après ça, il lui a attaché les mains et il s'est apprêté à recommencer. Du moins, c'est ce qu'Anna a cru. C'est alors que quelqu'un a sonné à la porte. C'était Timmy. Il a crié un truc du genre "Anna j'ai oublié mon double, tu peux m'ouvrir ?". Alors la pauvre s'est mise à hurler et le type l'a lâchée puis s'est carapaté.

- Votre ami était de l'autre côté de la porte de votre appartement. Mais comment avait-il fait pour monter au quatrième s'il avait oublié ses clés ?

- En été, la porte du hall reste ouverte pour faire un peu courant d'air avec la porte de la cour intérieure. Vous pigez ? Pour

rafraîchir un peu, quoi. Toujours est-il que Timmy voit la porte de l'appartement s'ouvrir et le type débouler en trombe et le bousculer. Avec ça, y a Anna qui gueule dans le fond. Il a fait trois pas dans sa direction, puis il a préféré poursuivre le type que se barrait dans les escaliers. En descendant, il s'est mis à crier "Arrêtez-le, au voleur, stoppez-le". Et là c'est moi qui suis rentré du boulot. Je l'ai entendu crier et j'ai gueulé à mon tour. "Tommy qu'est-ce qui se passe !" que j'ai dit. Il a répondu "Il descend, attrape-le".

- Si je comprends bien, votre ami Timmy était plutôt vers le haut des escaliers et vous complètement en bas. Vous m'avez dit que le quatrième était au dernier étage, donc votre lascar n'a pu que descendre. Vous l'avez donc croisé l'un ou l'autre.

- Que dalle, oui ! répondit l'homme en criant presque. Et surpris par le propre volume de sa voix et le sursaut d'Oldwitez il reprit plus bas:

- Rien du tout ! On s'est rejoint Timmy et moi au niveau du premier. Le mec a disparu tout simplement. Volatilisé ce pourri ! Et depuis Anna est prostrée. Je peux plus la toucher. Timmy est resté un peu avec nous, David a été obligé de repartir quand même pour assurer ses cours. Depuis, je vais de psy en psy pour essayer de soigner Anna. Mais ils répondent tous la même chose. Il faudrait savoir ce qu'est devenu le type pour commencer sa guérison. Elle a trop peur qu'il ne revienne, inconsciemment elle croit que tout lui est possible, vu qu'il a disparu la première fois.

- Mais il n'a pas pu s'arrêter entre le quatrième et le premier ? Si votre porte possède une poignée, les autres aussi sans doute. Il s'est peut-être introduit dans un appartement sur le chemin.

- On y a pensé avec les flics. Il n'y a qu'un seul appartement par étage. Le troisième est occupé par un représentant qui n'est jamais là et la porte était fermée. Après, il y a un docteur, un gy-

néco, au deuxième. C'est le médecin de ma femme, c'est pratique de l'avoir dans l'immeuble pour elle, vous voyez. Sa secrétaire est placée un peu comme celle d'ici, juste en face de la porte. Elle certifie qu'elle n'a vu personne à ce moment-là. En plus, un homme, chez un gynéco, vous pensez si elle s'en rappellerait !

- Et au premier ? interrogea Emerson le sourcil froncé et le front dégoulinant.

- C'est madame Milton-Kreuper. Une vieille pie, veuve depuis vingt ans. Elle n'ouvre à personne et sa porte à elle est mieux gardée qu'un coffre fort... A croire que c'est elle qui a raison... Vous voyez. Aucun moyen de s'enfuir. Juste les escaliers. Juste ces foutus escaliers avec leurs briques rouges...

Il avait dit cette dernière phrase en baissant la voix. Une fois encore, il laissa sa tête s'affaisser et la prit dans ses mains. Oldwitz ressortit son mouchoir qui commençait à être trempé et, après l'avoir déplié complètement, sécha du mieux qu'il pût son front ruisselant. D'une voix qui se voulait rassurante, il demanda :

- Vous habitez au dernier étage, mais n'y a-t-il pas un grenier ou tout au moins une soupente ? C'est courant dans ce genre de bâtisse. Vous m'avez dit que Timmy avait fait quelques pas dans l'appartement, il a donc quitté des yeux le couloir un instant. C'est suffisant pour que l'agresseur décide de monter plutôt que descendre.

- L'inconvénient, c'est qu'il n'y a rien au-dessus de nous, pas même un accès au toit. Dit-il avec un geste de négation. Rien du tout.

- Mais n'aurait-il pas pu se cacher sur le palier, le vôtre ou un autre d'ailleurs. Dans une armoire électrique peut-être ? Timmy l'aurait dépassé sans le voir.

- Ben... C'est pas trop possible, car il n'y a rien de ce genre au niveau du palier. Les compteurs sont dans la cave ou au rez-de-chaussée dans l'entrée. Et puis même s'il s'était mis dans l'ombre ou autre part pour se planquer, on l'aurait trouvé quand les flics ont fouillé l'immeuble après. Quand on les attendait, il y avait toujours Timmy ou Moi qui surveillions la porte du rez-de-chaussée. Il y a même David qui est revenu peu après. Personne n'a pu entrer. Non, je vous assure le type a disparu.

- N'y a-t-il pas des fenêtres au niveau des paliers. Il aurait pu en ouvrir une et s'enfuir par là. Vers la cour intérieure peut-être ? Ou juste se tenir sur le rebord pour échapper à votre vue.

- Non plus, dit l'homme avec découragement. Les fenêtres n'ont pas de rebord et en plus elles ont été repeintes lors de la restauration de l'immeuble. Personne ne les ouvre jamais ces carreaux. La vue n'est pas terrible sur la cour... Alors il faut une force de damné pour les décoller. J'ai essayé de tirer sur celle du second. J'ai mis au moins cinq minutes avant qu'elle cède. Y a même plein de peinture sèche qui s'est détachée des charnières. Aucune chance que le type ait pu s'en tirer par là. Il aurait perdu trop de temps et Timmy ou moi l'aurions rattrapé.

- Mais chez vous, les fenêtres fonctionnent non ? Il aurait pu se cacher, attendre que Timmy descende et rentrer à nouveau dans l'appartement pour filer par l'une de celles qui étaient sans doute ouvertes, puisqu'il faisait chaud dehors.

- Mais les nôtres n'ont pas de rebord non plus. Y a même des grilles en fer forgé à mi-hauteur pour éviter que l'on se casse la gueule. Et puis on est au quatrième. Y a pas loin de vingt mètres jusqu'au sol. Ça fait haut pour sauter ! Je vous dis que je n'y comprends rien. Et les flics aussi d'ailleurs. Ils ont tout fouillé deux fois. Ils ont même fouillé la cave, les placards de tous les appartements. Vous auriez vu la tête de la vieille Milton-Kreuper ! On n'a rien trouvé. A croire que le type n'a jamais existé. Pourtant

Anna n'a pas été violée par un fantôme, le mec était bien réel et il l'est encore dans ses cauchemars. On va bientôt déménager pour l'éloigner de là-bas. J'ai vu une ou deux annonces. C'est plus petit, plus cher et plus loin du boulot, mais si ça peut aider Anna... Moi je ne sais plus quoi faire pour la rattraper. C'est comme si elle était morte.

Emerson Oldwitz se redressa sur son fauteuil. Ses yeux étaient pleins d'une sorte de détermination violente. Il semblait avoir grandi tout à coup. Ses joues, flasques à l'accoutumée, s'étaient tendues et donnaient à son visage une allure altière et sereine. Une sorte de majesté. Il regarda le jeune homme effondré à ses côtés et lui dit d'une voix plus grave que d'habitude:

– Je ne crois pas que vous soyez obligé d'en arriver là. Mais le chemin sera encore long avant la guérison de votre femme. Il vous faudra sans doute attendre encore longtemps avant qu'elle ne reprenne une vie normale.

– Mais elle ne peut pas guérir ! Vous comprenez ! Il faudrait qu'on attrape le salaud qui l'a agressé et il a disparu...

– Je comprends cela, coupa Oldwitz. Mais si je vous ai posé toutes ces questions sur les fenêtres, les placards, etc., c'est pour m'assurer qu'il n'y avait pas d'autres solutions possibles. Je crois que la vérité est presque aussi invraisemblable que ce mystère.

– Quelle vérité ? Vous voulez dire que vous savez ce qu'est devenu le type !

– Mais cela saute aux yeux. Votre agresseur entre dans l'appartement un jour où on ne donne pas le tour de clé habituel. Il saute sur sa victime et l'empêche de le voir immédiatement. Il la viole et est dérangé ensuite. Il s'enfuit, poursuivi par votre ami et précédé par vous. Il est établi qu'il n'a pas pu se cacher ou trou-

ver une autre issue. La réponse ne peut être que cet agresseur mystérieux n'EXISTE PAS.

– Vous insinuez qu'Anna n'a pas été violée !

– Au contraire. Il n'y a qu'un nombre restreint de personnes à ce moment-là dans l'immeuble. Madame Milton-Kreuper est hors de cause, la secrétaire du gynécologue et celui-ci en consultation aussi. Il ne reste que vous-même, votre femme et votre ami Timmy !

– Mais c'est impossible. Anna a entendu Timmy l'appeler de derrière la porte alors que le type était encore là ! Ça ne peut pas être Timmy.

– C'est là que la solution est plus difficile à supporter que le mystère, dit Oldwitz avec assurance. Le viol de votre femme a été prémédité. Incontestablement. Quoi de plus facile pour ce génie en électronique, selon vos propres dires, que de se fabriquer un petit appareil pilotable à distance qui reproduirait sa voix et sonnerait à la porte. Vous voyez, un genre de boîtier qu'il aurait placé sur la sonnette pour le déclencher par télécommande après le viol. Ainsi votre femme servait d'alibi à son agresseur ! Ensuite il se met à courir, récupère son appareil et commence à dévaler les escaliers. Il prend bien soin de crier au cas où il rencontrerait quelqu'un. Et par le fait, vous arrivez. Ce n'était sans doute pas prévu dans son scénario, car je vous rappelle que c'est un scénario. Qu'à cela ne tienne, il vous interpelle depuis les marches et vous lui servez vous aussi d'alibi. Il a tout loisir de se débarrasser de son appareil lorsqu'il sera chargé par vous de surveiller la porte d'entrée en attendant la police.

L'homme semblait abasourdi par les mots de ce drôle de gros personnage qui reprenait son souffle à présent. Il avait les yeux hagards et d'une voix sourde, il murmura :

- Timmy, c'est pas possible... Ça fait si longtemps... Il a même été mon témoin, vous savez... Ouais, mon meilleur pote.

- Son désir pour votre femme doit remonter à plus loin que ça encore, je pense. Vous m'avez dit que votre bande était très soudée. Il y avait peut-être déjà une forme de jalousie à l'époque, ou même une revanche à prendre... Allez savoir ce qui peut se passer dans la tête de quelqu'un qui vit au milieu d'appareils électroniques... Mais les faits ne seront peut-être pas faciles à prouver. Peut-être, si le gynécologue, je suppose que c'est le vôtre qui a ausculté votre femme après l'agression, a fait analyser les sécrétions du violeur à l'époque. En saisissant la justice pour faire une comparaison avec celles de Timmy. C'est possible...

- Et même si ce n'est pas le cas, s'exclama le jeune homme. Vous ne comprenez pas, j'ai une réponse pour Anna. Elle va pouvoir se soigner et nous allons revivre comme avant.

- On ne sort jamais indemne d'une telle épreuve, vous savez. Votre femme va maintenant avoir des problèmes de confiance, des crises de doute et de culpabilité. Je suis sûr que le docteur Friedmann pourra faire quelque chose pour elle, mais ce sera long sans doute. Aussi long que l'oubli peut l'être.

- Mais au moins, il y a un avenir, dit le jeune homme en bondissant sur ses pieds. Je vais courir avertir la police pour qu'elle mette la main sur ce fumier de Timmy.

Déjà il courait vers le couloir en arrachant son blouson de nylon du portemanteau.

- Si ma femme sort, retenez-la s'il vous plaît. Dites-lui que j'ai une réponse. Merci, merci vraiment. Ne lui dites pas pour Timmy. Je préfère le faire moi-même. Je lui dirais en lui faisant comprendre qu'il ne peut en être autrement.

Il disparut dans l'angle du couloir et on entendit la porte en chêne du cabinet claquer derrière lui. Emerson Oldwitz sortit un autre mouchoir immaculé de sa poche. Il le déplia sur son imposante cuisse et regarda un instant les motifs du tissu, des carreaux. Il s'en saisit, le plia en deux et s'épongea le front et les joues. Il le replia une fois encore et le remit dans sa poche intérieure de veston. Il se leva et se réinstalla dans le fauteuil rouge râpé qui gémit à nouveau sous son poids. Avec un effort qui sembla surhumain, il tendit son bras par-dessus son ventre protubérant et se saisit de l'exemplaire de Time qu'il avait précédemment abandonné. Il consulta sa montre, avec un peu de chance il pourrait voir le Dr Friedmann avant la venue du prochain patient.

Nick Gardel

Derniers Mots

nouvelle

Derniers mots

Un enchaînement. C'est comme ça que je vais essayer de construire cette histoire. Une suite irréfléchie, un long collier de perles que je vais enfiler. Mais un collier non linéaire, je n'y arriverai pas. Je ne sais pas structurer ma pensée, et la ligne temporelle est sans doute trop stricte pour moi. Il me faudra des digressions, des allers-retours, des traverses. J'ai toujours vu la vie cinématographiquement, avec ses gros plans, ses ralentis, ce manque de structure. Mon récit ne peut en être autrement. Je me lance.

Je suis un écrivain amateur. J'entends par là que je ne vis pas de ces mots, je n'en vivrai d'ailleurs jamais et, comme les narrateurs de Lovecraft, il se peut que je ne survive pas à ce récit. J'ai souvent employé le mode que j'appellerais « testamentaire » pour mes nouvelles. « Les mots que vous lisez sont les derniers... », cela donne un souffle, un éclairage tendu qui vous incite à poursuivre. Comme si on haletait avant d'avoir couru. C'était ma méthode à moi pour vous donner envie de me lire. C'est pour cela que ce récit ne m'est pas trop difficile à écrire. Bien que différentes, cette fois, les circonstances s'adaptent parfaitement à mon style. L'écriture peut être dangereuse. Non, en fait, ici c'est la foi qui est dangereuse. La foi en l'écrit. Qui a créé l'autre ? Une éternelle question binaire qui se met en abyme. Mais l'écriture est dangereuse parfois, sans recul, sans contrôle, on peut être pris à ce jeu dont on ne connaît pas les règles. Certains mots sont des poignets tranchés. C'est chaud, sans réelle douleur, mais on s'affaiblit à se regarder mourir dans l'eau du bain. Comme un filtre sur un objectif, la couleur n'est pas celle que l'on attendait, mais le rendu n'est pas si mal. On se surprend, on croit à cette

surprise, et l'engourdissement vient... Doucement. L'eau devient huile et l'huile devient mélasse. Les mouvements se font plus lourds, la progression plus difficile. Et ce filtre qui colore la vision, et pourquoi progresser? Juste attendre, sans bouger, les yeux perdus dans ce vague si serein. La conscience qui se dilue, s'éparpille dans la continuité. Contempler la déconstruction du temps. Le film de sa vie? La belle affaire, comme s'il fallait assumer quoi que ce soit avec cette vision brouillée et ce bien-être inconscient. Non, pas de film. Une image fixe, floue, rougie par l'incompréhension. Sans vraie tentative de mise au point. Une perspective désaturée et immobile sur le nulle part. Certains mots s'écoulaient seuls, sans que l'on ne leur creuse le moindre sillon. Et ils marquent profondément. Comme le sang, quand est partie l'eau du bain...

Il faut pourtant que je trahisse mes habitudes d'écriture. Je vais briser ce suspens qui faisait le moteur de mes histoires. Je ne suis pas mortellement blessé, je ne suis pas enfermé dans l'attente d'un châtement. Il se peut que je vive encore pas mal de temps. Mais un jour ou l'autre un cinglé viendra m'ouvrir la gorge en psalmodiant. Un joueur lui aussi qui cherche les règles, ou croit les avoir trouvées. C'est cette incertitude qui me fait peur, c'est elle qui nourrit les mots que vous lisez. Je me comparais aux narrateurs de Lovecraft, l'analogie est bonne. C'est un peu à lui que je dois d'avoir construit ce projet. Car il s'agit bien d'un projet, d'une construction. J'écris cela pour tenter d'expliquer une dernière fois, pour tenter de justifier. Mais je sais que malgré toutes mes dénégations, comme autant de torrents pour éteindre ce feu de paille, il reste des braises et ce seront ces braises qui seront les responsables de ma perte.

J'ai construit ma peur avec celle des autres, avec ce goût morbide qui se terre au fond de nous. Cette parcelle d'ésotérisme qui se cache dans nos recoins en dépit de nos esprits cartésiens, de notre foi dans le rationnel, et de notre quotidien terre-à-terre. J'ai voulu créer un mythe, une légende. Je voulais m'approprier une frange de notre réalité, y insérer mon imaginaire. De ces écrits qui se confondent avec la vie, qui explosent les limites de la page.

Souvent ils n'atteignent cette situation que parce qu'ils sont le travail de plusieurs auteurs. C'est d'ailleurs cette juxtaposition de travaux allant dans le même sens qui crée la parodie de réalité. Je voulais réaliser cet exploit seul, être, à mon tour, l'initiateur de la légende. Je voulais écrire mon « Nécronomicon » ou mon « Neuf portes du Royaume des Ombres ». C'est plus facile de nos jours de pervertir un peu la réalité. Nous sommes tous un peu en quête d'information. Pas de connaissances, mais tout ce qui peut en faire office. La sagesse n'est pas le savoir, dit-on. Notre ère est une ère de savoir.

Aujourd'hui, il faut peu de chose pour construire un mythe. C'est peut-être ça la vraie révolution d'Internet. La moindre ineptie peut faire trois fois le tour de la terre ou mourir dans l'anonymat le plus absolu. Il suffit de se plier aux règles implicites de l'exercice. Tout d'abord, pour étaler au grand jour, il faut dissimuler. Nous sommes trop habitués au matraquage publicitaire, à l'effervescence de celui qui crie le plus fort. Avant, il suffisait de scander des slogans, des accroches pour créer une identité. Désormais, et c'est le plus risible, c'est dans le silence que se trouve la nouvelle vérité. Ça part du principe que les gens cherchent à sortir du lot, ils veulent connaître ce que le voisin ne sait pas, comprendre ce qui les dépasse. Si tout le monde comprend ou sait une chose, c'est qu'elle était trop accessible, donc douteuse.

Mes prédécesseurs l'avaient compris, il ne faut pas faire un traité sur ce que l'on veut transformer en vérité. Sinon on peut faire au mieux un bon bouquin. Non. Il faut choisir un sujet juste à côté et ne faire que citer le mythe que l'on construit. On n'expose pas au grand jour, on ne crie pas aux autres : « regardez ma belle imagination », on se contente de la citer au détour d'une phrase, d'une note de bas de page, d'une obscure annexe. Ce n'est que plus tard, quand vous êtes installé dans cette aura du créateur de légende que d'autres brandiront votre flambeau et disserteront sur ce qu'ils pensent être le fondement même de votre œuvre. Il faut dissimuler donc, suffisamment pour que chacun des premiers adeptes puisse se sentir investi d'une certaine

grâce quand il aura un début de réponse. C'est une chasse au trésor. Vous ne partiriez pas dans ce type de chasse avec une carte achetée en supermarché. Il faut que vous la trouviez cachée dans le double fond d'une malle dans un grenier. Et bien j'ai construit avec application mes greniers, mes malles et mes cartes au trésor.

La règle suivante est que tôt ou tard vous vous frottez à la réalité. Et bien si elle ne veut pas se plier à votre imagination, servez-vous d'elle. Le cas d'école est le principe très humain qu'il est beaucoup plus difficile d'établir une quelconque vérité face à une bêtise vraisemblable. En gros pour tout le monde la terre est plate, et il faut déployer des trésors d'imagination pour faire comprendre qu'elle est ronde. Et c'est comme cela que les raccourcis de raisonnement dirigent le monde. C'est comme ça que les thèses racistes, que les croyances médiévales et autres perdurent. Au premier coup d'œil la terre est plate et ça suffit à beaucoup d'entre nous.

Donc si la réalité vient vous titiller de son aiguillon, il suffit de laisser planer le doute sur l'intérêt que pourraient avoir des personnes, anonymes, mais puissantes, à discréditer votre thèse. Il n'est fait mention de ce livre dans aucune bibliographie officielle ? Qui donc a œuvré pour l'en faire disparaître ? Cet auteur n'existe pas sur les registres d'état civil ? Quelle est l'instance toute puissante capable de rayer quelqu'un de ces mêmes registres ? La rationalité n'est pas le propre de l'humain, elle ne fait que s'acquérir. Et chacun possède un degré jusqu'où va cette acquisition, une limite imperceptible à partir de laquelle nous sommes prêts à ne plus réfléchir et à nous soumettre à ce que nous croyons être vrai, sans véritable base de jugement. C'est un principe de défense sectaire ou de malade mental. Si on vous attaque, c'est qu'il y a complot. S'il y a complot, c'est que vous détenez une vérité.

Et ils sont nombreux ces recoins où nos dérèglements viennent se nourrir de ceux des autres. Internet est leur patrie, leur nouvelle nation, leur royaume oublié derrière la forêt d'épines.

Auparavant, les initiés hantaient les bouquinistes, les bibliothèques, ils s'abonnaient à des fanzines, des parutions occultes et discrètes. C'était le monde des tirages réduits, des éditions détruites, des livres interdits, mais tangibles. Auparavant, ce petit monde pouvait s'appuyer sur une petite réalité et il relevait du génie de créer un mythe de toutes pièces. Désormais c'est à la portée du premier venu, et c'est tellement évident que c'en devient implacable. Car ceux qui naviguent sur la frange de ce monde se sont regroupés. Ils circulent en bande sur la vaste foire du réseau mondial. Ils n'ont pas gagné la lumière, mais ils rayonnent enfin dissimulés derrière cet anonymat factice que sont les pseudo. Ce qui était fouille obscure est devenu étalage informatisé. Les rats de bibliothèque ont découvert la lumière, mis des masques de carnaval et se parent d'un ego surdimensionné. La clé est là, le nouvel ego de ces initiés de la dernière heure. Il leur faut désormais une certaine reconnaissance, même par procuration, n'oublions pas que nous sommes dans le monde du secret, du complot, de l'occulte et de l'intangible. Comprendre cela, c'est dominer ce monde. Ces gens sont devenus tellement soupçonneux qu'il leur faut systématiquement nier l'évidence. Ils s'autoalimentent comme ces si belles névroses que l'on trouve en psychiatrie. Comme cette plaisanterie vieille comme le monde où un quidam plante des drapeaux rouges pour éloigner les girafes. Pourtant il n'y a pas de girafes dans le coin ? C'est que les drapeaux rouges fonctionnent !

Mais voilà que je disserte encore au lieu d'aller à l'essentiel. Toujours ce manque de structure...

Il y a pourtant encore quelques détails à rajouter pour construire les vraies bases d'une foi. La langue par exemple. Bien évidemment, l'ouvrage que vous évoquez n'est pas disponible, c'est une chose, mais il n'est que la traduction (partielle sans aucun doute) d'un texte ancien. Personne ne croira qu'un contemporain natif de notre belle région puisse être un auteur occulte. Ce serait se rapprocher de trop près de la scène de l'illusionniste et voir les fils de soutien. Un mythe n'est jamais une première main, il est passé par le long et dur chemin initiatique d'ancêtres expéri-

mentés, d'adversaires puissants, d'adorateurs enfiévrés. L'original est perdu, la traduction même est expurgée des parties les plus sulfureuses (mais pas complètement), et déjà l'œuvre est titanesque, superlative! Le mythe est maudit, persécuté, plusieurs fois perdu puis retrouvé. Il est tronqué, scarifié, bafoué, mais il est toujours vivant et tenace. C'est la part d'ombre qui le construit, tout ce qui est dans la lumière étant susceptible d'être analysé, disséqué. Les religions perdent du terrain dans l'accès que l'on a de leurs fondements. Certains de leurs secrets les font survivre encore, mais ouvrez grandes les archives et vous verrez s'écrouler leur mainmise sur les esprits. Et ce, quel que soit le message d'amour, de haine ou la vérité qu'elles portent. Le divin n'est que mystère, la foi en a besoin. Sans mystère, il devient accessible, et accessible il n'est plus divin. La foi est littéralement et intrinsèquement l'opposé de la raison. Il faut croire plus que comprendre, mais surtout il faut croire sans comprendre. Une fois les premiers pas faits vers la compréhension, on quitte le domaine de la foi pour celui de la simple opinion. La foi n'est pas point de vue débattu, démontré, accepté, elle est justement tout ce qui reste au-delà de cela. C'est sa seule force et son immense faiblesse. Par nature le croyant ne peut se permettre de réfléchir. Réfléchir c'est douter, douter n'est plus la foi. Au-delà de toutes vérités, la foi peut se baser sur les pires imbécillités ou les réponses à toutes les questions, ce n'est pas le problème du croyant. Fermez les yeux et laissez-vous porter, c'est le message principal. N'est pas plus aveugle que celui qui ne veut pas voir, tout un programme...

Et c'est à partir de cela que j'ai construit mon récit. Une petite phrase glissée dans un forum de discussion, une petite réponse sous un autre pseudo qui reprenait la première. Une autre mention sur une page personnelle très consultée. Un nouveau site même qui reprend des informations connues, mais où ma vérité se noie dans la masse. Il suffit de multiplier les points d'entrée, sans jamais révolutionner par ses déclarations. Elles se doivent d'être anodines, mais suffisamment concises pour paraître renseignées. Vous détenez la vérité, vous n'avez donc nul besoin de

l'étaler au grand jour. Vous ne cherchez pas, vous avez trouvé. Vous avez besoin d'une citation pour corroborer vos dires ? Sans problème, changez de pseudo et citez-vous vous-même ! Vous pouvez même, sous une nouvelle identité, vous permettre de rentrer en conflit avec un habitué en prenant vos écrits à témoin. La mise en abyme est votre arme la plus efficace. Le temps votre allié. Tout sur ce média est stocké, catalogué, retrouvable et accessible à qui sait chercher. Et n'en doutez pas, ceux qui construiront pour vous, ceux qui élèveront votre culte, le premier doute passé, les premières réticences digérées, ceux-là savent chercher.

Mais j'ai été trop gourmand, trop avide de sensations. Il était sans doute trop facile de créer mon mythe, la gageure trop évidente. Alors j'ai voulu créer un récit mortel, une malédiction. Et j'ai lié dans mon inconscience, cette malédiction à la connaissance même. Dans mon histoire, ce n'était pas seulement l'objet qui était maudit, c'est la connaissance qui y était attachée. Le posséder c'était être déjà mort, le connaître c'était mourir dans un proche avenir. Ma vanité me porta même à laisser entendre que seule l'élimination du précédent détenteur du secret pouvait garantir une pleine possession de l'incommensurable pouvoir qu'il garantissait.

Vous comprenez ? Je vais mourir de trop de réussite... J'ai déjà dépassé le simple stade du frisson, je suis passé de l'autre côté, dans ces caves de l'inconscient. Croyez-moi je connais ce milieu, et je sais reconnaître une victoire comme la mienne. Ma malédiction est désormais enterrée avec l'inexplicable, elle ne nourrit plus aucune discussion, elle a franchi le stade de l'explication. Elle est rentrée dans le domaine de la Foi. J'ai créé, non sans ironie, une nouvelle religion, qui a comme précepte unique « Tue celui qui sait pour savoir ». Et ne croyez pas que les choses sont à prendre à la légère, vous n'en entendrez jamais parler dans les magazines ou dans un numéro spécial d'une émission sur le paranormal. Par contre, si vous fouillez, vous trouverez les rites, les cérémonies, les dérives qui sont nés depuis mon ferment malsain. Je ne peux plus nier déjà sans apporter de l'eau à tous ces moulins qui tournent à vide dans l'espoir d'un grain à broyer... Il

n'est pas impossible que l'on cherche déjà qui détient la clé. J'ai tenté de brouiller les pistes, et même si j'ai été très prudent quand je plantais les graines de ma folie, je sais que rien ne résiste à l'analyse maniaque de celui qui veut chercher. On se livre toujours trop dans ce qu'on écrit. Un fanatique reconnaîtra un jour mon quartier au détour d'une de mes phrases, un autre trouvera mon adresse de connexion, puis la dernière étape sera franchie, dans l'horreur. Le mythe est sacrifice, c'est un thorax ouvert sur le sang du monde. Ma vie apaisera un temps ma création folle qui m'aura dévoré. Mais alors il ne restera plus aucune barrière à franchir pour nier cette hérésie. Plus aucun contradicteur, seulement des adeptes, des nouveaux apôtres, des élus et des initiés. Le mythe est seconde main, vous ai-je dit, mais je devais préciser que la première a été tranchée. Tranchée au bras de celui qui a volé la réalité pour y substituer la sienne. Les règles sont trop simples, elles ne permettent pas qu'on triche. La peur est désormais mon quotidien.

Ces mots sont sans doute les derniers...

Nick Gardel

Le temps de la peur



nouvelle

Le Temps de la Peur

La pluie tombait par intermittence sur ce matin grisâtre. La pie étendit ses longues ailes et prit son envol. La clarté du plumage étincela sur le bleu nuit du reste du corps comme un soleil éclaté. Dans un battement majestueux, l'oiseau maudit trancha un instant le matin blafard et se mit à l'abri des longues branches livides d'un pin.

- Mauvais présage, se dit le vieil indien.

D'un revers du bras, il essuya les gouttes qui restaient collées à son front. Il lui fallait être précis pour accomplir le rite. Sa main décharnée s'éleva et, un instant, on vit briller l'éclat de la lame antique. Le coutelas de ses ancêtres devait resservir une fois encore. La dernière fois peut-être. Et il était le seul à pouvoir le faire. Les jeunes ne s'intéressent plus à la nature et ne la comprennent plus. Ils ont oublié les anciens démons, les peurs ancestrales, les pactes de la nuit des temps.

Le bras noueux s'abattit et le petit animal poussa un cri étouffé quand la lame lui trancha les carotides. Le corps du lapin eut encore un soubresaut puis retomba inerte pendant que sa substance vitale s'écoulait dans le creuset en terre cuite, souillant les herbes et le sable qui s'y trouvaient. Conjurer le végétal, l'animal et le minéral, voilà ce qu'il fallait faire. Puis il en appellerait aux quatre éléments et enfin, il donnerait son propre sang pour sceller le nouveau pacte.

Car Quivatii s'était relevé depuis son nid insane. Déjà l'ombre de ses ailes atroces défigurait le soleil, et on sentait planer son odeur de mort sur les terres désolées. Là-bas au fond des vallées, on voyait les signes. Les servants du grand oiseau macabre se réunissaient, grouillaient sous la surface et attendaient leur

heure. Les traités avaient été rompus, les anneaux étaient brisés et la bête était libre.

La veine du vieillard perla ses gouttes de rubis pendant qu'il entamait le chant ancestral. La litanie lancinante faisait vibrer l'air autour de lui, et, parfois les flammes maigres qui combattaient la pluie dessinaient des arabesques sur son visage sans âge. Puis le chant s'arrêta et le corps de l'ancêtre s'affaissa un peu, exténué par la tension qu'il y avait mise. Le pacte était renouvelé ; le grand serment avait été prononcé à nouveau.

Depuis sa tendre enfance, il avait appris, il avait compris les sacrifices qui maintenaient ce monde d'aplomb. Il était seul désormais, témoin oublié d'une lutte ancestrale qui n'intéressait plus personne. Car il était le dernier. Seul, il avait misé sa vie, mais peut-être était-il trop tard. Trop tard pour empêcher le monstrueux volatile de planter ses serres titanesques sur cette terre maudite. Trop tard pour les hommes. Peut-être que le temps de la peur était revenu. La peur et l'abomination...

* * *

Il s'éveilla dans un sursaut, les tempes en sueur avec cette étrange impression d'être observé. Les voix étaient encore venues cette nuit. Elles avaient beaucoup parlé et lui, il avait écouté, soumis. Il avait peur mais le temps de la peur était achevé maintenant, les voix l'avaient promis.

Il dispersa les braises de son feu de la pointe d'une branche. Les petits débris incandescents rougeoyèrent encore une fois et moururent pour de bon. La nuit l'enferma complètement et il eut un frisson qui lui parcouru l'échine dans cette solitude noire et hostile.

Il cala l'étui sombre sur son épaule et reprit son ascension dans cette forêt inhumaine. Les arbres reflétaient la démesure de sa tâche. On était à quelques heures de l'aube et les ombres de la

nuit n'étaient encore que des furtives zones plus sombres que le bois lui-même.

Il arriva en haut de son piton rocheux après avoir escaladé à tâtons la paroi du bloc de granit enchâssé dans le sous-bois. Les voix lui avaient indiqué le chemin et ses doigts trouvèrent toutes les prises, mécaniquement. Il se mit à plat ventre, le souffle court et scruta l'horizon. La cime terrifiante de ces colosses de bois semblait lui bondir au visage comme les arêtes acérées des mille pieux de sa crucifixion. Combien de temps attendit-il ? Peu à peu, le soleil naquit faiblement sur l'horizon et transforma la froide agressivité de la pénombre en un malaise ambiant glauque et malsain. Jamais l'astre ne lui avait paru aussi faible, aussi absent de la tragédie qui allait se jouer sous ses rayons.

Une pie se posa près de lui, sautillant un instant entre les touffes d'herbe et les cailloux pour venir taper du bec dans un signal improbable. Une pluie fine lui dévorait les yeux mais la certitude qui l'habitait désormais était totale. Il ouvrit l'étui et en sortit la longue carabine qui s'y tenait encastrée. L'arme était encore chaude de son corps, tant il avait passé la nuit blotti contre elle, se raccrochant à sa seule et dernière vérité. Depuis longtemps déjà elle était sa réalité, son amarre qui l'empêchait de devenir fou, de sombrer. Les voix savaient cela, elles connaissaient son amour pour le long tube d'acier qu'il maniait avec la précision d'un chirurgien. Elles avaient toujours flatté cette partie de son être, récompensé ses réussites quand il était noyé dans la terreur de ses cauchemars. L'arme était devenue son îlot de salut, elle l'apaisait après ces longues nuits de lutte qui le laissait pantelant de sueur.

Il assembla la petite lunette sur le haut du canon, et fit un tour d'horizon au travers de la lentille. Le réticule dessinait son regard sur les points fictifs qu'il croisait. Parfois il arrêtait la course folle du paysage et fixait un objet ou tout simplement une

zone de l'espace particulière. Il prenait ses repères, délimitait son territoire de visée.

La pie s'envola et descendit plus bas vers la clairière formée par une vague trouée d'arbres. Instinctivement, il la suivit plein de respect et d'effroi. Il la connaissait. Il savait qu'il ne fallait pas trop s'en approcher. Les voix lui avaient dit : « NE PAS TOUCHER A L'OISEAU ». C'est alors qu'il le vit. Il avait la certitude, bien avant de gravir ce rocher, qu'il serait là. Il n'en doutait même plus, tant sa vie et ses rêves se mêlaient depuis trop de temps. Les voix lui avaient conté tant de fois le vieil homme, ces cheveux raides et blancs, ces bras noueux et secs comme des branches passées au feu.

Il vit l'homme s'accroupir et entamer avec précaution une cérémonie solitaire. Elle aussi il l'avait vue, elle se rejouait devant ses yeux comme dans ses longues nuits de cauchemars. Son cœur se mit à battre plus vite, il serra plus intimement encore son arme. « PAS MAINTENANT, ATTENDS LA FIN DU RITE » résonna dans son crâne, pulsant directement à l'intérieur de lui. Il ajusta et cala l'arme, son démon, contre son épaule. Il était à nouveau complet, sa prothèse mise en place, prête. Il en était désormais le prolongement.

Les tempes bourdonnantes, son corps se relâcha un peu sous l'effet d'une grande décharge de tension. Dans la lunette, le vieil homme semblait exténué à présent. Il choisit cet instant. Son doigt trouva le métal froid de la queue de détente, l'index rattrapa le jeu de la virgule d'acier et il prit une grande inspiration. Déchargeant ses poumons, il bloqua à nouveau sa respiration à mi-course. Il pressa calmement et la tête du vieillard explosa. Le corps désormais inerte bascula lentement, renversant le creuset à ses pieds.

« LA BOUCLE EST BOUCLÉE » retentit dans son crâne. La nature entière prit une respiration malsaine et un souffle s'éleva de

la terre décharnée. Il entendit distinctement les mots qu'il ne comprit pas tout d'abord : « LE PACTE EST ROMPU ». Puis tout devint clair, limpide. Il comprit tout l'enjeu de la partie qu'il venait de jouer, sans savoir s'il l'avait perdue ou gagnée. Il sut pourquoi il avait dû attendre qu'un nouveau pacte annule le précédent, pourquoi les phrases du passé même affaiblies retenaient encore l'horreur tapie dans l'ombre. Il réalisa que seul le poids de la trahison pouvait rompre les alliances renouvelées, dans cet instant fragile qui scellait un nouveau serment. Son esprit contempla cette réalité dans sa globalité, dans l'ordonnement inhumain du cycle qui venait de s'achever. Il jeta un regard sur la terre de ses ancêtres, cette terre qui l'avait nourri et qu'il venait de bafouer. Le pacte était rompu et il avait joué son rôle jusqu'au bout, il n'entendrait plus jamais les voix. Il se releva en grimaçant sous l'engourdissement de ses muscles, tituba quelques instants pour laisser le temps au sang d'irriguer à nouveau ses jambes et tourna ses yeux à nouveau vers la forêt qui se dressait à ses pieds. Il ne la vit pas, pas plus qu'il ne vit l'arme abandonnée sur la roche. Piètre refuge de métal qui gisait inerte. Comme les voix, elle s'était tu, inutile désormais, il ne pourrait plus s'y rattacher. A ça et à rien d'autre d'ailleurs. Il marcha vers le bord du piton, ressentant la nouvelle pulsation qui venait du sol et faisait vibrer l'air comme les battements d'ailes d'un oiseau titanesque et néfaste, puis, sans un remord, il se jeta dans le vide à la rencontre des créatures du passé et des démons du présent.

Nick Gardel

Les Cornichons de la Discorde



nouvelle

Les cornichons de la discorde

Elle tourna autour de sa création pour resserrer les liens. Les nœuds des poignets étaient à la limite de pénétrer dans les chairs. La peau était rougie par le frottement. Chaque membre avait son pied de table. Son mari assumait une station à la limite inférieure de la décence. Ça n'avait pas été une mince affaire que de l'attacher dans cette position, à quatre pattes, le ventre nu sur le plateau carré de la petite table bon marché IKEA.

Encore un truc qu'elle avait monté seule. « Parce que c'est facile et que tu n'as que ça à foutre de la journée ». Il avait raison en définitive. Un gros carré épais et laqué de rouge, quatre pieds à visser et le meuble avait pris forme. Maintenant, il servait de support pour son assemblage. Le ventre mou de son mari bien à plat, les membres qui suivaient ceux de la table basse.

Il avait fallu le préparer d'abord. Ça faisait une paye qu'elle n'était plus capable de le manipuler seule. Le rapport des masses était trop à son désavantage. Pour qu'il arrête de lui péter les côtes dans leurs rares ébats, elle avait même insufflé un changement de position. Le gros porc s'était réjoui de la voir le chevaucher comme une cowgirl. Ça devait lui rappeler les poses des semi-putes qu'il matait à longueur de journée sur son téléphone portable. Monsieur était amateur du style western ? Elle lui en foutrait !

Mais ce soir, elle avait préparé son scénario. Un apéro un peu allongé avec quelques-uns de ses somnifères.

Une vague séance d'excitation bas de gamme et le gros s'était désapé tout seul. Elle avait donné de sa personne avant qu'il ne s'effondre. Au moins pépère en avait eu pour son compte. Il pourrait partir léger. L'avantage dans la manœuvre était qu'il s'était déshabillé sans assistance, trop content de sa bonne fortune !

Elle tira sur les colliers en plastique qui entouraient les cuisses. Elle avait peut-être un peu forcé la dose pour que les jambons du porcelet soient fixes le long de la LACK. Une demi-douzaine pour chaque membre nu. Chaque colonne de chair grasse ressemblait au pas de vis du culot d'une énorme ampoule pour le coup. Il fallait que ça tienne parce que l'animal ruait sévèrement comme prévu. C'est pour ça qu'elle avait privilégié la multiplication des attaches plastiques au lieu du filin de nylon utilisé pour les poignets. Allongé sur le lit, ronflant comme un bienheureux, elle l'avait fait rouler sur la table. Le « zip » de chaque lien qui se refermait ponctuait son plaisir à elle. Il n'avait pas bronché dans son coma de barbituriques. Elle avait eu le temps de peaufiner ses nœuds pour les poignets.

Puis elle avait pris une douche. Un déferlement d'eau brûlante pour faire disparaître la plus petite parcelle d'odeur du corps de l'autre goret. Elle avait même eu le temps de se sécher et lisser les cheveux pour parfaire son aspect. Combien d'années qu'elle ne s'était pas sentie aussi belle ?

Elle en était à enfiler sa robe quand sa sculpture vivante se mit à beugler dans le salon. Porcinet renâclait à se réveiller saucissonné à poil. Elle le laissa mijoter un

peu et termina son habillage. Puis elle passa par la cuisine pour rechercher le plateau qu'elle avait préparé.

– T'as pas fini de faire autant de boucan ? gronda-t-elle en posant son fardeau sur la table du salon. Si tu continues, je vais devoir te bâillonner !

– Putain ! Mais qu'est-ce que tu fous ? Détache-moi, ce n'est pas drôle !

– Pourtant, si tu voyais un peu ta tronche, je suis sûre que tu te fendrais bien la poire, mon chéri. À moins que tu ne préfères que je ne t'appelle cornichon69 ?

Pourtant rouge de colère, son mari blêmit d'un coup à l'évocation de son pseudo.

– Je vois que tu as compris, cornichon69. Ridicule tu ne trouves pas ? reprit-elle en soulevant un bocal. Regarde, j'en ai acheté rien que pour te faire la surprise. Tu ne dis rien ? Tu ne veux même pas tenter une explication foireuse à base de « ce n'est pas ce que tu crois... » ?

– Qu'est-ce que tu fabriques ? répondit-il en se tortillant tant bien que mal pour voir ce qu'elle faisait.

– C'est dur à ouvrir ces saloperies, tu savais ? D'habitude, je te demanderais... Mais ça serait t'envoyer un mauvais message. Et puis tu ne me parais pas vraiment en état. Je me trompe ?

Elle retourna sa conserve et frappa dessus d'un coup sec de la paume. Le couvercle fit un « plop » significatif quand elle le dévissa. Elle recommença la même manœuvre avec l'autre contenant qui se trouvait encore sur la table.

- Bon alors, petit cours de botanique, cher cornichon⁶⁹. Ça ne peut pas faire de mal. Et puis tu n'as pas vraiment le choix... Pas vrai, mon chéri ? Savais-tu par exemple que le cornichon et le concombre étaient à l'origine la même espèce ? Oh ? Tu savais ? Je l'ignorais moi. Je suis cruche parfois... Mais j'ai fait des recherches vois-tu. C'est fou ce qu'on trouve maintenant sur Internet. Mais c'est dangereux aussi Internet, ça laisse des traces et si on n'est pas suffisamment prudent, on peut les suivre facilement...

Elle plongea sa main dans le bocal et en extirpa un gros cornichon aigre-doux. De ceux qui ont les faveurs des pays germaniques.

- Toi par exemple, mon chéri, tu n'as pas été assez précautionneux. Tu as laissé traîner tes vilaines petites affaires. C'est comme ça que j'ai rencontré cornichon⁶⁹, vois-tu ?

- Écoute... C'est ridicule... plaida-t-il. Détache-moi, on va discuter de tout...

- Tu m'agaces déjà, l'interrompit-elle en lui enfonçant d'autorité la masse spongieuse dans la bouche.

Il toussa et recracha le concombre vinaigré. Elle s'empressa d'en pêcher un autre et le croqua en faisant une grimace.

- Tu vois, je n'aime pas ceux-là... Les goûts, tu me diras... Donc je te disais que les cornichons sont de la même espèce que le concombre. On les cueille juste plus tôt. C'est fou non ? Ces petits trucs vinaigrés deviennent des gros machins comme ça ! dit-elle en brandissant la masse imposante et verte d'une cucurbitacée.

Mais je crois deviner que tu t'en fous... C'est triste le manque de communication dans un couple...

Elle s'approcha de son mari, s'accroupit et lui passa une main dans les cheveux. Sans prévenir, elle enfonça le cylindre fin d'un cornichon dans sa narine droite. Elle éclata d'un rire franc.

- Si tu te voyais mon pauvre chéri ! Donc... où j'en étais ? Ah oui... Internet... Les traces. Tu as oublié des traces de tes discussions avec olive1992. Bon, je dois reconnaître que tu n'as pas laissé grand-chose. Mais je suis tombée dessus... Le truc c'est que tu t'es connecté sur l'ordinateur de la maison. Tu savais qu'il existe des petits logiciels qui enregistrent toutes les touches que tu frappes ? C'est comme ça que j'ai eu tes codes de connexion. Alors tu vois, mon cher cornichon69, j'ai eu la totalité de vos conversations...

Elle saisit un autre condiment et l'introduisit dans l'oreille de son époux, toujours avec ce petit ricanement qu'elle ne pouvait retenir. Celui-ci protesta au contact du légume humide. Elle le regarda comme une bête curieuse et d'un geste leste elle mit fin à ses récriminations en poussant un concombre noa dans la bouche de son mari. Celui-ci roula des yeux ronds et tenta de recracher. Cette fois le bouchon improvisé resta coincé entre les lèvres, laissant le pauvre homme à pomper tant bien que mal l'oxygène de sa seule narine libre. Le vinaigre qui gorgeait le premier bouchon lui brûlait les sinus, mais il inspirait frénétiquement par cette unique voie d'accès.

– J'en ai pris pour mon grade dans ta parade amoureuse ! Remarque c'est de bonne guerre... Et puis, tout n'était pas faux. C'est vrai que je ne suis plus très demandeuse de nos ébats. Mais tu as vu ce que tu es devenu ? Mais qu'est-ce que tu avais besoin de lui raconter notre vie à ton olive. La sauter en me prenant pour une cruche ne te suffisait pas ? Je t'assure, c'est dur à avaler...

Elle le contourna et regarda le postérieur de son époux. Dans un geste presque naturel, elle présenta un nouveau cornichon devant le sphincter de celui-ci. Elle fut surprise de la facilité avec laquelle il passa la barrière musculeuse.

– Oups... Il est parti ! Comme un suppo ! Attends, je vais en mettre un autre !

Le mari poussa une plainte quand elle tenta de renouveler son geste avec cette fois-ci un condiment d'un diamètre largement supérieur. Une grosse larme roula sur sa joue au moment où l'anus céda sous la pression, engloutissant un nouveau légume. La plaisanterie potache virait à l'aigre.

– Voilà, il est en place ! Tu as compris le principe, mon cornichon⁶⁹ ? Non ? Pas encore ? C'est une métaphore ironique, mon chéri. Tu es puni par où tu as pêché. Cornichon tu as été, cornichon tu deviendras. Je te dis ça rapidement parce que tu ne vas plus entendre grand-chose quand j'aurai mis le prochain en place.

Elle joignit le geste à la parole et obtura la seconde oreille.

– Comme ça, tu n’entends plus rien. C’est heureux dans un sens. Tu n’aimerais pas comprendre la suite... Tu te mettrais à remuer en vain. Parce que tu vas mourir mon chéri... Et ça ne va pas être beau à voir.

Parmi les petits oignons blancs, elle choisit un nouveau cylindre vert qu’elle égoutta. Puis elle s’agenouilla devant son époux qui la dévorait des yeux toujours en faisant de rapides inspirations angoissées par sa narine gauche. Elle le regarda bien en face, imprimant dans sa mémoire, l’image de son visage rougeaud rendu ridicule par les cornichons qui dépassaient des orifices. Avec un sourire triste, elle boucha la seconde narine et regarda celui dont elle portait encore l’alliance s’étouffer lentement.

– Tu sais, ton olive¹⁹⁹² t’attend déjà dans le coffre. J’ai longtemps réfléchi pour elle. Tu sais quoi ? J’ai trouvé une solution assez intéressante. On va faire une petite virée tous les trois. La maison de campagne de maman, tu te souviens ? Sur le terrain, il y a un vieux moulin à huile qui fonctionne encore. Je suis sûre qu’il y a moyen de passer ta copine au pressoir. Ce qui restera de vos deux corps finira dans le puits condamné. Bien sûr cornichon⁶⁹ vient de planifier une escapade avec sa maîtresse via les réseaux sociaux. Je vais devoir être un peu éplorée quelque temps en ne te voyant pas revenir. Je me demande si tu vas me manquer ?

Nick Gardel



Mourir, encore

nouvelle

Mourir, encore...

Décidément, j'aurais passé une grande partie de ma vie sur des roues. Qu'elles soient guidées par des rails ou sur l'asphalte. Je dois être un instable. Une bille en perpétuel déséquilibre. Paraît que c'est l'essence de la vie. Le mouvement. Moi, ce sont les aléas du travail ou plutôt de sa quête qui m'y ont poussé. À croire que je suis forcément obligé de le trouver à des centaines de kilomètres de chez moi. Il me fuit peut-être. On a tôt fait de devenir superstitieux. Voilà encore que je généralise, c'est une de mes habitudes, je parle au nom de la race humaine, je veux dire. Peut-être pour me sentir moins seul, ou plus important. C'est agréable parfois de croire que ce que l'on ressent détient une petite dose d'universel. Mais l'Universel n'existe pas, je le sais, ou alors seul le changement l'est. À petite échelle, je veux dire à l'échelle de l'individu, l'Homme est d'une instabilité complète, d'une imprévisibilité infinie. On parvient encore à se surprendre soi-même, alors qu'il n'y a pas plus intime comme rapport que de soi à soi, imaginez alors quelqu'un de l'extérieur...

Ça fait trois ans que je poursuis cette quête sans fin, brinquebalant d'une destination à l'autre. Je comprends votre interrogation, trois ans, ça fait court pour quelqu'un qui dit avoir passé sa vie en transport.

Mais trois ans, c'est ma vie.

Intégralement

D'aussi loin que je me souviens.

Je suis un amnésique. Un jour, le 13 novembre 201... Je me suis réveillé vierge, immaculé, une vraie page blanche. J'étais chez moi, ou plutôt dans une chambre anonyme d'un appartement inconnu, et il n'y avait personne d'autre. Un nom sur la sonnette, des papiers dans un portefeuille, une photo d'identité,

tout ça m'a prouvé que c'était bien moi. Mais, pour le reste, j'ai du tout réinventer.

J'ai d'abord tenté l'approche scientifique, le pourquoi, le comment, les tests, la chimie, les rayons et les dialogues. J'ai vu des blouses blanches, des costumes, des machines et des divans. Je me suis constitué une description complète de mon anatomie. Taille, poids, cicatrices, troubles et dysfonctionnements. Un début de diabète, sans doute héréditaire, un coude démis pendant l'adolescence, une jambe fracturée et ressoudée. Des détails, des précisions, mais rien de plus qu'un inventaire en somme, pas une histoire. Le début de ma collection. Pour ce qui est de l'intérieur de mon crâne, actuellement c'est assez difficile de décrypter. Les spécialistes vous adorent et vous redoutent. Ça fout les jetons quelqu'un qui ne se souvient de rien. La recette psychanalytique ne marche pas. L'hypnose, l'autosuggestion n'ont rien donné. Je suis peut-être un peu impulsif, mais pas de délire flagrant. Sur-tout, chose difficile à comprendre pour un psy, je n'ai pas de passé, pas de coupable pour une psychose probable. Tout ça rajoute quelques pages dans ma collection, comme des photos où je mets tant bien que mal une légende. C'est le moyen que j'ai trouvé. Devenir collectionneur de moi-même. Je me suis mis à amasser les éléments sur cette autre vie, sur cette identité qu'il me faut bien assumer. Mes goûts, ses goûts devrais-je dire, il m'a fallu les ré-explore un à un. J'ai revu les films, réécouté les disques, relu les livres que j'ai trouvés chez moi. Je me suis refait une opinion sur cette vie passée, j'ai rendossé ma peau en somme.

Légalement, j'ai essayé d'en apprendre le plus possible sur lui/moi. J'étais orphelin depuis deux ans au moins, sans frère ni sœur et apparemment la succession avait été réglée. Pas de vieille bâtisse familiale, de grand-mère centenaire, personne pour me servir de mémoire. Il semble que j'ai habité l'Angleterre pendant un temps, quelques indices dans ce sens, un bordereau de déménagement et une certaine facilité pour parler cette langue. Peut-être aussi le fait que mon agenda soit vide de nom et que mon téléphone soit resté muet jusqu'à ce que je renoue de nouvelles relations. Je n'ai pas trouvé de cercles où l'on m'a re-

connu. Je n'étais pas très liant ou alors c'est mon éloignement qui m'a fait couper les ponts. Émotionnellement je n'avais pas grand-chose à quoi me rattacher. Je devais m'inventer complètement une palette de sentiments. Il faut comprendre que, pour un gars comme moi, et peut-être pour tous les amnésiques, c'est important, plus que tout sans doute, de retrouver ce que l'on était. On ne veut jamais recommencer, il nous faut des bases, des fondations. Chacun d'entre nous doit avoir sa petite collection, son petit album de faits passés qui lui sont inaccessibles, mais auxquels il peut se rattacher pour ne pas sombrer. Car l'amnésie est un gouffre, une véritable mort, consciente. Beaucoup pense que vivre c'est agir, ils pensent aux paralytiques et parfois leur souhaitent de mourir plutôt que de vivre ainsi. Mais vivre est en fait une question de mémoire. Chacun de nos gestes, chacune de nos pensées se définit par rapport aux précédentes. La vie est souvenirs, l'action n'est qu'une partie d'entre eux. Le paralytique souffre de ne plus pouvoir, l'amnésique de ne plus être. Beaucoup d'entre nous, les amnésiques complets, ne survivent pas, ils se tuent, renoncent à reconstruire, la tâche est si grande.

Moi, c'est peut-être ce manque de liens, cette pauvreté dans ce qui me restait et ce que je retrouvais qui m'a permis de tenir. Ou peut-être est-ce dans ma nature. Je redémarrais somme toute en bonne santé, financièrement pas trop gêné et dans des conditions de confort raisonnable.

Après une période de trois bons mois qui m'a permis de savoir que je n'en découvrirai pas plus sur moi, je me suis mis à chercher du travail, l'argent trouvé sur mon compte s'épuisant tout de même. J'ai même retrouvé sur mon ordinateur un CV datant d'avant l'Angleterre, une page de plus dans mon album. Je n'avais pas été, à l'en croire, d'une stabilité exemplaire, allant de petits boulots en stages de moins d'un an pour la plupart. Les derniers se dirigeaient vers la représentation, sans doute naturellement. C'est donc dans cette voie où une expérience sur le papier peut suffire que je décidais de m'engager. Ma place actuelle dans cette maison d'édition de livres scolaires n'a pas été

mon premier job, mais après trois ou quatre expériences plus alimentaires qu'enrichissantes, j'ai réussi à m'établir plus durablement.

Ma nouvelle vie recommençait donc sur les routes. Je préfère le train, le plus souvent. Bien sûr je ne peux pas emporter autant d'échantillons que dans le coffre de ma voiture, mais il me permet d'y lire et de prendre du temps pour me retrouver. Ce type de quête est sans fin. On ne peut pas se dire « maintenant, j'en sais assez, repartons... ». Non, il faut tout analyser, confronter son intellect avec chacune des pensées, chacune des idées que l'on rencontre. Et cette analyse est double, malsaine, il faut penser et se regarder penser. Faire et se regarder faire, pour se déceler, se mettre en défaut. Une schizophrénie infligée. L'improvisation et la spontanéité nous sont proscrites. Un jour, peut-être, le poids de ce que je suis devenu sera suffisant pour contrebalancer ce que j'ai dû être. Je pourrais cesser d'être l'acteur de ce que je fus hypothétiquement et être au sens propre du terme. Mais jusque-là je dois me réapprendre, me jauger. La tâche est vraiment immense. Il faut du temps. Le train m'en donne un peu et pour les échantillons, je n'emporte souvent que notre catalogue et j'ai réussi à faire admettre à l'imprimerie le besoin que j'avais d'exemplaires de démonstrations de nos publications. Un chapitre ou deux seulement, reliés dans la même couverture, le surcoût est minime et le gain de place et de poids est véritablement énorme.

C'était il y a quelques mois que mon ancienne et ma nouvelle vie ont commencé à se télescoper. Un fait divers comme dans chaque début d'histoire. Un homme qu'on avait arrêté, « après la découverte d'un nouveau corps, un espoir pour avoir enfin découvert le meurtrier tant recherché ». Vous comprendrez que ce type d'accroche médiatique résonne toujours spécialement pour moi. Les idiomes comme « un nouveau », « tant recherché » sont des concepts parfaitement abstraits pour moi, ce sont autant de pistes, d'éléments d'un passé que je ne connais plus. L'histoire, la

grande et la petite, a un attrait que seul un amnésique peut comprendre. Alors comme à chaque fois, je me suis documenté.

Il s'agissait d'un assassin encore anonyme dont les crimes dans toute l'Europe n'avaient pu être relié que par leur *modus operandi* et la coordination des polices locales. Les victimes semblaient choisies au hasard sans rien pour servir de fil conducteur de l'une à l'autre. Parfois des notables, parfois des prostituées, de simples voyageurs ou des commerçants, elles étaient toutes retrouvées près d'une gare, poignardées et volées. Bon nombre de journalistes avaient avancé la thèse qu'en fait il n'y avait jamais eu un seul assassin, mais que les autorités dissimulaient leur incompétence à assurer la sécurité sous une histoire « à la mode » de tueur en série. Le monde à l'envers ! C'est la police qui essayait de convaincre et de faire admettre la thèse du tueur unique, multipliant les interventions télévisées et les descriptions sur le trajet de l'arme employée, un couteau de chasse, son angle d'attaque, sa force, les éclats du métal qu'elle laissait, etc. Une ébauche psychologique avait été publiée et à peu près tout et n'importe quoi avait été dit et commenté. Individu instable, violent, sans scrupules, replié sur lui-même ou extraverti, inconscient ou tentant une expérience meurtrière. Cette débauche de détails et ce manque de précision avait d'ailleurs été payé en retour par une masse de dénonciations et d'auto-accusations, mais les polices européennes récusèrent chaque piste en parlant d'éléments de l'affaire non divulgués. Toujours est-il qu'après la découverte d'un dernier corps en Angleterre il y a trois ans, plus rien. La liste des quatorze victimes s'était close. Quatre en Belgique, trois en Allemagne, deux en Italie, deux en France et trois en Angleterre. Ce sont peut-être ces trois dernières, les victimes 12 - 13 - 14, qui m'ont fait tiquer. Peut-être aussi le fait que les précédentes s'alternaient dans les pays d'Europe continentale et que c'étaient les trois seules à se succéder dans un même pays. Quand on passe son temps à écouter ses réactions face à la vie, l'égoïsme est inévitable. Je le maîtrise parfois, mais là ça faisait trop de coïncidences. Il fallait que je sache, que j'en apprenne plus.

D'autant que le présumé coupable fut écarté. Une fois de plus, les éléments cachés avaient permis de faire la part des choses et de démasquer le simulateur. L'équipe européenne dissoute deux ans plus tôt s'était reformée pour l'occasion et avait été catégorique : bien que réellement meurtrier, l'homme tentait seulement de s'approprier les quatorze autres victimes. Un collectionneur en quelque sorte, une recherche de reconnaissance. Une gloire, même abominable et usurpée, est toujours une gloire. Parfois vouloir être quelqu'un est à ce prix. Ne faisais-je pas de même ? Essayant d'enfiler cette vie comme le costume abandonné qu'elle était. Elle m'était étrangère pourtant. Qu'elle semblât libre n'était qu'un prétexte. Même si elle pouvait m'aller aussi bien qu'une autre...

Le doute et la précarité sont un état permanent chez moi. Le manque de bases évidemment. Si je me suis réveillé vierge un matin, quand viendra le prochain matin ? Je n'ai plus peur de la mort, je suis déjà mort. J'ai peur de cette prochaine vie, j'ai peur de l'ancienne.

C'est peut-être pour ça que j'écris maintenant, pour ne plus jamais avoir à me souvenir par moi-même. Je me témoigne, et au prochain matin vierge mes bases seront là, dans ces classeurs, dans ces bandes que j'enregistre. Je laisse même un double dans mon coffre à la banque. Je suis sûr de ne plus jamais repartir à blanc. Je ne reconstruis plus sur du sable, je serai mémoire, moi qui n'en ai plus...

Mon enquête n'a pas eu à durer très longtemps. Il fallait pourtant que je la fasse. Le doute, toujours, combler l'éventail des possibilités. C'était un risque et maintenant je comprends qu'il n'était pas calculé. Dans un coin de mon ordinateur, j'ai trouvé un dossier complet, des bouts d'articles scannés ou recopiés, sur tous ces morts, une autre collection. Les données n'étaient même pas cryptées. Prétention ? Ça me ressemble assez, en tout cas à l'idée que je me fais de ce que j'étais. Et c'est bien là le problème,

l'idée. Je ne me sens pas l'âme meurtrière, je suis peut-être impulsif, mais jusqu'où ? Le choix ne m'appartient pas, c'est un luxe qu'on n'a pas dans mon cas. Il faut croire les preuves et les accepter. Ce sont là mes seuls repères. Je ne peux pas vivre en choisissant ma vie passée. L'amnésie n'est pas une seconde chance, ce n'est pas une rédemption, il faut assumer ou mourir, encore. Je ne peux que me condamner seul, l'avocat de la défense n'a pas de mémoire et plaide l'ignorance. Bien mince. Mes voyages, mon instabilité, l'Angleterre, ce dossier. J'ai même trouvé un poignard de chasse dans ma trousse à outils. Coïncidences ? Elles seraient trop lourdes, le doute trop pesant. Je ne me sens pas dans la peau de ce meurtrier aujourd'hui, mais mes sentiments ont-ils une importance ? Il aura fallu un effacement pour m'arrêter à la quatorzième victime, que faudra-t-il la prochaine fois ? Je ne peux attendre, je sais que je n'aurais pas la force d'aller contre ma nature si elle revenait. Vous comprenez, je passe ma vie à essayer de me retrouver, je ne peux en même temps craindre ce moment. Assumer ou mourir. Je ne peux plus assumer.

* * *

– Comment il se porte aujourd'hui ?

– Il est sorti du coma il y a cinq jours maintenant, il parle un peu et il dort beaucoup.

– Avec le cocktail de calmant qu'on lui envoie dans les veines, c'est un peu normal. Faut dire qu'il s'est bien arrangé...

– Brûlé sur plus de 80% de la surface du corps. Ses mains, ses cheveux, son visage. Si on rajoute à ça les deux fémurs brisés et le traumatisme crânien, c'est un vrai miraculé.

– On sait qui c'est ?

- C'est la cerise sur le gâteau, il semble qu'il soit complètement amnésique. C'est peut-être temporaire, mais le neurologue en doute.

- Et l'empreinte dentaire ?

- Le fichier n'a rien. Et comme ses habits ont été brûlés avec ses papiers, il ne retrouvera jamais son identité. Il va même falloir attendre que des poils repoussent pour savoir s'il était blond ou brun.

- S'ils repoussent un jour... Comment il a fait son compte ?

- Une tentative de suicide. Il s'est jeté d'une passerelle au-dessus de l'autoroute sur le passage d'une voiture. L'automobiliste devait l'avoir repéré, car il a pu faire une embardée pour l'éviter, mais il a tout de même fini dans le pilier du pont. C'est son airbag qui l'a sauvé, lui. Son réservoir s'est retrouvé éventré et l'essence a coulé et s'est enflammée. Le type était par terre, les deux jambes en miettes et n'a pas pu éviter la flaque en feu. Il doit la vie au conducteur qui a réussi à s'extraire de sa bagnole et à l'éteindre avant qu'il ne brûle complètement. Je m'imagine mal dans son cas, risquer ma peau pour sauver le gars qui vient de se jeter sous mes roues.

- Y a des gens comme ça. Une question d'étoile sans doute. En tout cas, s'il voulait mourir, il y est presque arrivé. Vu son état, il aurait peut-être mieux valu que...

- Notre boulot c'est de les sauver. Ensuite, savoir avec quel bagage ils repartent dans la vie, c'est une autre paire de manches.

- Sans mémoire, sans visage, avec peut-être deux ans de chirurgie plastique et de greffes devant lui quand il sera sorti du bassin des grands brûlés, il n'est pas lourd son bagage.

- Qui sait ? Quelqu'un viendra peut-être le réclamer ? Vu le résultat de ses examens, ce n'était pas un SDF. Pas de carence, pas d'infection. Des gens qui ne manquent à personne, sans attache il n'y en a pas des tonnes quand même.

- Si, il y a les gens comme lui...



Nick Gardel

UN AUTRE REGARD

nouvelle

Tu m'entends ?

Tu me comprends ?

Tes pensées sont si simples.

Quelques concepts évidents. Une accumulation de sensations brouillées de désirs et de peurs. Tu me transmets tes frayeurs et mes propres souvenirs commencent à s'évanouir. Il faut que je te raconte avant qu'il ne reste plus rien. Il faut que je nous raconte. Peux-tu seulement comprendre ce que j'ai à te dire ?

Le veux-tu ?

Tu as si peur de tout. Moi aussi j'ai peur. Une angoisse que rien ne pourra apaiser. Je croyais que c'était du foisonnement de mon esprit que naissaient mes terreurs. Quand je tentais de le remplir, c'était juste parce que je redoutais le vide. Le tien est si évident, si direct. Et pourtant, toi aussi tu te tiens au bord du précipice. J'ai l'impression de tout savoir de toi, est-ce la même chose pour toi ? Ou ne suis-je qu'une pensée parasite qui bourdonne dans ce grand magma d'agitation ?

Je vais te raconter.

* * *

Je m'appelle, enfin, nous nous appelons... Il faut que je règle cette question une bonne fois pour toutes. Je et nous, c'est la même chose. Énoncé comme cela, ça a l'air évident pourtant c'est la notion la plus compliquée qu'il m'ait été donné de concevoir.

Je m'appelle Geoffray. Geoffray Himmelstraub. Même l'emploi du présent n'est pas une évidence. Mais je m'égare. Tu ne vas jamais comprendre si je m'y prends de la sorte. Donc je m'appelle Geoffray Himmelstraub et je suis un génie. Sans fausse modestie. À ce niveau, la modestie est affaire de médiocres. Ceux, suffisamment insécurisés par leurs piètres performances, pour tenter de se comparer aux autres. Mon Q.I. n'est pas déceimment évaluable, car celui qui juge ne peut pas être aussi éloigné de l'objet de son jugement. Dans mon cas, cela se résumerait à tenter de

faire évaluer une symphonie à des sourds. Les métaphores ne manquent pas, mais le résultat reste le même. Les tests et les échelles sont affaire de moyenne et d'échantillon dans le nombre. C'est une loi statistique. On jauge à l'emporte-pièce, sans réellement quantifier. Celui-ci sera en dessous de la masse, celui-ci est au-dessus. Mais quand on est tant au-dessus ? Je suis précoce et véritablement très intelligent. Mes premières années se sont passées à emmagasiner les connaissances. Je pourrais te faire l'étalage des faits qui prouvent cela. Cela n'a aucun intérêt. La conclusion resterait la même. Pourtant ces premières années ont conditionné ma vie. C'est dans ces instants que j'ai tout appris. C'est à ce moment que j'ai ressenti ces bouffées d'amour pur dans le regard de ma mère. C'est aussi à ce moment que j'ai compris que les autres me rejetteraient toujours. Le premier d'entre eux n'était autre que mon père. Je lui faisais peur, je crois.

La peur, déjà...

Pourtant, leur couple a tenu bon quelque temps, ils ont fait ce qu'ils ont pu. Mais comment gérer un gamin qui entrait dans une des plus grandes universités avant même d'avoir atteint la puberté ? L'amour de ma mère était inconditionnel, un sentiment débordant que ses yeux tendres posaient sur moi. Pour les autres, je n'étais qu'une bête curieuse. Curieuse et effrayante. Pour tous. Sauf pour Rachel. C'était la seule. Tellement perdue qu'elle en oubliait tous ses réflexes d'autodéfense et de rejet quand elle tournait la tête vers moi.

La première fois que je l'ai vue, elle ressemblait à un petit animal traqué. Elle descendait les escaliers de l'amphi, prête à défaillir ou à hurler devant quiconque troublerait sa progression hésitante. Elle a dû trouver quelque chose dans mes yeux, car elle est venue s'asseoir à mes côtés. Rachel avait quelques années de plus que moi. Elle aussi était surdouée. Elle était dans la même détresse relationnelle. Car c'est une détresse, une souffrance. Tout d'abord, elle passait les cours les yeux fixés sur l'estrade, raide et engoncée. C'est moi qui ai prononcé les premiers mots. Moi le communicant inapte, je l'ai apprivoisée. J'ai fissuré peu à peu sa carapace et j'ai laissé venir à moi le flot contenu derrière

ses pupilles froides. Moi, l'enfant, je l'ai regardée s'ouvrir comme la plus belle des fleurs. Je ne connaissais rien de la vie et je lui ai tout appris. Je l'ai poussée à s'épanouir, à devenir ce que je n'avais jamais réussi à être. Grâce à moi, elle s'est mise à oser. Timidement d'abord, puis avec toujours plus d'audace. Ce petit bourgeon disgracieux est devenu une jeune pousse, solide et magnifique. Quand ses yeux se posaient sur moi, elle avait cette tendresse simple que je n'avais jamais perçue ailleurs que dans ceux de ma mère.

Tu dois déjà te douter de ce qui est arrivé.

Bien sûr le regard de Rachel a changé. Bien sûr, cette vie que je menais par procuration ne pouvait durer. Elle s'est éloignée peu à peu, s'élevant dans la lumière alors que je restais au ras du sol. J'aurai pu m'y faire, c'était logique. J'aime la logique, elle ne répond à aucune autre loi que la sienne. Mais Rachel ne pouvait pas réintégrer la normalité du monde sans en accepter les codes. Et dans ces règles implicites, je ne suis pas une donnée qu'on écarte avec insouciance. Son regard a changé, il s'est durci. J'ai commencé à y trouver ces touches de dégoût et de mépris que je connaissais tant. Évidemment, personne ne l'avait mise en demeure de me transformer en paria, mais dans sa nouvelle existence je n'entrais dans aucune case. Et surtout pas celle de quelqu'un de fréquentable.

Tes pensées sont si naïves, je ne sais pas ce que tu comprends de la perte. La perte c'est bien autre chose que l'absence. On n'appréhende pas l'absence, c'est un néant indolore. La perte est une chute sans fin, une torture sans cesse recommencée. Les mois avec Rachel avaient suffi à m'arracher ma protection d'innocence. Je ne pouvais plus repartir comme si de rien n'était. Tu dois comprendre que ce n'était pas un choix, c'était une nécessité. C'est là que j'ai décidé de disparaître.

Mes souvenirs sont de plus en plus confus. Des pans entiers de ma mémoire s'effilochent. C'est la tienne qui les remplace. Elle n'est pas rassurante, mais elle a cette stabilité qui m'apaise. Avant j'aurais voulu comprendre. Désormais, cela m'est égal.

C'est nouveau pour moi. J'ai toujours voulu élucider les méandres de l'univers. C'est comme ça que j'ai fabriqué le translateur. Comme un défi théorique, une énigme. Certains s'acharnent sur un rubik's cube, moi j'ai conceptualisé le voyage dans le temps.

La théorie est vieille de plus d'un demi-siècle, mais j'ai résolu le saut pratique. Un casier industriel a fait office de cabine, un programme oscillant lancé sur la batterie de supercalculateurs du campus et deux ou trois autres trouvailles. Rien de vraiment passionnant, ni compliqué en fait. Avec quelques années pour peaufiner, j'aurai peut-être pu rendre ça viable. Le concept de retour déjà. Les réglages fins aussi. Ma capsule n'était pas un prototype, ce n'était pas une ébauche visant à être améliorée. Elle n'était destinée qu'à un seul voyage. Une seule direction, et plusieurs milliers de questions nouvelles.

La translation c'est une souffrance indescriptible. L'entropie ne se laisse pas inverser sans combattre. La conscience aussi se révolte et le corps fait la seule chose dont il est capable efficacement, il souffre. On en ressort avec un goût métallique dans la bouche comme lorsque l'on saigne du nez. Pendant quelques instants, on ressent pleinement chaque atome meurtri de son être. Comme si on venait de déchirer une partie de l'univers. Puis un sentiment de succion vous extrait de la réalité pour vous recracher comme un amas de mucus. Pour parvenir jusqu'ici, je suis passé par une toux grasse temporelle.

Je suis un précurseur, alors mes calculs étaient empiriques. J'ai réussi à remonter juste avant ma naissance. Grossièrement, mais dans la marge d'erreur admissible que je m'étais fixée. Ce sont des problèmes que d'autres résoudront si cela leur chante.

Il faut que je t'explique que ce n'était pas un suicide. Je voulais disparaître. De la seule façon qu'un esprit complexe comme le mien pouvait le concevoir. Une disparition totale. Ni une perte, ni une absence, cela équivaldrait à avoir été. Il me fallait une négation pure et simple. Aucun coupable à désigner, aucun responsable, aucune faute. Ni cause, ni effet. Je ne voulais pas cesser de vivre. Il me suffisait de ne jamais avoir existé.

Je te l'ai dit, la translation était imprécise. Ma capsule était arrivée à plusieurs kilomètres de mon point de départ. Pourquoi cette déviation dans l'espace ? Je ne me suis pas penché sur la question, ce n'est pas mon propos. Aussi j'étais parti en pleine nuit et je suis sorti de mon module en pleine journée, dans un endroit sauvage. Le manque de précision encore.

Les parents vivaient bien avant ma naissance dans la maison. Les clés de mon trousseau ouvraient encore toutes les portes. J'ai attendu la nuit pour me faufiler à l'intérieur de leur chambre. Ils dormaient soudés l'un à l'autre, mon père était encore là. Ils ne savaient pas qu'il en faudrait si peu pour les séparer.

J'ai ouvert la bonbonne de gaz en essayant de faire le moins de bruit possible. C'était une de ces horreurs militaires. Un gaz stérilisant, hautement toxique. Je te l'ai dit : aucun coupable, aucun responsable. Je ne voulais pas leur mort. Pourquoi les condamner pour un crime qu'ils n'avaient pas commis ? J'étais le seul concerné. Il suffisait de les empêcher de m'avoir.

Honnêtement, je ne savais pas ce qui allait se passer après. Les théories ne manquent pas et elles rendraient fou n'importe qui tenterait de les mettre en pratique. Il y a tant de paradoxes possibles ! J'espérais juste disparaître, rayé de l'espace et du temps. Dans l'absolu j'étais prêt à aller me jeter d'une falaise si ça n'arrivait pas. Corps anonyme sans existence réelle dans cette époque, j'aurais juste rejoint les faits divers et les mystères urbains.

Je n'ai même pas eu le temps d'atteindre le bout du jardin quand ma conscience a lâché prise. Était-ce le temps que le gaz envahisse les poumons de ma mère ? Qu'il imprègne ses cellules et lui interdise à jamais d'enfanter ? Je me suis senti me dissoudre dans l'air, vapeur parmi la rosée.

* * *

Je vais bientôt te passer la main. Cela devient trop difficile de me raconter, de rassembler des souvenirs déjà disparus. Je res-

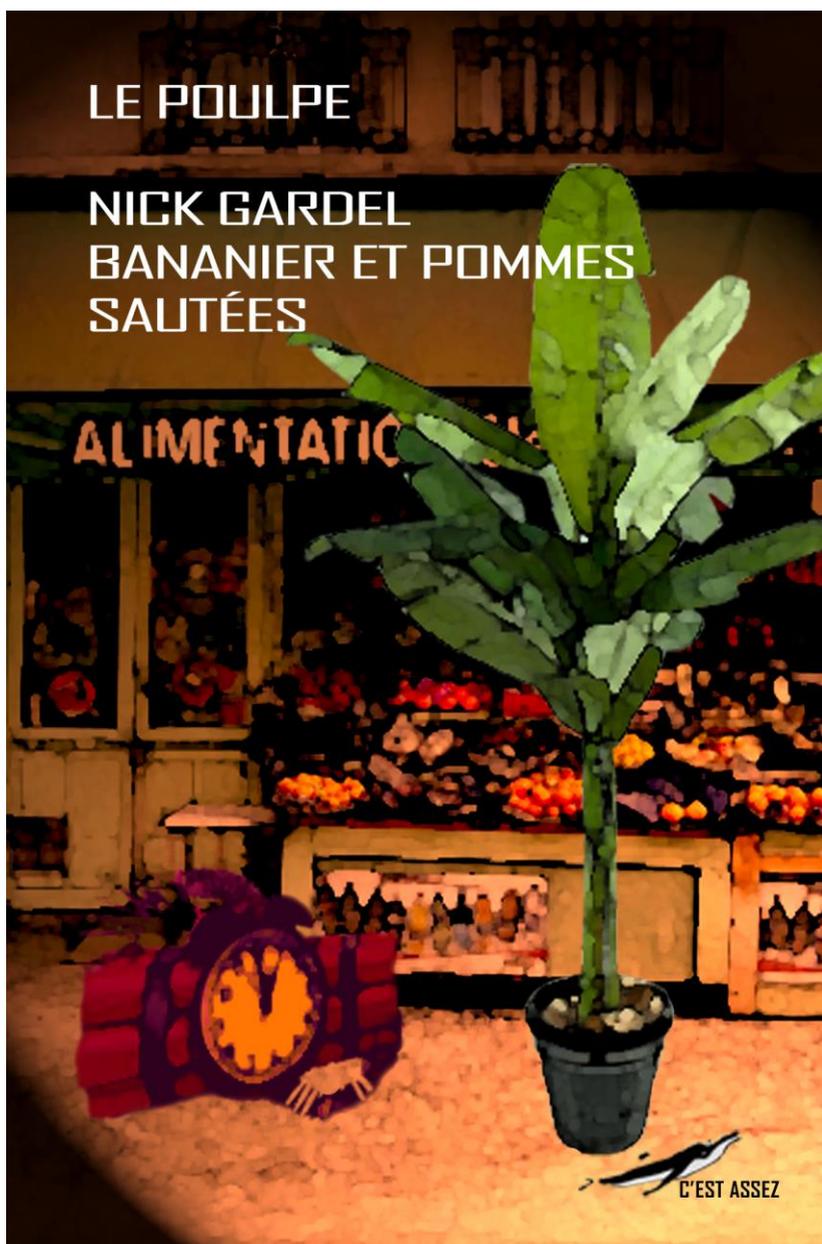
sens ta faim. Elle devient la seule chose qui compte à l'instant présent. Il n'y a rien au-delà. Mes réflexes me porteraient à me lever pour aller chercher quelque chose à manger, mais cela est impossible. Cette agitation te terrifie, tu ne la comprends pas. Quand tu me laisses le contrôle, je peux voir notre corps. Deux moignons minuscules font office de jambes. Un bras est inerte, l'autre est atrophié aussi. Notre buste est sanglé dans cette chaise, il se soulève au rythme d'une respiration sifflante.

Dans le magma naïf de ton intellect, j'ai du mal à raisonner. Il me faut tant de temps pour comprendre, tant de détours de la pensée pour analyser la situation et trouver la seule réponse cohérente. Je ne suis plus qu'un artefact, un fantôme de celui que j'étais avant, condamné à disparaître. Au final, j'aurai réussi. La translation était trop imprécise, je suis revenu trop tard. Ma mère devait déjà m'avoir conçu. C'est sans doute pour cela que nous cohabitons encore pour quelques instants. Je suis toi autant que tu es moi. Deux facettes d'un même être. Je suis le futur que tu ne vivras jamais. Le gaz a eu un effet sur ton développement in utero. C'est toi désormais notre réalité et déjà tu prends toute la place.

Maman arrive et se penche sur moi. Elle attrape un coin du bavoir attaché autour de mon cou et essuie l'écume compacte qui macule le coin de mes lèvres. Je lui souris. Dans son regard quelque chose de nouveau est apparu. C'est comme un voile qui couvre l'éclat de sa tendresse. Une gêne. Quelque chose qu'elle tente de contrôler. Déjà, l'impression a disparu après un battement de ses cils. Elle détourne les yeux. Un instant, j'ai cru y voir du dégoût.

LE POULPE

NICK GARDEL
BANANIER ET POMMES
SAUTÉES



C'EST ASSEZ

Bananier et pommes sautées

Une nouvelle du Poulpe

par Nick Gardel

- Qu'est-ce qu'il a ? Il fait la gueule ?

- Il rumine.

- Ça broute un poulpe ?

- Pas la moindre idée de ce que ça bouffe ces bestioles. Mais je peux te garantir que celui-là il n'est pas dans un bon jour. Ce n'est déjà pas un fan de la période sirupeuse de Noël, mais ce n'est rien à côté du jour de l'An.

- C'est pas un festif ton calamar ?

- Poulpe.

- Ouais, bin j'ai jamais pigé la différence. Calamar, poulpe, seiche, encornet, c'est kif-kif, chair élastique, tentacules et compagnie. Pourquoi ça le rend morose la Saint Sylvestre ?

- Avec lui on ne sait jamais vraiment. Un jour c'est grand beau, mot d'esprit, répartie et bonne humeur. Le lendemain, c'est ce que tu vois là. Une masse amorphe qui filerait le bourdon à l'amicale des miraculés de Lourdes.

- Et pourtant c'est des joyeux les cathos décabossés. J'en ai connu un, une fois, il avait retrouvé l'usage de ses mains après un pèlerinage. Il sortait de dix ans de pignole assistée, même avec le remboursement de la sécu, ça fait un budget ! Justement ton pote là, ça serait pas une peine de cœur qui le rend chagrin ?

- C'est possible aussi. Sa régulière a sorti la carte « famille en province » pour échapper aux illuminations de la Capitale.

- Du coup, ton poulpe, il termine l'année en se mettant la ventouse sur l'oreille. Putain, les histoires tristes ça me fait toujours le même effet.

- Tu vas chialer ?

- Non, ça me donne soif. Tu me remets la ptite sœur ?

- Grande famille...

– C’est pas toi qui va t’en plaindre Gérard ! Et puis faut valoriser les familles nombreuses. Un pays qui vieillit, c’est un pays qui meurt.

– C’est ça... Picole pour la France. N’importe quoi, lui.

Le vieux chien Léon leva les oreilles et émit une plainte sourde. Personne ne s’en rendit compte, mais le chant geignard du canidé précéda de quelques secondes la déflagration étouffée qui provenait de la rue. Les habitués du « Pied de porc à la Sainte Scolasse » perçurent néanmoins très nettement l’onde de choc qui suivit l’explosion. D’autant plus que la vitrine principale se fissa d’une grande zébrure avant de tomber en morceaux acérés dans un fracas de fin du monde.

* * *

Gabriel Lecouvreur fut un des premiers dans la rue. La longueur démesurée de ses membres lui permettait des enjambées plus efficaces que le commun des mortels. Le pavé ressemblait à celui d’un village normand après un bombardement aux grandes heures des réjouissances mondiales. Commerçants et clients du cru s’agglutinaient prudemment sur le macadam, curieux, mais encore craintif sur le caractère unique de la secousse. Une fumée noire montait vers les cieux au bout de la rue et déjà des débris hétéroclites avaient envahi la chaussée.

Incongrue, une pomme trônait parmi les gravats, indemne, rescapée, miraculée. Gabriel la ramassa, dans un geste machinal. Des cageots éventrés se consumaient çà et là. Le sol était jonché d’une invraisemblable ratatouille mal cuite. Une salade de fruits de sagouin. Des explications fusaient déjà parmi les badauds, échangées à voix basse. Chacun y allait de sa petite compréhension de l’évènement. Comme on avait survécu, on se régala déjà de la suite.

– C’est l’épicerie du 18.

– C’est l’arabe qui a sauté ?

– Tu crois que c’est un attentat ?

Gabriel connaissait bien le gérant du petit magasin. Karim Bessaoudi tenait inlassablement la caisse de cette base incontournable du quartier, plaque tournante des achats dominicaux de plaquette de beurre, quartier général de la fourniture de shampoing les jours fériés ou de production maraîchère à la nuit tombée. Bien que revendant une troisième génération d'implantation sur le territoire national, il demeurait l'arabe du coin. N'en déplaise aux colleurs d'étiquette chafouins.

Il ne restait quasiment rien des étalages de l'épicerie minuscule. La bombe n'avait rien épargné. Quelques sirènes se firent entendre et le ballet des hommes en rouge commença. Déferlement de force humide contre ce qui n'était finalement qu'un petit incendie. Gabriel regardait. Il redoutait le moment où le fait divers s'enfoncerait dans la gravité. Cet instant où les pompiers sortiraient un corps des décombres calcinés. Cela n'arriva pas.

Karim était là, assis sur le banc de l'autre côté du trottoir. Il regardait hébété la frénésie qui s'activait sur ce qui avait été sa boutique. Gabriel voulut s'approcher, mais l'uniforme d'un gardien de la paix s'interposa entre lui et l'épicier. La valse administrative était lancée. Rien ne pressait désormais.

Le Poulpe remonta la rue et poussa la porte du « Pied de Porc ». Vlad, le commis de cuisine, balayait les éclats de la vitrine, il maugréait quelques phrases inintelligibles où devaient se mêler quelques malédictions roumaines. On ne devrait jamais prendre à la légère les anathèmes d'un pays noyauté par les vampires et les sorcières.

- Ça y est alors ? C'est la troisième ? demanda Gérard en décrochant un verre à bière qu'il plaça sous la tireuse.

Il fit un signe de tête à Gabriel qui lui répondit sur le même mode infrasonique. Le liquide doré fut libéré et commença à rafraîchir le godet, chapeauté par le centimètre de mousse immaculée réglementaire.

- Pas besoin de stocker de l'huile et du sucre ou de te lancer dans la production de topinambour, commenta Gabriel. La mode serait plutôt au retour de l'OAS, si tu veux mon avis. C'est l'épicerie de Karim qui a sauté.

- Il était dedans ?

- Non, je l'ai vu sur le trottoir d'en face. Les flics étaient déjà sur place.

Il posa sur le comptoir la pomme qu'il avait ramassée dans la rue et se saisit du demi que Gérard lui tendait.

- Qu'est-ce que tu fous avec une pomme ? demanda celui-ci.

- Elle était dans la rue, au milieu des décombres. Je ne sais pas pourquoi, elle m'a semblé incongrue.

- Vla que tu t'intéresses aux fruits paumés, maintenant. Tu files un mauvais coton, Poulpe !

Un gamin à peine sorti de l'adolescence s'approcha du comptoir et attrapa la Pink Lady. Étudiant indéfini, depuis la trêve des confiseurs, il venait finir l'usure de ses jeans contre les chaises du Pied de Porc tout en massacrant ses rétines sur l'écran d'un ordinateur portable. Toujours la même place, dans le coin à côté de la porte, d'où il pouvait choper la connexion sans fil de l'agence de voyage d'en face.

- Heureusement que ce n'est pas une orange... Dans un film de Coppola, ça signifierait l'imminence d'une mort violente. Souvenez-vous dans le Parrain quand Marlon Brando échappe à sa tentative d'assassinat, c'est en achetant des oranges chez un épicer. En fait la trilogie est bourrée de références à ce fruit maléfique...

- Et on peut savoir pourquoi tu viens ramener ta science sur les primeurs cinématographiques quand je cause avec mon pote ? Déjà que ça passe ses journées avec deux expressos en me squattant une table avec son bazar informatique qui doit sûrement émettre des ondes qui font rien qu'à emmerder le chien. Alors, t'es gentil, tu vas retourner te faire oublier ailleurs et laisser les grandes personnes discuter calmement.

L'étudiant baissa les yeux et reposa la pomme sur le zinc avant de regagner sa chaise en silence. Gérard attrapa le fruit à son tour et interrogea Gabriel.

- Tu vas te mettre à fouiner pour cette histoire ?

- Je ne fouine jamais. Je m'intéresse, nuance. Mais une explosion dans le XIe arrondissement ça risque d'attirer pas mal de

monde dans le coin. Y a déjà les pompiers et les poulets. Bientôt les vautours médiatiques vont pulluler. Et puis, ça ne m'étonnerait pas qu'on se retrouve avec l'antiterrorisme et les RG sur le paletot. Peut-être même Vergeat. Je vais plutôt suivre les événements de loin.

– Ce n'est pas rare les réunions de famille en fin d'année... À ce propos, comme Chéryl est en province... Maria te fait savoir que notre table t'est ouverte pour le réveillon. Alors, tu fais ce que tu veux, mais tu y vas mollo d'ici le 31. Pas question de te pointer en vrac pour les douze coups de minuit. Tu sais comment elle est, elle s'inquiète facilement.

* * *

Le calme était revenu dans la rue juste après le passage de la voirie. Le trottoir gardait les auréoles humides du décapage au jet. La façade noircie et éventrée témoignait encore, mais déjà on oubliait les étalages inclinés et les étiquettes de prix en ardoise. Contre toute attente, il n'y avait pas eu de déferlement journalistique autour de la petite épicerie. Il faut dire que l'évènement prenait l'histoire à contrepied. Bien sûr le gérant arborait une mine moyen-orientale très en vogue, mais il se refusait à porter la barbe, ne fréquentait aucun lieu de culte et vendait de l'alcool. Il passait donc mal à l'écran. Karim Bessaoudi avait poliment raconté son histoire, en accusant le coup mais personne d'autre. Comme toujours, par ce frais vendredi, il était sorti de sa boutique pour apporter quelques beaux spécimens de fruits et de légumes à la fleuriste de la rue du Morvan. Elle les intégrait à ses compositions florales. Il était resté pour discuter peut-être un peu plus longtemps que d'habitude, mais les affaires étaient calmes ces derniers temps. Il pensait avoir fermé la porte du magasin en indiquant sur un carton qu'il revenait dans quelques minutes. Il ne se connaissait pas d'ennemi et, non, il ne ressentait aucune pression « communautaire ».

L'enquête avait été menée sans plus de zèle. Les dégâts n'étaient que matériels et d'une importance toute relative. Les

assurances payeraient. La bombe était artisanale, de type nitrate-fuel avec une mise à feu par mèche lente ; sans doute un tampon périodique. Que du classique. On attendait une éventuelle revendication, on prenait note et puis, surtout, on se concentrait sur le championnat d'incendie de véhicules dont les épreuves éliminatoires allaient débiter en banlieue avant la grande finale de la nuit de la Saint Sylvestre.

Gabriel laissa traîner distraitement ses longs membres vers l'antenne locale de l'amicale fasciste du XI^e arrondissement. Après tant de temps et de combats, ils étaient toujours là. Ils occupaient toujours une place sur l'échiquier, tandis que d'autres affreux leur volaient périodiquement la vedette dans l'ignoble. Ces spécialistes du rejet trouvaient toujours de nouvelles oreilles, de nouveaux interstices pour s'enraciner. La crise, la religion, le terrorisme n'étaient, finalement, qu'un engrais supplémentaire. L'année qui allait bientôt expirer lui laissait un goût amer de long vieillissement. Il se sentait moins vif, plus las, moins concerné par les remugles du monde. Il n'avait jamais eu l'intention de le changer, mais, parfois, quand le ciel s'assombrissait dans cet hiver qui ne voulait pas démarrer, quand l'humidité l'emportait encore une fois sur le froid, il sentait le poids des ans et l'inutilité de la tâche.

Le local avait vieilli lui aussi, même si on y avait repeint les vieilles idées en bleu marine. Gabriel songea à Pedro qui ne déco-lérait plus depuis que la fille du borgne avait osé reprendre les slogans du PCF des années 70 pour moissonner dans les terres ouvrières. Les murs étaient couverts d'affiches avec le sourire bovin de la blonde de Saint-Cloud. Ici, comme au premier étage de la tour Eiffel on pouvait repartir avec un petit souvenir de sa visite. Badges, pensées brochées, tasses et crayons, le parfait petit attirail du frontiste en goguette.

Le rat derrière le comptoir lui tournait le dos et était en pleine conversation téléphonique.

- Non, ça n'arrête pas depuis... Sous prétexte que la boutique de l'autre bougnoule a été vaporisée, tout le monde se tourne

vers nous pour savoir si on y est pour quelque chose... Oui, bien sûr... Je vais pas te dire que ça m'a tiré une larme... Mais franchement, je ne vois pas à quoi ça nous avancerait ! Je te jure... Tu nous vois plastiquer un cageot de légumes pour virer un seul arabe de Paris ? Pour tout te dire, ça nous met plutôt dans une sale posture. Pourquoi ? Simplement parce que...

Le type venait de se retourner et était tombé nez à nez avec Gabriel.

- Écoute... Je te rappelle... J'ai du monde.

Le Poulpe détendit son long bras et saisit le sympathisant frontiste par le collet. L'homme se mit à bafouiller tandis que Gabriel le forçait à se pencher sur le comptoir.

- Moi ça m'intéresse plutôt de la connaître ta petite théorie sur l'utilité de faire ou non sauter une épicerie la veille du Nouvel An...

- Mais c'est pas nous bordel ! On n'avait rien à gagner. Dans le contexte actuel, un arabe victime d'un attentat c'est pas vraiment ce qu'il nous faut. Sans compter sur le capital sympathie d'un commerçant qui ouvrait 7 jours sur 7.

- Ça, c'est la face visible. Qu'est-ce que tu caches, raclure ! menaçait Gabriel, réduisant promptement le col du néfaste qui suffoquait en bavant.

- Lâchez-moi ! De toute façon, il allait se barrer ! Dans trois mois c'en était fini de sa boutique. Vous croyez sincèrement que par les temps qui courent, les petites épiceries comme la sienne arrivent à tenir le choc ? Il avait déjà signé le compromis de vente.

- D'où tu tiens ça toi ?

- L'agent immobilier est une militante. C'est elle qui a réalisé la vente. La boutique du bougnoule et l'ancien local de la boîte de photocopies à côté. Le nouveau proprio casse tout et dans trois mois c'est un grand opticien qui s'installe.

Gabriel lâcha la chemise même pas brune du bas du front dont les joues commençaient à prendre la couleur des affiches. Il se racla la gorge bruyamment et cracha de mépris sur le sol avant de sortir, sans autres explications, du petit local.

Le froid tentait une percée dans la grisaille. L'année vivait ses dernières heures. Il avait juste le temps pour ne pas arriver les mains vides chez Maria et Gérard.

* * *

La boutique «Les fleurs de Marguerite » embaumait de parfums légers et aqueux. La surnommée Margot était une grosse femme rougeaude dont le teint noyait habilement la timidité. Pour l'heure, elle était assise derrière son plan de travail en pleine discussion avec un grand gaillard hirsute. Gabriel le connaissait bien celui-là. Il tenait la boutique de produits corses un peu plus bas dans la rue. Les deux compères échangeaient un café.

- Holà Poulpe ! brailla le géant. Tu viens chercher des fleurs. Tu as raison, y a pas meilleure adresse.

- Te voilà bien loin de ta propre boutique Matteo. Marre des odeurs de charcuterie ?

- Je prends ma pause chez Marguerite entre deux pinzuti qui viennent me bourrer le mou avec des commandes de saucisson d'âne. Par contre, j'ai reçu les *figatelli*. C'est la saison. Passe, quand tu as le temps.

- Je n'y manquerai pas, promis. Pour l'instant, il me faut quelque chose de plus végétal.

- Ça, c'est mon rayon on dirait, commenta Marguerite en mettant de côté sa tasse vide. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

- J'ai entendu parler en bien de vos compositions où vous mélangez les fleurs et les légumes. C'est une chance d'ailleurs que vous vous fournissiez auprès de ce pauvre Karim. S'il n'était pas venu chez vous, il aurait pu être blessé dans l'explosion de sa boutique. Un vrai coup du sort. Mais entre commerçants du même quartier, il faut bien s'entraider. Surtout dans cette période où les affaires vont mal.

Gabriel fit une pause, laissant ses mots imprégner l'atmosphère. Marguerite affichait une mine craintive, mais elle

fut vite rassurée par le sourire de Matteo. On était entre personnes de bonne compagnie.

– C'est vrai qu'un malheur est si vite arrivé, reprit Gabriel. Et puis le temps passe, on se rouille, on est moins précis. Par exemple, je suis prêt à parier que la bombe de ce matin était mal dosée. Bien trop puissante pour un si petit magasin. Pour une gendarmerie à Ajaccio, je ne dis pas, mais là... Heureusement qu'elle n'a pas fait péter tout le pâté de maisons. Là, le pauvre Karim n'aurait plus eu que ses yeux pour pleurer... Mais Matteo, tu le sais comme moi, ce n'est pas une science exacte ce satané mélange fuel et nitrate d'ammonium. On dit d'ailleurs que le nitrate est un excellent engrais agricole, n'est-ce pas Marguerite ? Mais tout est bien qui finit bien, comme on dit. Les murs sont encore debout, la vente du local ne sera pas remise en cause et l'assurance payera la perte d'exploitation de ce pauvre Karim. Plutôt que de continuer à tirer le diable par la queue, c'est plutôt une sortie la tête haute, non ?

– Tu l'as dit, mon ami. Les explosions c'est comme la vérité, ce n'est pas une science exacte, répondit Matteo en se levant.

Quand il eut déplié son corps, il éclata de rire et se dirigea vers la porte. Un vent froid l'accompagna quand il sortit. Il adressa un clin d'œil à la patronne et leva la main pour saluer Gabriel.

– N'oublie pas, tu as promis de passer, Poulpe.

Gabriel se retourna vers Marguerite qui lui sourit timidement.

– La grande plante dans le pot, là, c'est quoi ?

– Ça... C'est une pousse de bananier.

– Je le prends. Pour un réveillon, c'est de circonstance.

Nick Gardel

**Pour moi,
ils sont muets**



nouvelle

Pour moi, ils sont muets

Je n'ai jamais été très sûr de moi, vous savez. Hésitant, souvent. Je pense que les gens ont dû prendre ça pour de la faiblesse. Pourtant, cette fois-là, j'étais décidé. Obligé peut-être...

Je suis un voleur. D'un genre particulier, mais un voleur tout de même. Ça fait maintenant cinq ans que je pratique le même scénario. Pas souvent, mais régulièrement. Ça a commencé par une idée, un fantasme comme tout le monde en a. Seulement, je devais être à une période de ma vie où il devient important de réaliser un peu ses fantasmes. Je suis un voleur dans les trains. Dans les longs voyages, quand les campagnes défilent à perte de vue pendant des heures. J'en suis venu à aimer les trains et cette langueur qui en accompagne les trajets.

Dans ma technique, tout est important. Mon aspect, surtout. Le plus drôle, c'est que je dois avoir juste l'air de ce que je suis. Je dois avoir l'air de rien. Pas un travestissement qui accrocherait l'œil, non, rien. Parfois, je laisse pousser ma barbe, parfois, juste la moustache, guère plus. Je dois être un voyageur le plus anonyme du monde. Un sac suffisamment gros pour avoir l'air de partir loin. C'est surprenant comme les gens s'interrogent si on fait plus de 1000 kms avec seulement un petit balluchon.

Mais il faut que j'explique pourquoi je suis un voleur. C'est à cause de ma sœur. L'excuse est facile et pourrait ressembler à une boutade, mais pourtant elle est vraie. Ma sœur est plus âgée que moi, presque dix ans. Elle était très belle il y a encore quelques années. Maintenant, ses yeux sont trop marqués et son visage trop dur. Elle a trop pleuré. Sa fille est encore belle, pour-

tant son visage à elle est gravé, lui aussi, par les sillons des pleurs. Peut-être qu'une petite fille de huit ans est plus belle dans le malheur que sa mère de quarante. Ma sœur et ma nièce ont beaucoup pleuré depuis que mon beau-frère s'est pendu. Il était flic et, lui, la mort l'a eu à l'usure. Il l'avait vue de trop près pour y survivre. Dans une opération, un preneur d'otage fou avait descendu toute sa famille après huit heures de tractations. Mon beauf n'a pas supporté le visage déchiqueté à la chevrotine d'un gamin de sept ans. Cette image a dû remplacer dans son esprit celle de sa fille pleine de vie. Les images, c'est terrible quand on y pense. Alors, il s'est pendu chez lui, à sa barre de traction sur laquelle il entretenait ses bras monstrueusement musclés. Il s'est pendu et les siens ont commencé à pleurer. Ma sœur a été la plus forte, ma nièce n'en est jamais sortie. Peut-être qu'une enfant ne sait pas sortir du malheur. Elle se tait depuis. Un autisme traumatique, c'est le terme des psychologues. Au-delà du terme, il y a tous les soins pour la gamine, les traitements, les cures aussi. C'est juste une question de moyens. Alors je suis devenu voleur. Pour ma sœur, je suis représentant. Je ne lui ai rien dit, mais je ne crois pas qu'elle me blâmerait. Elle a une sorte d'aversion pour la loi maintenant. Elle n'y croit plus.

Il ne m'a fallu que deux coups d'essai pour ajuster ma technique. Je l'ai dit, je monte dans un train et je cherche ma victime. Il y en a dans tous les trains qui font des longs trajets. Toutes ont le même profil. Elles ont 45 ou 50 ans, en général des hommes, et ils recherchent la solitude pour leur voyage. La longueur du parcours les exaspère, alors ils choisissent un compartiment vide dont ils ferment les rideaux et ils se placent près de la porte. Comme pour faire un barrage. Ils n'ont pas tort, en général ça marche. Moi je viens perturber leur univers, je les dérange de la façon la plus odieuse qui soit : je suis dans mon bon droit. Je vais me placer près de la fenêtre et après cette effraction dans leur cocon de solitude, je disparaiss peu à peu de leur champ de vision. Il me faut faire revirer leur intellect. Je deviens un gêneur pas si gênant que ça, finalement. Je me fais le plus petit et le plus discret

possible. Un livre, un walkman, quelques gâteaux et surtout une Thermos de café. Je mets parfois plus de 200 kms à me faire ignorer, à me faire oublier, tout en buvant du café. J'ai toujours quatre ou cinq gobelets dans mon sac et je sirote ostensiblement le liquide bouillant.

J'agis en général, après le passage du contrôleur. Il y a une microseconde de complicité quand la vérification des billets est terminée. C'est dans cette brèche que j'interviens. Une remarque sur la durée du trajet ou d'ordre général et puis j'offre un café à celui qui est devenu, par la force des choses, mon compagnon de voyage. Le gêneur devient une personne agréable tout compte fait et ils acceptent, tous. La sympathie est un drôle de venin, il s'attaque aux défenses naturelles de l'homme et, surtout, il n'y a pas vraiment d'antidote. Je me suis bricolé une Thermos comme les bagues à poison des *Borgias*. Il me suffit de tourner le bouchon dans le sens inverse de l'ouverture, comme pour serrer, pour que quelques centigrammes de somnifères tombent et se dissolvent dans le liquide noir. Cela fait presque deux heures que je bois à ce même récipient, pourquoi se méfieraient-ils ? Mieux encore, mon gobelet transparent fume encore de la tasse que je viens de me servir avant de leur en proposer. Alors, ils boivent.

Pour les somnifères, on peut me faire confiance. Avec les doses que ma sœur s'est envoyées dans les neurones, je n'ai aucun problème à m'en procurer et à les connaître sur le bout des doigts. Ils boivent et dix minutes plus tard, ils dorment pour trois heures au moins. Alors je les dépouille de tout ce qui a une valeur quelconque. Montre, micro-ordinateur parfois, baladeur, argent, carte de crédit. Il m'arrive même de trouver le code de leur carte, caché sous un numéro de téléphone à leur nom dans un agenda électronique. Les plus techniques sont les plus « généreux ». Je vais parfois jusqu'à leur prendre leurs chaussures ou un vêtement qui me plaît. On n'a pas vraiment de morale quand on a franchi la barrière. Il ne me reste plus qu'à descendre à la gare suivante pour repartir dans le sens opposé. Il m'est même arrivé

de recommencer sur le trajet de retour. J'ai toujours du café soluble sur moi et une bouteille d'eau que je chauffe dans la Thermos nettoyée au moyen d'une résistance de voyage branchée dans les toilettes. Une fois, il m'est arrivé de dévaliser deux personnes dans un même compartiment. Un homme et une femme. J'ai laissé celle-ci les seins nus avec les mains de l'inconnu dessus. Tous les deux allongés, l'un contre l'autre sur la banquette. J'ai trouvé ça drôle sur le coup.

Tout est loin maintenant. Je voudrais faire comprendre la liberté absolue qu'on a à être dans six mètres carrés avec un inconnu chimiquement endormi. La latitude est totale, bouleversante, grisante même. Les idées les plus folles peuvent vous traverser l'esprit. Le pouvoir aussi est un venin. J'ai dit qu'on n'avait plus franchement de morale. En fait, on a la véritable morale. Pas celle des lois, la morale biblique, celle en laquelle on a souscrit intérieurement, le point jusqu'auquel on n'ira pas. Il faut se rendre compte du pouvoir que je possède sur mes victimes. Je ne suis qu'un voleur. Guère plus. C'est mon point de non-retour, ma limite.

Je l'ai dit, ça fait cinq ans. C'était la dernière fois sans doute.

Je l'ai choisi comme les autres. Choisi et ferré comme les autres. L'aspect sans rien qui dépasse, le silence sur 200 kms, le café. Une routine en somme. Lui aussi était classique, jusqu'à l'excès. Costume gris, chaussures noires. De la classe avec suffisamment d'air hautain pour l'assumer. Il a eu cette petite moue de désagrément quand je suis entré dans le compartiment avec mon gros sac et l'intention de m'installer. La routine.

Il s'est endormi très vite après le passage du contrôleur. J'ai détaché sa montre, sorti son portefeuille. Il portait sur lui une somme énorme en liquide. Ça arrive parfois. Y a des gens qui ne font pas confiance aux banques, ou qui ont trop confiance en eux... Il portait une alliance avec trois pierres incrustées, mais je

n'ai pas pu lui prendre, trop serrée. Ses bagages ne contenaient pas grand-chose si ce n'était quelques stylos haut de gamme et le même parfum que moi. La mallette était assez lourde et fermée par un code. J'ai sorti un petit canif que j'ai toujours dans ma poche et j'ai forcé les deux serrures. Un ou deux dossiers, des cachets pour l'estomac et un micro-ordinateur extra plat avec juste un écran et un stylo optique. En fait c'était plutôt un gros coup cette fois-là. Quelque chose clochait dans la mallette. Je ne sais pas, le poids, l'épaisseur. On fait attention aux détails dans mon « occupation ». Alors avec mon canif, j'en ai sondé le fond. J'ai toujours été curieux. Vilain défaut.

Le double-fond a cédé rapidement, j'aurais aimé qu'il tienne un peu plus longtemps. Pour que j'ai une chance de ne pas découvrir l'âme de ma victime. Il n'y avait que trois objets dissimulés dans la mousse. Chacun avec son emplacement précis, soigneusement encastré comme pour faire un écrin.

Une boîte, un couteau et un carnet de cuir.

L'horreur peut tenir dans peu de place.

Le couteau devait être celui d'un artisan du cuir, un maroquinier. Lame recourbée, extraordinairement effilée, il était finalement assez beau.

L'horreur peut être belle aussi.

C'est le carnet qui m'a bouleversé. C'était un journal intime d'un genre particulier. Des coupures de presse surtout, ou des articles recopiés d'une belle écriture fine et masculine. Et toujours le même sujet. Un leitmotiv de l'abomination. Des enfants enlevés, massacrés, violés. Par dizaines, dans toutes les villes d'Europe. Depuis cinq ans.

L'horreur est coïncidence.

Chaque article était numéroté, reporté dans le sommaire. L'homme avait même laissé des pages vierges, pour la suite... Ce sont ces pages vierges qui m'ont terrifié. J'ai dit que les images peuvent être terribles. Je sais que rien ne pourra effacer celles que j'ai vues dans la boîte. Je comprends un peu mon beau-frère maintenant. C'est elle qui m'a décidé. Je n'ai jamais été très fort

pour les décisions, mais ce sont mes nerfs qui ont parlé. Des phalanges. La boîte contenait deux ou trois dizaines de phalanges d'enfants. Des petits bouts de chairs jaunis avec ces ongles minuscules. Une odieuse collection, avec cette terrible odeur de formol.

L'horreur est horrible.

Mes gestes ont été d'une précision rare chez moi, mon esprit aussi aiguisé que mon instrument. L'homme a fait un gargouillis ridicule quand son couteau lui a tranché la gorge. Il a dû mourir calmement, trop paisiblement sans doute. Je crois que les gens qui ouvriront le compartiment vomiront comme j'ai vomi en ouvrant la boîte des « trésors » de ma victime. Je me souviens juste de m'être acharné sur le corps de l'homme avec une froideur qui me ressemble peu. L'horreur est aveugle sans doute.

Ma carrière de voleur est achevée maintenant. J'ai dit qu'on ne peut aller que jusqu'à son point limite. J'ai franchi le mien avec trop de facilité. Sur ce quai, où j'attends le train qui me ramènera chez moi pour la dernière fois en jouant avec l'alliance aux trois pierres, les images se mêlent dans mon esprit. Les images de quelques dizaines d'enfants massacrés. Je ne sais pas pourquoi, mais, pour moi, ces enfants sont muets...

Nick Gardel

UN ETAT D'ESPRIT

nouvelle

Un état d'esprit

Les rêves sont une drôle de chose. Peut-être parce qu'il n'y a pas de réelle différence, sauf sémantique, entre un rêve et un cauchemar. Longtemps, je me suis réveillé dans un bain de sueur après ce que je croyais être un rêve qui se transformait en la plus horrible des terreur. On ne peut rien contre nos propres démons. C'est une des leçons de la vieillesse, apprendre à vivre avec ses anges maléfiques. J'ai souvent passé mes nuits à les combattre, à repousser l'instant de leur apparition. En vain.

J'avais des préjugés sur les psychiatres ou les psychanalystes, ces types qui ont la sale habitude de vous croire prévisible. Les gens détestent se savoir observés d'une part, mais en plus, quand un gars comprend et anticipe leurs réactions, ça doit être horripilant. Maintenant je crois que je pourrais aller tout raconter à un de ces types. Je pourrais même faire confiance à la chimie. Une autre chimie que celle de la demi-bouteille de rhum blanc que j'ai pris l'habitude de m'envoyer le soir, quand mes démons se réunissent et se préparent à festoyer dans mon crâne. Je pourrais faire confiance à ces choses, au pouvoir d'un *Valium*, d'un *Temesta*, d'un *Lexomil*, d'un *Prozac* pourquoi pas ? Mais cela suffirait-il pour que l'on me croie ? J'en doute.

Je suis bien vieux maintenant. Si on s'en réfère à mes cheveux, j'ai dépassé depuis longtemps l'automne de ma vie. Mes articulations sont aussi sèches qu'un sol d'hiver. Les saisons sont importantes pour les vieux comme moi, elles font varier les douleurs. Sous le doux soleil de cette fin d'été, mes rhumatismes me laissent presque tranquille. J'irais peut-être même bien à la limite, si je ne m'entêtais pas à écrire cette histoire. J'exorcise peut-être, ou alors je témoigne pour laisser quelque chose. Je n'ai pas d'enfant et j'ai enterré ma femme il y a tellement longtemps que je crois que je ne me rappelle plus son sourire. Pourtant les souvenirs, c'est tout ce qu'il reste aux vieux comme moi. Alors, pourquoi tout raconter ? J'espère me prendre suffisamment au jeu pour louper une nuit ou deux. Échapper à ma réunion de démons à la lumière de ma petite lampe de chevet. Mes yeux sont toujours bons. Je crois que la machine ne se détraque pas entièrement et surtout pas à

l'identique chez tout le monde. Certains galopent encore leurs dix kilomètres à plus de quatre-vingts ans, d'autres ont une mémoire d'éléphant, moi c'est les yeux. Mon squelette n'est bientôt que d'un seul tenant et ma mémoire n'est vraiment pas la plus fiable qui soit, mais mes yeux sont encore perçants. Mon pouvoir fonctionne aussi. Mais j'y viendrais plus tard.

Ce que je veux raconter s'est passé quand j'avais quarante ans. C'est à cette époque que j'ai perdu Janette. Un accident d'avion, elle faisait partie des passagers de ce long courrier qui s'est écrasé dans le pacifique. Mon premier démon d'adulte. Celui-ci a fini par disparaître avec le temps. Leur vie non plus n'est pas éternelle. Certains dansent frénétiquement dans vos nuits pour s'éteindre sans bruit dans l'oubli, fatigué.

Je travaillais à l'époque dans un grand hôpital. Je faisais les gardes nocturnes aux urgences ce qui me laissait finalement pas mal de temps libre. On tournait en 24/48, une journée pleine de travail contre deux jours de repos, trois pour les week-ends. J'étais en poste le jour de l'accident. À cette époque, il n'y avait pas encore d'attentat à tout va, alors personne ne se demandait quelle faction allait revendiquer le meurtre de plus de trois cents personnes. Avec mon travail, ce n'était pas facile de prendre des vacances, j'avais laissé partir Janette seule pour cette semaine organisée en Thaïlande. On ne devrait pas apprendre le décès de quelqu'un de proche par la télévision. L'attente, le doute et surtout les commentaires des présentateurs ont quelque chose de malsain. C'est la sœur de Janette qui a levé l'incertitude pour moi. Au ton de sa voix au téléphone, je savais que Janette était parmi les victimes. Suzanne s'est effondrée au téléphone, ça m'a évité de le faire, je pense. Un psy dirait peut-être que j'ai trop intériorisé ce décès. Mais, soyons honnête, on ne peut pas être deux à s'écrouler au téléphone. Alors je l'ai un peu consolée et j'ai fini ma nuit dans mon service, comme un robot qui aurait été jusqu'au bout de sa programmation. Il n'y avait rien à faire de plus. Attendre le barnum qui allait inmanquablement suivre. C'est tout.

C'est ce soir-là que j'ai eu le premier soupçon pour mon pouvoir. Faut vous expliquer que, sans surprise, je ne tenais pas en place. Dès que la salle d'attente se vidait, j'allais fumer une cigarette sur le perron des urgences. J'ai bien dû griller deux paquets. C'était un de ces moments où on n'a pas vraiment de pensées en tête. Où on est vierge in-

tellectuellement parlant. Il ne faisait pas très chaud dehors et la fumée de ma clope se mélangeait à la vapeur qui sortait de ma bouche. Je me souviens qu'à chaque fois que je sortais sur le perron, pas immédiatement, mais après que j'ai fait quelques pas, il y avait une grosse machine qui se mettait en marche. Je ne sais pas ce que c'était, un gros truc avec un moteur qui démarrait à chaque fois que je passais devant pour aller fumer. Vous voyez, d'habitude cela aurait fait partie des bruits de la vie, des choses auxquelles on ne pense pas. Mais cette fois-là, j'étais tendu comme une corde de piano, beaucoup plus en résonance avec le monde autour. Comme s'il avait fallu que je désintellectualise ma vie pour me rendre compte de ce petit détail.

Une fois qu'une idée pareille vous tourne dans la tête, pas moyen de l'en faire sortir. J'ai d'abord cru à une soufflerie, un chauffage ou ce genre de chose et que c'était ma sortie ou l'appel d'air du sas qui le déclenchait. Alors j'ai fait l'essai d'ouvrir la porte en grand, sans aller à l'extérieur.

– Qu'est-ce que tu fous avec cette porte, il gèle dehors ! a crié Alice, l'infirmière de garde. Si t'as des chaleurs, va prendre une douche glacée ! m'a-t-elle dit avec un clin œil.

Mais le plus important, c'est que le truc est resté muet. Alors je suis sorti et quand je suis passé près de lui, ça n'a pas loupé ! Le vrombissement du moteur s'est enclenché.

Je n'étais et je ne suis toujours pas un grand fan de l'irrationnel. Vous voyez, si je vois une lumière dans le ciel, je pense plutôt à un satellite qu'à un *OVNI*. Mais, je planais ce soir-là. Est-ce qu'on se connaît vraiment ? Avec lucidité, je veux dire. Peut-être qu'en fait je suis un grand mystique refoulé ou ce genre de conneries.

C'était sans doute le bon moment pour moi. Un timing que vous envoie le destin avec cette satanée peur du vide. Un fossé se creusait dans ma vie, je le comblais par autre chose. Certains virent mabouls ou religieux. Ce qui, soit dit en passant, n'est pas très éloigné. Moi je me suis chopé un pouvoir. Comme une mauvaise habitude ou un eczéma. Mais j'y ai cru et j'y crois toujours. Vous verrez pourquoi.

J'étais médecin, ce qui n'explique rien et ne vous donne pas vraiment d'armes pour appréhender ce genre de phénomène. J'avais plus

de dix ans d'études au compteur. Dix années où on oublie très vite la physique et où la biologie est une sorte de passage obligé pour apprendre comment fonctionnent les gens. Je veux dire par là que j'avais et que j'ai encore des restes d'une culture scientifique assez pointue. En tout cas plus consistante que le pékin moyen. À cette époque, si j'en avais parlé avec quelqu'un, je crois que j'aurais avancé des explications fumeuses avec des "magnétismes corporels" ou encore "des microcourants cérébraux". Mais la vérité, c'est que je n'en ai parlé à personne et, surtout, que je n'en sais fichtrement rien ! La rigueur scientifique à des limites et la plus importante est sans doute le fait. Cet incontestable produit factuel. Alors, si on veut poser les choses pour que même les endormis à côté du radiateur comprennent, il faut le dire dans ces termes : je peux faire démarrer les machines à distance. Point.

Je vous ai dit que j'avais peut-être trop intériorisé le décès de ma femme. Eh bien, cette découverte ne m'a pas vraiment aidé non plus. Bien sûr, mon deuil s'est su et j'ai pu prendre quelques vacances pour régler tous les problèmes. On n'avait pas d'enfant avec Janette, et c'est moi qui subvenais aux besoins du ménage, alors je n'ai pas eu grand-chose à organiser, en réalité. Mais j'ai tout fait de façon mécanique, vous voyez, comme quelqu'un qui doit accomplir une tâche, disons... naturelle. La belle famille a été la plus dure à gérer. Moi, il ne me restait pas grand-chose comme parents, si ce n'était une grande sœur qui vivait en Australie. Elle est décédée d'une maladie tropicale chopée en Centrafrique à l'heure où j'écris ces mots. Elle a eu une belle vie et soixante-dix ans c'est un bel âge, je trouve. Donc à l'époque, je me retrouvais quasiment seul. Enfin, seul... La sœur de Janette ne m'a pratiquement pas lâché pendant deux semaines. C'était sa façon à elle de gérer la perte. Elle était là... Tout le temps. Elle venait m'aider à ranger les affaires, mettre de l'ordre dans les papiers, cuisiner des trucs que je ne mangeais pas, faire des courses et laver inlassablement un linge que je ne mettais pas. Je pense même qu'elle aurait couché avec moi, si l'envie m'en était passée par la tête. Pauvre Suzanne, elle aurait une attaque si elle lisait ça !

Au bout de deux semaines, je l'ai mise gentiment à la porte et je suis retourné au travail. Un peu plus silencieux peut-être. Mais une aura de compréhension vous entoure dans ces cas-là et ça me convenait parfaitement, je pense.

Il faut que je vous dise qu'il ne s'était pas écoulé un jour depuis le soir du crash de l'avion sans que j'expérimente mon pouvoir. C'est dire si j'étais vraiment à côté de la plaque... Parce que, soyons francs, à part un vague compresseur qui se mettait en branle quand je passais à côté, je n'avais pas le début d'une piste de compréhension. J'y croyais dur comme fer, mais c'est bien tout.

C'est à ce moment que j'ai compris que se découvrir une faculté n'est vraiment que le début d'un long boulot. Dans les films fantastiques, on vous montre toujours le héros faire les premiers pas avec ses nouveaux pouvoirs, et ça marche ! L'ennuyeux, c'est que je ne savais absolument pas comment faire fonctionner mon potentiel. Ni même s'il existait réellement ou pire, s'il pouvait être commandé ! Comme tout bon rat de bibliothèque, j'ai d'abord cherché dans les bouquins qui traitent un peu de paranormal. Croyez-moi, c'est un abîme sans fond... On peut facilement s'y noyer sous le monceau d'inepties dans lequel on plonge. Des petits hommes verts aux messes sataniques, le grand écart est vite fait. J'associais ça à de la télékinésie, mais les livres un peu pointus qui traitent du sujet se résument en fait à un inventaire. Ce sont des catalogues des différents phénomènes recensés dans l'histoire et plus ou moins inexpliqués. Mais chaque jour, j'essayais de me concentrer pour faire démarrer un des instruments électriques qui était à ma portée. C'est incroyablement compliqué de se concentrer sur quelque chose qu'on ne sait pas faire et dont on n'a pas la moindre idée du mode de déclenchement.

J'ai essayé pendant de longues semaines de reproduire ce que j'avais fait cette nuit-là. Quand je suis revenu à l'hôpital, j'ai essayé de faire encore repartir le compresseur. Je me suis repassé en boucle mes faits et gestes de cet instant-là. Je pressentais sans doute une histoire de concentration, de détachement de soi. Le compresseur est devenu le centre de toutes mes pensées. Le reste était devenu accessoire. J'expédiais les patients et je sortais fumer sur le parking. Les gens ont dû mettre ça sur le dos de ma peine, ils m'ont laissé faire, sans chercher plus loin.

Il n'y a pas de réel mystère. Je vous ai dit que j'avais encore ce pouvoir, alors vous vous doutez bien que j'ai réussi. Là non plus, je n'ai pas d'explication. Un jour, ce gros moteur est reparti quand je me suis approché. Le hasard encore une fois. Puis je suis parvenu à trouver un état d'esprit qui le faisait démarrer presque à chaque fois. Ça fait une grosse différence quand on est à l'écoute du moindre détail. C'est

comme les jeux électroniques chez les mêmes. Parfois ils mettent des semaines à dépasser un niveau compliqué. Mais une fois atteinte l'étape suivante, même par hasard, ils y arrivent presque à chaque coup. Le cerveau a enregistré le truc, au-delà de la conscience. On ne saurait toujours pas dire comment, mais on franchit la difficulté, totalement, jusqu'au prochain écueil. Comme s'il suffisait de se prouver que c'était possible pour passer outre. Eh bien, je me suis prouvé que je pouvais faire démarrer ce truc et j'y suis arrivé de plus en plus souvent. Je suis même arrivé à ne pas le mettre en route quand je marchais à côté, puis à le déclencher au passage d'après.

Ensuite, j'ai essayé sur tout ce qui me tombait sous la main. Vous savez, d'abord la phase de découverte, puis la phase d'évaluation. Je passais des heures à fixer tout et n'importe quoi chez moi, à l'hôpital, jusque dans les magasins d'électroménager. J'avais l'air d'un véritable abruti. Je remplissais des cahiers avec des courbes, des chiffres et des descriptifs pour savoir ce qui fonctionnait ou pas. J'ai eu ma période où j'étais carrément à la marge, niveau santé mentale...

Mais finalement j'ai pu cerner convenablement l'étendue de mes capacités. J'ai compris que mon pouvoir ne fonctionnait pas au-delà de quelques mètres et qu'il n'était efficace que sur des appareils électriques assez grossiers. Bref, je ne pouvais pas faire fonctionner des gadgets électroniques. C'est aussi une sorte de pouvoir binaire. Je mets en route les machines, *basta*. Je ne les commande pas, je ne les dirige pas. J'ai même parfois du mal à les arrêter...

Vingt ans déjà ! Deux décennies à vivre avec ce pouvoir en moi sans avoir ni le pourquoi, ni le comment. Intimement, je crois que mon cerveau est capable de donner des coups de bélier dans les circuits électriques. Comme un plombier qui remet la pression dans des canalisations après avoir coupé l'eau et qui fait trembler toute la tuyauterie. Je dois projeter quelque chose qui file un coup de pompe dans les électrons. Pour les plus vieux, je dirais comme un tour de manivelle ou, vous voyez, la baffe qu'on donnait du plat de la main pour accrocher la bonne station sur les postes de télévision. Il ne faut pas que ça soit trop compliqué, c'est tout. Avant j'arrivais à faire démarrer presque n'importe quelle voiture. Maintenant, elles ne veulent plus. La faute à l'électronique, sans doute. J'en ai même bousillé quelques-unes. Elles doivent être devenues trop complexes.

Vous vous demandez si c'est un vieux bonhomme riche qui vous écrit cette histoire et pourquoi vous n'en avez jamais entendu parler avant. Eh bien, je ne suis pas fortuné plus qu'il ne m'est dû. Ce n'est ni l'opulence, ni la misère. Ma vie n'a pas changé et a suivi son cours paisible. J'ai eu mon lot de rapides, de tourbillons et de passages calmes. Enfin... mon lot. Peut-être un peu plus chargé que celui de n'importe qui... Mais je n'en suis pas là encore. Il faut que je me discipline pour que vous compreniez. Sinon je vais perdre le fil...

Donc, pour en finir avec cette histoire qui se tire en longueur, je dois vous préciser que je ne suis pas célèbre pour mes dons. Pourquoi ? Parce qu'un tel pouvoir ne sert strictement à rien ! Quel est l'intérêt de commander à distance un moulin à café ou un ventilateur ? Je suis même incapable de changer les chaînes de ma télé ! Dans cette époque où chacun revendique un incroyable talent, à l'heure où on brade le prétendu quart d'heure de célébrité, je n'intéresse personne. Et c'est tant mieux.

Je me suis servi un temps de ces nouvelles aptitudes, surtout pour en connaître les limites. Mais on a vite fait le tour. J'ai aussi fait quelques farces, par exemple en redémarrant la voiture d'un gars qui venait de stationner. C'est puéril et finalement assez vain. Je ne suis utile à personne non plus. Les engins que je démarre fonctionnent sans moi. Que faire ? M'installer dans un « clé-minute » pour offrir mes services à ceux qui auraient égaré leurs clés de contact ? Mon pouvoir n'est pas suffisamment maniable de toute façon. C'est assez difficile à expliquer. Il faut que je sois dans un état d'esprit particulier pour que le phénomène se produise. Une sorte de tension interne que je ne parviens pas toujours à atteindre. Il faut que je me vide la tête et que je sorte de moi. C'est moi-même que je projette dans ce tourbillon d'électron. Alors vous imaginez la scène... On est loin du type en collant moulant avec un S sur la poitrine qui ferait tout pété dans un tonnerre d'étincelles ! Ni superhéros ni supervilain, d'ailleurs. Une fois, je suis entré dans un casino, pour voir si je pouvais essayer de faire fortune avec mon don. Les machines à sous doivent être trop précises pour moi ou carrément trop mécaniques, car pas une seule fois je n'ai aligné les trois 7. J'ai passé la soirée à avoir l'air d'un abruti, hébété devant des cadrans qui ne faisaient que bouffer ma monnaie.

Bref, comme je vous l'ai déjà dit, après l'excitation de la découverte, j'ai laissé la routine de ma vie reprendre le dessus. Cela devait sans

doute être dans l'ordre des choses. En quelque sorte j'ai digéré mon deuil en faisant une plongée dans le paranormal. Puis j'ai refait surface. J'avais gagné au passage de nouveaux démons et une nouvelle arme, bien pauvre, pour les combattre.

* * *

Ma vie avait donc repris dans ce cocktail d'habitudes et de petits imprévus qu'est la réalité. Le silence qui m'entourait depuis le décès de Janette était devenu une sorte de marque distinctive à l'hôpital. J'étais le médecin de garde qui ne parlait pas beaucoup. Les gens sont assez prompts à se créer leur propre légende, histoire de se sortir un peu de la vérité. Le quotidien est un long canevas d'ennui, il faut bien l'agrémenter. J'assumais pour eux une vision romantique de l'homme brisé par les tourmentes de la vie. On m'imaginait, sans doute, le moral sapé dans ce qu'il y a de plus vital, jeté à corps perdu dans le travail comme unique raison de vivre. Deux sentiments naissent de ce genre d'illusion : la commisération et le respect muet. Ma foi, aucun des deux n'est vraiment difficile à vivre... Alors je n'ai rien fait pour les démentir. Je suppose que les nouveaux venus à l'hôpital étaient mis dans la confiance ou qu'à force d'être traité ainsi, mon visage avait pris cette sorte de distance qui convenait à mon prétendu état d'esprit. Quoi qu'il en soit, on entretenait autour de moi une paix royale. J'ai toujours été d'un naturel réservé. J'ai endossé peu à peu la blouse du bon docteur, jamais vraiment gai, mais toujours d'humeur égale et qui faisait son boulot sans draguer les infirmières.

C'est deux ans plus tard que l'histoire que je vous raconte a pris corps. On était en hiver, pas cette saison franche avec un froid sec qui fait descendre le mercure très loin. Une espèce d'automne qui n'en finissait plus de mourir avec un temps vraiment pourri. Je crois que c'est cet hiver-là que je me suis découvert des rhumatismes. Le seul soulagement que m'apportait cette météo, c'est que la pluie incessante de la journée laissait la place à la neige avec la baisse de la température nocturne. Les matins étaient un vrai ravissement. Un parterre blanc immaculé nappait le parking de l'hôpital pendant quelques heures et puis la pluie recommençait et noyait le tout.

J'ai essayé de comprendre. Ou peut-être juste de repérer sur le fil du temps, l'instant qui aurait pu m'indiquer le désastre qui allait suivre. Je sais que rien ne pourra être recommencé. Mais, parfois, quand mes nuits sont trop longues, je revois cette nuit assourdie. Je sens encore les quelques flocons virevoltants qui jouaient avec la fumée de ma cigarette. Je me vois, moi, adossé contre le bâtiment, sous l'auvent des urgences. La quiétude de cet instant est gravée comme un regret, une cicatrice mémorielle.

La camionnette est arrivée sans trop se presser. Je me souviens de ce détail, car les gens qui déboulent aux urgences s'imaginent qu'ils doivent conduire comme des dingues la plupart du temps. La faute aux séries télé, on a une idée erronée de la véritable urgence médicale. Ils pensent peut-être gagner de précieuses minutes pour soigner leurs proches. S'il y a une chose que je sais, c'est que les précieuses minutes n'existent pas. Pas celles-ci du moins. La réalité est très éloignée des exigences de la dramaturgie cinématographique. Souvent on fait plus de dégâts en transportant un blessé qu'en attendant simplement les secours. Quand il y a des cas qui nécessitent de la vitesse, je veux dire des cas vitaux, ils ne sont jamais amenés par des proches. Quand la vie ne tient plus qu'à un fil, il se casse trop facilement pour supporter le transport dans une voiture non équipée. L'oxygène, le monitoring, les soins d'urgence d'un infirmier, ce n'est pas pour le décorum. Ça sert réellement. Plus de la moitié des cas quasi désespérés est sauvée dans les ambulances. Sauvée ou condamnée d'ailleurs.

Eux, ils sont arrivés en touriste, roulant au pas dans le dédale des voies d'accès de l'hôpital. Est-ce que ça aurait dû m'alerter ? C'est facile à dire maintenant. On peut repasser le film cent fois, aucune réponse ne tient la route. C'était un soir comme un autre. C'est fou comme on peut se gourer parfois !

Je me suis approché de la camionnette quand elle a stoppé devant l'auvent qui m'abritait de la neige. Je crois que j'aurais dû remarquer que le conducteur laissait tourner le moteur. Mais ça, c'est ce qu'on se dit après coup. On n'a pas cette présence d'esprit dans l'instant.

Un grand type en est sorti. Une espèce de géant brun avec les cheveux en bataille qui accrochaient un peu la neige légère. Il portait une chemise molletonnée avec des carreaux. Ce genre de liquette dans laquelle on imagine les bûcherons canadiens. Malgré le froid, il avait les

manches retroussées et un tatouage se voyait sous les poils de son bras.

- Z'êtes médecin ? a-t-il dit avec un sourire en déchiffrant le badge épinglé à ma blouse.

Sans un mot, j'ai écrasé mon mégot et je me suis encore approché.

- Mon frère a eu un problème à la scierie. Il est à l'arrière. Vous pouvez m'aider ?

- Je vais aller chercher un brancard, ai-je répondu. Il est gravement touché ?

- Non, non, c'est pas la peine. Il peut marcher. Faut juste qu'on l'aide pour se sortir de la voiture.

J'ai contourné le véhicule avec le grand type et, quand il a ouvert le haillon, je me suis retrouvé nez à nez avec le canon menaçant d'un fusil de chasse tenu par le sosie du géant. Pourtant l'arme n'était là que pour le décor. Parce que le vrai danger est arrivé par-derrière. Mon crâne se souvient encore de la douleur qui a résonné le moment suivant. Je n'avais jamais cru que l'on pouvait tomber dans les pommes, comme ça, juste avec un coup sur le ciboulot. Pourtant quand on passe de la théorie à la pratique, on jongle. En fait, je suis resté conscient au moins deux minutes après le choc et je vous jure que j'aurais préféré m'évanouir tout de suite. D'abord on est sonné, sans véritable douleur, l'esprit essaye de comprendre et comme il n'y arrive pas, il abandonne et il fait ce qu'il fait d'instinct : il souffre. Alors seulement vient l'évanouissement. Mais ces secondes où j'ai été éveillé sur le métal gelé de cette camionnette, je m'en souviens encore vingt ans après. Je n'ai plus eu de gueule de bois depuis, en tout cas pas une que je puisse prendre en considération, après ce que mes nerfs ont ressenti cette fois-là.

Je me rends compte que cette histoire est plus longue que je ne le croyais. Les mots s'enchaînent sans que j'aie prévu leur agencement. Ils reviennent par paquets et chaque nouveau lot en dévoile un autre. Il faut dire que je vis avec depuis vingt ans. Alors c'est un peu moi que je raconte. Moi ou plutôt cette version sans filtre de moi avec laquelle je vis intimement. Peut-être que j'en ai assez d'être le bon docteur silencieux, il y a trop de bruit à l'intérieur.

J'ai pris ma retraite l'année dernière. C'était assez. Certains collègues ont clamé que c'était trop tôt. Ils faisaient les comptes et décidément ne pouvaient pas se faire à l'idée d'un départ qu'ils jugeaient prématuré. Ne rêvons pas, je n'étais pas indispensable. Seulement, ça

les renvoyait à leur propre compteur, à l'avancée du temps pour chacun. C'est très violent en définitive. Les mêmes, s'ils lisaient ces lignes, prétendraient que je ne suis pas aussi vieux que je l'écris. Et pourtant si.

Beaucoup de gens vous balancent la formule bien commode qui dit que vieillir est un état d'esprit. Ils se servent de cette belle phrase pour combattre leurs démons. C'est leur justification pour s'envoyer en l'air avec des gamines, pour sauter en parachute ou rester à la tête de leur entreprise sans lâcher les rênes. Ils se mentent pour sauver la face. Parfois même de la pire des façons qui soit : avec sincérité. Car, derrière ce faux-semblant, ils ont raison. Vieillir est un état d'esprit. Mais c'est une vérité qui marche dans les deux sens. Pas seulement pour faire croire que l'âge n'est qu'expérience et que les vieux corps sont aussi valables que les jeunes organismes. Cela reste aussi vérifiable pour des gens comme moi. Avec les progrès, on repousse toujours plus loin le gouffre de la vieillesse. On répare, on lisse, on dynamise. Je n'ai pas encore l'âge officiel, mais je suis vieux. Je me sens vieux. C'est un état d'esprit, ils ont raison. Le mien est d'être ce que je parais, quinze ans de plus que mon âge. Mais j'ai une chose en plus que n'ont pas ces vieux adolescents ou ces jeunes vieillards, j'en ai conscience.

J'ai su, plus tard, qu'on avait roulé une bonne heure pour rejoindre la scierie. Une heure qui reste en creux dans le déroulement de ma vie. Pourquoi le type m'avait-il raconté un fond de vérité aussi inutile pour m'attirer derrière cette voiture ? Manquait-il si cruellement d'imagination que cela lui ait semblé logique d'enraciner sa prise de contact dans la réalité ? Je n'en sais rien. Peut-être parce que, justement, ça ne valait pas la peine de me mentir. Il m'avait appâté avec une histoire de blessure de bûcheron et je me retrouvais bel et bien au milieu d'une forêt, parmi les billes de bois et l'odeur de la résine.

C'est le froid qui a dû me faire reprendre connaissance. J'ai une idée précise des instants qui suivirent, mais ma mémoire entretient encore un certain flou sur quelques détails. Je me souviens des noms, des odeurs, du goût même sur ma langue. Je me souviens parfaitement de la peur qui me tordait les tripes. Les pulsations de mon crâne qui m'empêchaient d'analyser la situation au-delà de l'immédiat. Pourtant, aujourd'hui que je revis virtuellement la scène, je ne parviens pas à fixer le moment qui m'a fait émerger du brouillard. C'est arrivé seul, il

faut croire. Heureusement pour moi, car je crois que José m'aurait décollé la tête à coup de baffes pour me réanimer. Quoi qu'il en soit, je me souviens bien du froid. Je grelottais avec juste ma chemise sous ma blouse. Ce genre d'accoutrement suffit pour tirer une taffe deux minutes dehors avant de rentrer dans un service surchauffé. Mais là, au milieu de nulle part, cerné par les ombres noires des arbres, sur le sol couvert de sciure d'une espèce de hangar, j'étais littéralement gelé. C'est Andrès, la copie carbone de José, qui m'a jeté une couverture sur les épaules en sortant de l'arrière de la camionnette, le fusil toujours à la main.

La scène avait de quoi vous faire passer de l'autre côté de la terreur. Outre les deux géants en chemise canadienne, dont les muscles et les armes faisaient déjà chuter le trouillomètre vers les profondeurs, il y avait deux autres participants à la grande fête. Deux hommes tenaient leur rôle dans la lueur des lampes qui pendaient au plafond. Et la mise en scène était soignée... Les deux étaient allongés sur le sol. Le premier, face contre terre, baignait dans une flaque de sang qui imbibait la sciure autour de lui. Son dos était constellé de petits impacts rougeooyants qui faisaient à peine des reflets dans le costume noir. Je n'avais que très peu d'expérience dans les blessures par arme à feu, mais j'aurais parié qu'il avait été descendu à la chevrotine. L'idée me vint que le tir n'avait pas été effectué de trop près, car le corps était encore d'un seul tenant. Allez savoir pourquoi c'est ce qui m'est passé par la tête !

L'autre était couché sur le dos et respirait à grand bruit en jurant toutes les deux minutes. Il était appuyé contre une des machines, la jambe gauche étendue devant lui. Un horrible instrument de métal saillait de sa cuisse, fiché dans la chair.

- Vacherie de vacherie dit l'homme. Alors t'as trouvé un toubib José ?

- Te bile plus papa. On t'a ramené le médecin de garde des urgences de l'hôpital. Même qu'il n'a pas fait de problème du tout pour venir, pas vrai Andrès ?

L'autre est parti d'un rire gras et s'est assis sur un gros billot de bois qui était posé près de la porte. Il a appuyé son fusil contre sa cuisse et a sorti un magazine de poche pour faire des mots croisés.

- Qu'est-ce que vous attendez de moi, ai-je demandé, bien que de toute évidence, il ne leur manquait pas un quatrième pour une belote.

Je me suis approché et je me suis accroupi auprès de la jambe du vieux. Même terrifié et frigorifié, le médecin reprenait la barre. J'ai regardé la plaie.

- Si vous espérez que je vous soigne ça, il aurait fallu penser à emmener mon matériel... À première vue, ce n'est pas le genre de truc qui se rafistole avec une trousse de secours. C'est plutôt vilain.

- Vacherie de vacherie, tu vas commencer par ne pas la ramener. Figure-toi que je suis au courant ! Si j'avais eu besoin de deux pansements, j'aurais pas envoyé les jumeaux pour trouver un rebouteux à cette heure.

Il se redressa un peu dans une grimace et brandit une main où il manquait l'auriculaire et l'annulaire.

- Des entailles j'en ai vu, mon gars. Et je m'y connais en couture. Alors c'est pas la peine de me sortir tes conneries. Tu vas faire ce qu'on te dit et sans discuter. Alors, forcément tu vas me réparer la guibole et comme un chef encore ! Faut pas essayer me la faire à l'envers. Je sais de quoi il en retourne. Les jumeaux n'ont pas la patte assez précise pour le job et ça m'étonnerait que celui-là nous serve encore.

Il éclata d'un rire rocailleux qui se transforma en quinte de toux.

- C'est vous qui l'avez... ai-je questionné ?

- Non, c'est Andrès. Et heureusement, sinon je ne serais plus ici pour te causer mon gars.

Il cracha sur le cadavre de l'homme à quelques pas de lui, et s'adressa de nouveau à moi.

- Approche-toi toubib. C'est quoi ton prénom ?

- Georges, ai-je dit

- Georges, a commencé le vieux. Je vais être franc, j'ai pas l'habitude de tourner autour du pot. Tu vois, ce type ? C'est une pourriture. Un encaisseur pour une bande d'usuriers encore plus pourrie que lui. Mais il n'est pas né le fumier qui viendra me menacer chez moi. Moi j'ai entubé ces gars. Je leur ai emprunté un joli paquet sans la moindre intention de leur rembourser. Quand ce tordu a débarqué, il devait être au

bout de sa tournée de salopard. Il est venu ici avec le coffre bourré d'oseille. Du coup, je vais faire disparaître le corps de celui-là, et je payerai rubis sur l'ongle le prochain qui viendra. Tu vois où je veux en venir ? Avant de clamser, il m'a salement amoché la cuisse, par surprise. Le truc que tu vois là, je le connais moi et je t'assure qu'il en manque bien dix centimètres encore. Et ces dix centimètres de ferraille, ils sont dans ma cuisse. J'ai fait un garrot, mais je peux pas enlever ce croc tout seul. Si tu m'arranges le coup, il y aura un joli paquet d'argent pour toi et t'entendras plus parler de nous. Si tu fais des difficultés, on trouvera un autre médecin et vous ferez un beau couple avec ce fumier, au fond d'un lac.

J'avais écouté toute cette tirade sans piper mot. Le cerveau travaille vite dans de tels moments. Le vieux n'avait pas fini son discours que j'en avais déjà écrit mentalement la fin, menaces comprises. Je me suis penché sur sa blessure sans en dire plus, espérant qu'il comprendrait que, faute de mieux, j'acceptais.

José revint un sac de sport passé en bandoulière. Il portait aussi, dans une de ses mains géantes, une trousse en cuir râpé qu'il posa en douceur près de moi.

Il se déchargea du sac et le déposa aux côtés de son père. Le vieux fit jouer la fermeture éclair et je vis les liasses de billets entassées pêle-mêle à l'intérieur.

- Va planquer ça, mon garçon, dit-il. On s'en occupera plus tard...

J'ouvris la vieille trousse en cuir qui contenait des instruments plus adaptés à la maroquinerie qu'à une chirurgie de campagne. Une bobine de fil de nylon solide, des aiguilles de toutes tailles, et un spray antiseptique à la chlorhexidine. De ce genre de produit qu'on met sur les genoux écorchés des gamins. Pas vraiment la panoplie du bon docteur. Il y avait quand même un carton de compresse stérile qui devait prendre la poussière depuis une bonne dizaine d'années. Pas la peine que je m'échine à vérifier la date ou le numéro du lot... Mais surtout, il n'y avait aucune trace d'un quelconque anesthésique. Il allait falloir que je sois tout doux avec le père des deux monstres, si je ne voulais pas qu'ils me transforment en bouillie au premier hurlement du vieux. Comprenant ce que je cherchais, il sortit de sa poche de chemise une petite seringue.

- J'en ai déjà fait passer une avant d'envoyer les jumeaux te chercher...

Il laissa sa phrase en suspens en poussant un grand soupir. Ses paupières devaient peser des tonnes et même s'il était costaud, il avait dû vraiment déguster. Je ne savais pas ce qu'il y avait dans la seringue, mais j'imaginai bien un cocktail local à même de vous envoyer en vol direct parmi les éléphants multicolores... Je lui fis une seconde injection aux abords de la plaie, histoire de m'assurer de sa coopération.

Il ne faut pas croire que j'étais complètement obtus non plus. Je me doutais bien qu'une fois le vieux recousu, je rejoindrais le type dans la sciure, entre deux mots fléchés d'Andrès. Mais il y avait ses paroles et sa proposition. Juste de quoi imaginer la possibilité infime qu'ils puissent être honnêtes envers moi. Un grain de sable dans l'analyse logique que je pouvais faire de la situation. C'est fou comme on peut s'agripper à un grain de sable...

Le vieux a commencé à se détendre un peu. La plaie n'était franchement pas jolie avec ce gros croc en métal planté dedans, un truc pour déplacer les rondins avant la découpe ou quelque chose comme ça. Il n'y avait pas vraiment dix centimètres fichés dans la cuisse, mais l'outil tenait tout de même drôlement bien dans le muscle. Malgré la drogue le vieux a dû le sentir passer quand j'ai commencé à l'arracher en tirant sur la poignée. Mais il n'a rien dit, juste gémi quand le croc a quitté définitivement sa jambe. Je connaissais bien cette sorte de plainte que l'on ne peut pas retenir à la fin d'une souffrance.

La trousse ne contenait évidemment pas de dose antitétanique, mais je n'étais pas là pour faire dans les fioritures. José et Andrès ont soulevé le vieux comme un fêtu de paille et l'ont déposé sur le tapis roulant de l'énorme scie à ruban, l'endroit était plus proche des lumières et plus à hauteur pour me permettre de recoudre la cuisse de leur père. Comme je vous l'ai dit, la plaie n'était pas franchement belle et il allait me falloir au moins trois ou quatre plans de suture. J'ai demandé à me laver les mains et José m'a conduit à un petit lavabo dans le fond du local. L'eau m'a mordu la peau quand je me suis passé les mains dessous, tellement elle était froide. Je l'ai à peine sentie. Je pensais déjà à la suture que je devais faire. J'étais un bon médecin, je crois. Je n'en ai jamais connu de mauvais, il faut dire. Des gars qui ne valaient rien dans les rapports humains peut-être, des salauds plus intéressés par une carrière ou des honneurs, des timorés qui se protégeaient derrière les

assurances avant chaque opération, mais pas réellement de mauvais médecins. C'est un luxe que l'on ne peut pas se permettre après tant d'années d'études. Les réflexes, les connaissances sont là. Et puis on ne peut pas tricher avec la maladie, on la soigne ou non. C'est un métier binaire. Le mythe du mauvais médecin est là pour faire croire qu'il y en a des bons ; des diables pour donner corps aux dieux, en quelque sorte. C'est un métier binaire, mais aléatoire, où on ne joue finalement pas le rôle principal. Je savais déjà que le vieux s'en tirerait bien. Même s'il avait perdu beaucoup de sang, même si la plaie pouvait s'infecter dans cette atmosphère de poussière de bois, il s'en tirerait. Je le sentais. C'est une question de constitution. Le vieux aurait sans doute supporté n'importe quoi et il aurait fallu bien plus que quelques centimètres d'acier pour en venir à bout. C'était un nerveux qui devait fonctionner à la haine. C'est un moteur puissant. Bien plus efficace qu'une vie saine ou le respect d'une philosophie personnelle. La haine conserve. C'est pour cela que le monde se détériore, la pourriture y prospère et elle tient bon.

Sous la lumière de la lampe, je poursuivis mon travail de couture. Plan après plan, je rafistolai les chairs du bonhomme. Je devais m'arrêter souvent et souffler sur mes doigts pour les rendre plus sensibles. Je crois que rien ne m'aurait fait trembler pendant une opération, mais le froid n'aide pas à la précision indispensable à ce genre d'exercice. José m'observait de l'autre côté du tapis. Il suivait mes gestes avec attention, faisant la moue à chaque fois que l'aiguille ressortait de la plaie rougie par le sang. À un moment, elle m'échappa des mains. J'ai été pris par une vague de tremblements. Le froid ou la peur ? Sans doute un savant mélange des deux. Les nerfs sont comme des petits êtres capricieux. Ils peuvent tenir dans des moments inconcevables ou vous lâcher sans prévenir. J'ai ramassé mon outil qui pendait au bout du fil et je me suis tourné vers la progéniture inquiète de mon patient.

- Je n'arrive à rien avec ce froid. Il me faut un peu de chauffage sinon ça va être une véritable boucherie.

José a jeté un coup œil vers son père qui semblait un peu parti sous l'effet de la morphine. Celui-ci a pourtant répondu d'une voix pâteuse.

- Continu le job, toubib. T'attendras d'être mort pour avoir froid... José, va voir si tu trouves quelque chose pour nous réchauffer. Va mon fils.

Le géant a penché la tête sur le côté, a haussé les épaules et est finalement sorti en fermant derrière lui. Andrès levait la tête parfois en interrogeant un ange des mots croisés, puis repiquait du nez dans le livre qui semblait minuscule entre les deux battoirs qui lui servaient de main.

Je venais de finir de recoudre la plaie et je me suis dirigé vers la trousse pour y prendre de quoi terminer le pansement quand un bruit s'est fait entendre. Un bruit qui nous a fait tous sursauter. Ce n'était pourtant qu'un toussotement. Une toux difficile, assourdie, presque muette. Mais elle provenait du cadavre !

Il y eut une seconde quinte de toux. Toujours aussi sourde. Peut-être pour confirmer qu'aucun de nous n'avait rêvé. Je me suis penché sur le corps et je l'ai retourné doucement. Le sang bouillonnait un peu dans sa bouche maculée de sciure. À peine un souffle d'outre-tombe, mais le type était bien vivant. Sans doute pas pour très longtemps, un poumon devait avoir été perforé par les plombs.

- Cette enflure est toujours en vie ! a presque crié le cruciverbiste. Je croyais pourtant ne pas l'avoir raté. T'as vu ça, papa ? Ce foutu rapace a la vie dure, on dirait.

- Il sera bientôt mort, ai-je dit. Il aurait peut-être mieux valu pour lui d'ailleurs. À l'hôpital, déjà, je n'aurais pas pu dire... Mais ici... C'est sûr qu'il ne va pas passer la nuit. Et les derniers moments vont se faire dans la douleur.

- Et bien, ça lui fera les pieds, a soufflé le vieux dans sa brume de morphine. Finis ton travail, toubib. Celui-là, tu l'as dit, n'a plus besoin de personne. Applique-toi pour les vivants. Cette engeance ne mérite pas autre chose que de crever dans la sciure.

Sa voix partait de plus en plus, perdue quelque part entre la fatigue due à son hémorragie et le mélange hallucinogène qui lui lessivait les terminaisons nerveuses. Il prit une grande inspiration, rota et tenta de se redresser. Andrès fut secoué d'un rire nerveux, avant de replonger en tirant la langue dans ses sports cérébraux. Les mains du père battirent l'air à la recherche d'un appui imaginaire. La tentative échoua et le vieux se rallongea dans un gémement.

J'ai couché doucement le gars sur le flanc. Sa respiration gargouillait dans le vide, résidu glougloutant d'une vie qui tarde à quitter l'enveloppe. Ce n'était pas le premier mort que j'accompagnais vers la fin. À l'hôpital, même si ce n'est pas monnaie courante aux urgences, ça nous arrive à tous. On se blinde avec le temps. On voit ça comme une partie remise dans le grand championnat. Même si personne ne compte les points tant les défaites sont définitives...

J'allais me relever pour terminer le bandage du vieux qui maugréait sur l'immense plateau de la scie, quand j'ai senti que l'homme m'agrippait la main. Un sursaut désespéré d'énergie, sans doute. Je me penchai une nouvelle fois vers lui, imaginant sans peine son martyr devant le rictus de douleur qui déformait sa bouche. Il roula un œil fou, terrifié par une vision que personne d'autre ne pouvait voir. Je sentis qu'il glissait un petit objet dans ma main. La vie est vache avec vous parfois, elle vous force à faire des choix au moment précis où vous en avez le moins envie. Quand il serait si facile de se laisser dompter par les événements, amnistié par l'impuissance, elle redistribue les cartes et vous regarde tenter une relance. Électrisé d'espoir, vous vous débattez encore un peu, bouffon épuisé qui n'amuse plus personne.

Je reconnus la forme du canon court d'un minuscule pistolet. Ces armes ridicules qui tiennent au creux d'une paume. Encore un grain de sable. Juste ce qu'il faut pour faire gripper la machine...

J'ai glissé discrètement l'objet en métal dans ma poche en me disant que ce n'était pas vraiment le moment de penser à être un héros. Mais ce petit pistolet était bien là, m'empêchant de croire complètement qu'il n'y avait rien à faire d'autre que de suivre des plans déjà tracés pour moi...

Pendant que l'encaisseur agonisait en râlant toujours plus faiblement, j'ai terminé les soins du vieux. Lui aussi semblait en partance vers des cieux plus sereins. J'espérais seulement que c'était les effets de la double injection de morphine qu'il avait reçue plutôt que les suites de mes travaux de couture.

Mon existence semblait sur le point de se jouer dans cette infime différence. J'avais déjà toutes les chances d'y rester si le père survivait et je n'osais imaginer les raffinements prévus s'il passait l'arme à gauche.

Un bruit de portière se fit entendre en provenance de l'extérieur. José n'était toujours pas revenu de son expédition pour trouver un peu de chaleur et j'ai pensé que c'était lui qui refermait la camionnette ou un autre véhicule.

Andrès leva un œil distrait vers la porte puis se replongea dans la contemplation de ses pages quadrillées.

J'avais les mains couvertes d'un sang qui commençait déjà à sécher par endroits.

- T'as fini, toubib ? mâchonna le vieux, la bouche engluée de morphine.

- J'ai cousu les berges comme j'ai pu avec les moyens que vous m'avez donnés. La suite dépendra de vous.

- T'inquiète pas pour ça. Si tu as fait ton job correctement, c'est pas demain que je passe l'arme à gauche.

- Une bonne constitution ne vous protégera pas d'une septicémie. J'ai noyé la plaie avec votre antiseptique. Mais c'est à peine plus puissant qu'une solution pour bain de bouche... Rien n'est stérile ici. La poussière, l'aiguille, le fil, mes mains. Si vous voulez vous en tirer, il faudra surveiller de près la cicatrisation. Et je ne vous parle même pas du tétanos ou de la gangrène !

- Économise ta salive, Georges, T'as fait ta part... C'est plus tes oignons.

Maintenant, il faut que je vous parle du temps. Car, dans cette histoire, le temps est le seul véritable protagoniste.

Vous voyez, le temps c'est comme ce que j'écrivais tout à l'heure sur la vieillesse. C'est un état d'esprit. Comprenez-moi bien, je veux dire par là que le temps est intimement lié à l'esprit qui le perçoit. Tout comme je sais que mon âge n'est que le reflet de la conscience que j'en ai, le temps subit les mêmes distorsions.

Ce n'est pas un phénomène établi. Il y a des secondes qui vous durent des heures. Gorgé de stimulant chimique que vous avez vous-même produit, chacun de vos neurones va grignoter sa parcelle de temps. L'espace n'est rien. Immuable et ridiculement figé, l'espace a lâché l'affaire depuis longtemps. Il y a des instants où vous ne perdez rien de ce qui se passe, votre cerveau marche vraiment au maximum de ses capacités. Alors, même le temps ne peut plus suivre, vous comprenez ? Il se dilate jusqu'à l'éclatement.

Malheureusement, ces secondes interminables sont les pires de votre vie, celles qui resteront dans le catalogue de vos cauchemars possibles. Ces secondes seront ce maudit catalogue ; marges, pages et reliure comprises.

Ces secondes sont le nid de vos démons, leur matrice. Ils naissent de là.

Si les rêves sont enfantés dans la vitesse phénoménale des moments heureux, les cauchemars fermentent dans cet arrêt du temps. Ils suppurent dans la mélasse de vos douleurs et de vos terreurs. Puis, à leur tour, ils pondent en grappes abjectes pour ramper et s'insinuer dans les recoins de vos nuits.

Les secondes qui ont suivi, je les ai revécues des centaines de fois. Je les ai noyées dans des alcools et j'ai usé mes yeux sur des écrans de télé pour espérer qu'elles ne reviendraient plus. Mais les démons sont comme vous et moi, ils ont une mémoire. Et ils ne vous oublient pas...

Le premier déclic a été en fait une détonation assourdissante. Le temps venait de s'emballer, nous forçant à nous mettre au diapason. Ce chaos-là fut sonore avant d'être visuel. Comme le signal de départ d'une course. L'univers allait se mettre en branle.

Puis ce fut le corps de José qui traversa la porte de la scierie, un trou fumant au milieu du torse. Dans un ralenti ahurissant, la masse inerte de sa carcasse vint s'écraser devant nous. C'était le premier domino pétaradant. La suite en découle, étape par étape. Je n'étais alors que spectateur. Ça n'allait pas durer...

La seconde suivante fut pour Andrès qui se jeta sur le côté et balança son arme en direction de son père, tout en sortant un gros colt de sous sa chemise. Le fusil tomba sur la jambe du vieux qui se mit à hurler. Mais, dans un sursaut surprenant, il s'en saisit et la cala contre son torse attendant son heure. Le temps s'emballait déjà.

Je vis un homme dans l'encadrement dévasté de la porte. Il se découpait dans la brume de la nuit, auréolé d'un halo lumineux. J'eus juste le temps d'appréhender sa silhouette avant que ne se passe une nouvelle seconde. Andrès ouvrit le feu. Déclenchant un nouveau ralentissement du temps. Déjà la silhouette de l'homme disparaissait sous les balles du revolver du jumeau furieux.

Alors vint mon tour. L'instant qui marqua la fin de ma tranquillité nocturne. Je jure que cette seconde obèse a duré plus longtemps qu'aucune autre auparavant. Je le jure. Dans cette fraction temporelle, je dus prendre une décision. C'est comme cela que je suis devenu acteur dans ce laps de temps hypertrophié. Au moment où j'ai plongé la main dans ma poche. J'ai moi-même écrit le scénario de mes insomnies. Si je vous disais que c'était réfléchi, je vous mentirais. Je tente de me persuader depuis que c'était pour moi la seule chose à faire. Peut-être la seule solution pour tenter de m'en sortir...

Si je devais fixer sur la ligne du temps le point zéro de mes secondes éternelles, je le situerais précisément à l'instant où j'ai appuyé sur les deux gâchettes du petit revolver en direction d'Andrès. Je n'avais jamais tiré avec une arme à feu et je n'ai jamais recommencé depuis. C'est à croire qu'il existe vraiment une chance du débutant. Le jumeau dont le frère gisait déjà, terrassé, s'est écroulé comme une masse, touché sous œil et à la gorge. Il n'a pas souffert, je crois. Il n'a pas gémi.

Mais il restait encore une seconde à venir, pour finir le tour de table. Le vieux n'avait pas encore abattu ses cartes. Cette seconde-là me fit mal, atrocement mal. La détonation du fusil me vrilla les tympan pendant que les plombs me criblaient l'épaule. Dans son brouillard de drogue, mon patient de fortune émergeait doucement, mais pas assez pour être précis. Il s'était redressé sur son tapis roulant et tenait le fusil à une main, maladroitement, pendant qu'il s'appuyait sur l'autre. Andrès n'avait pas rechargé depuis qu'il avait descendu le type qui agonisait encore par terre. Le père était donc sans munition et il m'avait raté.

Alors, j'ai eu droit à une autre seconde. Une autre éternité. J'imagine que vous avez déjà compris. Ou au moins que vous entrevoyez ce qui peuple mes nuits depuis vingt ans. Vous avez compris que depuis que cette famille de dingues m'avait enlevé, j'étais tendu. Tendu comme une corde de piano. Je vous jure que, quand les plombs m'ont brisé l'épaule, j'ai senti l'univers résonner autour de moi, je l'ai senti vibrer. C'est peut-être la seule fois où j'ai pu voir, littéralement, mon pouvoir jaillir de moi. Tout comme j'ai vu l'immense scie se mettre en route et emporter le vieux. C'est à cet instant que j'ai quitté mon corps. Dissocié, j'étais redevenu spectateur. Mais ne croyez pas que je tente de me dédouaner en invoquant une transe. J'avais peut-être perdu le contrôle, mais j'étais atrocement lucide. J'ai fixé la scène de ce pantin disloqué

qui luttait mollement contre la morphine avec sa jambe qui ne répondait pas. Puis j'ai vu la lame le trancher en deux. Je ne me souviens pas qu'il ait crié. Je l'ai vu, mais je ne l'entendais pas.

Depuis lors et à jamais, je contemple cette lame traversant implacablement le corps du vieil homme, jusqu'à la hanche. Je la regarde, impuissant, rougir mes nuits, saturer mes heures de veille d'un voile sanglant. J'ai eu tout le temps pour la graver dans mes rétines. Pensez-vous, j'ai eu toute une seconde !

* * *

Cette histoire s'achève ici pour moi. Bien sûr, vous devez vous demander ce que j'ai fait de l'argent dans le sac, qui était le type qui a descendu José et peut-être encore pas mal d'autres choses. Alors, je vais vous dire ce que je sais. Mais cette histoire s'est finie pour moi à cet instant-là. Le reste n'est que détails.

Je n'ai pas gardé l'argent et j'ai appelé la police presque immédiatement, depuis l'atelier même. Ce n'est que plusieurs minutes après que j'ai pensé à éteindre la scie qui tournait encore dans un vacarme assourdissant. C'est peut-être seulement à ce moment-là que j'en ai eu la force. Le type allongé par terre est mort quelques instants avant l'arrivée des secours. Il n'aura été en définitive qu'une cause et aura survécu un temps à ses propres effets, pour s'éteindre et être oublié. Les flics ont identifié le gars du dehors, celui qui est venu abattre José, comme étant un complice du cadavre dans la sciure. Je n'ai jamais compris pourquoi le jumeau était resté aussi longtemps à l'extérieur par ce froid. Peut-être pour compter l'argent. La police n'a été que peu intéressée par mon récit que j'ai essayé de rendre le plus véridique et crédible possible. Les deux cadavres en noir étaient sans doute connus et peut-être même que la famille n'était pas vierge non plus. Mais je vous l'ai dit, c'est du détail cela. Comme mon épaule qui m'a valu deux bons mois d'immobilisation. Deux mois face à mes nuits. Deux mois qui me firent comprendre ce que serait ma vie.

J'ai été jusqu'au bout le bon docteur, jusqu'à ma retraite. Le silence n'a fait que grandir autour de moi durant la journée. Mais j'avais compris que mes nuits ne seraient que tumulte et que j'épuiserais sans doute les ruses pour éviter mes démons. Maintenant, mes cauchemars se sont un peu émoussés. Je les connais par cœur, ce sont les compa-

gnons d'une existence. Ils m'ont fait vieillir. C'est un état d'esprit. Peu à peu, les secondes reprennent leur vraie durée. Je revois moins distinctement le regard surpris d'Andrès et je ressens un peu moins la vibration de la lame. Mais les démons ne m'oublieront pas aussi vite, j'ai eu deux fois plus de temps que les autres.

Deux secondes éternelles.

Deux instants pour toute une vie.

Du même auteur

Un état d'esprit et autres histoires, 2008
La Spirale du Domino, 2009
Le Cercle d'Agréables Compagnies, 2009
Un Faisceau de Présomptions, 2010
Une question de Principes, 2011
Nevermore, 2012
Fourbi Etourdi, 2013
Musical Box, 2014
Le bruit dans ma tête, 2015
Mal placé, 2015
L'intégrale Bastélica, 2016
Droit dans le mur, 2016

Du même auteur aux éditions Baleine

Le Poulpe - Lâches déraison, 2011

Toutes les informations sur :

<http://nickgardel.e-monsite.com>



**Friends
only**